

T. TRILBY

La transfuge



BeQ

T. Trilby

La transfuge

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 356 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Le droit d'aimer

T. Trilby, pseudonyme de Thérèse de Marnyhac (1875-1962) est une femme de lettres française. Elle a aussi utilisé les pseudonymes M^{me} Louis Delhaye (nom d'alliance) et Mairaine Odette.

Elle a écrit des romans pour la jeunesse principalement, entre 1935 à 1961, illustrés par Manon Iessel, ainsi que des romans pour jeunes femmes.

La transfuge

Édition de référence :
Flammarion, Paris, 1924.
Les bons romans.

Aujourd'hui j'ai vingt et un ans, quel triste anniversaire ! Est-ce possible que nous soyons le 15 mai ! Le calendrier est devant moi, je le fixe... mes yeux lisent : mai, 15... jeudi... oui... c'est ce soir... que nous devons donner notre premier grand bal de la saison !

À cette heure, si rien n'était arrivé, je serais en bas, donnant les derniers ordres, m'occupant des plus petites choses, veillant à tout. Ma chère maman, si joliment paresseuse, m'a transmis, depuis plusieurs années, son pouvoir ; très jeune, j'ai pris l'habitude de commander aux domestiques.

Si rien n'était arrivé !... Il y aurait dans ma chambre une robe de bal rose, fraîche et jolie, une merveille créée par Renoux.

Je me retourne et j'aperçois un grand chapeau noir autour duquel s'enroule un voile. À côté, deux gants, deux petits gants tristes et sombres, rien qu'à les voir on a envie de pleurer...

Pleurer... à quoi bon, cela fait du mal ; les larmes affaiblissent et enlèvent tout courage. Je ne veux pas pleurer.

Dans la chambre voisine, veillée par une religieuse, ma pauvre maman s'est enfin endormie. Ce soir le docteur m'a rassurée, je la garderai, tout danger est écarté. Elle a besoin de ménagements, de tendresse, il faut qu'elle oublie ! Oublier, le pourra-t-elle ? Est-il possible de ne plus se souvenir du camarade, de l'ami charmant, du mari si tendre qu'était mon père ?... Mon pauvre papa, je ne peux pas croire que c'est fini et que je ne le reverrai plus jamais...

La mort d'un être aimé est toujours une affreuse chose, mais lorsqu'elle arrive brutalement, sans que rien ne vous y prépare, c'est une terrible douleur, si terrible qu'on croit ne pas y survivre.

Il y a quatre jours seulement, nous étions très heureux : maman avait reçu de nombreuses visites, c'était son jour de réception ; moi, avec plusieurs de mes amies, j'avais passé un agréable après-midi et nous nous étions quittées en nous

promettant de nous retrouver le soir même au bal.

Après leur départ, je m'étais mise au piano, lorsque le domestique vint me prévenir que le secrétaire de mon père désirait me parler.

On l'introduisit. Je continuai à jouer tout en lui demandant s'il apportait, comme d'habitude, la mauvaise nouvelle que père ne viendrait pas dîner.

Le piano seul était éclairé, je distinguais à peine la figure du jeune homme, mais dès qu'il parla sa voix me sembla si bizarre, qu'immédiatement je m'arrêtai. Pourtant il ne me disait que des choses très banales.

– Mademoiselle Régine, M. le comte m'envoie vous prévenir qu'il ne pourra pas, ce soir, rentrer de bonne heure... et... si son absence se prolongeait plus que d'habitude, il ne faudrait pas l'attendre pour la soirée où vous devez aller.

Contrariée, j'interrogeai le jeune secrétaire.

– Que se passe-t-il donc à la Banque, monsieur Pierre, on travaille la nuit, maintenant ?

Il hésita avant de me répondre, mais cette

hésitation ne m'inquiéta pas, je le savais timide.

– Mademoiselle Régine, reprit-il, M. le comte a un long travail très pressé... à examiner... Je crains même qu'il soit forcé de veiller tard.

Je repris, presque gaiement :

– Vous lui direz que je suis fâchée et que je lui en veux beaucoup. Puis, sérieusement, j'ajoutai : Depuis plusieurs jours père est nerveux, très nerveux ; veillez à ce qu'il ne se fatigue pas, je vous en serai bien reconnaissante.

Prêt à s'en aller, le jeune secrétaire s'inclina respectueusement devant moi.

Alors, je ne sais pourquoi, je lui tendis la main.

– Empêchez père de travailler, monsieur Pierre, renvoyez-le-moi de bonne heure, je vous en prie.

Il accepta ma main et, la serrant avec une énergie étrange, il s'écria :

– Je ferai ce que je pourrai, je vous le promets, mademoiselle ; mais M. le comte ne m'écoute guère... Enfin, vous savez que je lui suis tout

dévoué.

Avant que j'aie pu répondre à ces paroles, il avait disparu.

Un instant je réfléchis à l'altitude de ce jeune homme, à cette protestation de dévouement qu'il venait de me faire là, dans ce salon ; mais maman vint me chercher, et je ne pensai plus au secrétaire de mon père.

Vers dix heures, comme nous descendions l'escalier pour nous en aller, la sonnerie du téléphone retentit.

Cet appel, à une heure aussi tardive, me fit peur. Je saisis le bras de maman et, angoissée, je lui dis :

– C'est père qui nous demande, j'en suis certaine. Avec un joli rire insouciant, maman me répondit :

– Naturellement. Il veut savoir si nous sommes parties.

Toutes les deux, arrêtées sur la même marche, nous attendîmes qu'on vînt nous communiquer le message. Moi, j'attendais avec un cœur inquiet,

maman, avec un sourire de femme heureuse.

Au haut de l'escalier, le valet de chambre parut. Ce visage, pareil à tant d'autres, avait une expression que je n'oublierai jamais. Maman ne s'en aperçut pas, le regarda-t-elle seulement ?

– C'est M. le comte qui téléphone ? demanda-t-elle.

Puis, sans attendre la réponse, elle ajouta :

– Vous avez dit que nous partions ?

J'entendrai toujours les paroles que le domestique balbutia d'une voix tremblante :

– Le secrétaire, M. Pierre, fait prévenir Mademoiselle, que M. le comte est souffrant... M. Pierre revient avec M. le comte... ils seront ici dans un instant.

Ce qui suivit ces mots, puis-je me le rappeler ? Ai-je vraiment vécu ces heures tragiques ?

En ambulance, père arrivait. Deux inconnus, des infirmiers, le montaient dans sa chambre, et, quelques secondes après, l'agonie commençait... À minuit, tout était fini, père était mort ! Et moi, debout, au pied de son lit, en robe de bal, je le

regardais, terrifiée.

Après ce furent les journées funèbres, j'étais seule pour discuter, pour décider tout. Ma mère luttait contre une fièvre affreuse qui pouvait l'emporter.

Ce soir elle est là, à côté de moi, convalescente. Tout à l'heure elle m'a appelée près de son lit, elle m'a regardée avec des yeux pleins de larmes et m'a dit en me montrant ma robe noire :

– Ma pauvre petite, tu étais seule ce matin !

Puis très enfant, pauvre chose si fragile, elle m'a tendu ses bras en ajoutant :

– Je n'ai plus que toi, ma chérie. Tu m'aimeras plus... plus... qu'avant, promets-le-moi. Tu m'aimeras pour lui, maintenant.

J'ai promis, j'ai dit des tendresses, j'ai donné des baisers, j'ai consolé ; moi qui avais tant besoin d'être consolée !

Ma petite maman s'est endormie tranquille, tenant ma main, et, près de son lit, un long moment, je suis restée là, regardant ce visage si

jeune encore, que le chagrin et la maladie ont, en quelques jours, rendu méconnaissable.

Sans doute mon immobilité effraya la religieuse, car, affectueusement, elle me supplia d'aller me reposer.

Je lui ai obéi et j'ai quitté la chambre de ma mère ; je suis venue dans la mienne, non pour me reposer, mais pour réfléchir. Je n'ai près de moi ni frère, ni sœur, ni amie ; mes parents n'avaient pas de famille ; je suis seule, toute seule... Personne n'est là pour partager mon chagrin, personne ne me prendra dans ses bras, comme j'ai pris maman tout à l'heure, pour me dire, avec des baisers, qu'on pense à moi, qu'on me plaint, qu'on m'aime.

Père me croyait une « vaillante », il disait que j'étais née courageuse. S'il me voyait, ce soir, il aurait honte de moi.

Ce matin, au cimetière, j'ai remercié, un peu brusquement, deux amies qui voulaient me ramener ici ; j'espérais une visite et je désirais être seule pour la recevoir.

De trois heures à sept heures j'ai attendu, tressaillant dès qu'une voiture s'arrêtait devant l'hôtel, écoutant avec anxiété si le domestique venait me prévenir que quelqu'un me demandait.

Personne n'a franchi le seuil de notre porte. La journée s'est achevée, et celui que j'espérais n'a pas pensé à venir près de moi aujourd'hui !

Pourquoi ce silence, pourquoi s'est-il contenté de me serrer la main au milieu de cette foule, si peu recueillie, qui encombrait l'église ?

J'ose à peine l'écrire. Je ne sais rien de certain, mais je crois avoir deviné.

La mort de mon père, cette mort subite, embolie des grands surmenés, entraîne, paraît-il, un désastre financier. Tout Paris doit le savoir, moi, je l'ignore, et je voulais l'ignorer jusqu'à demain. J'espérais que demain quelqu'un serait près de moi, quelqu'un qui aurait eu le droit d'y être, et que nous eussions appris ensemble les mauvaises nouvelles.

Il n'est pas venu, parce qu'il savait déjà !

Faut-il regretter, faut-il pleurer celui que

j'étais prête à aimer.

Non. Je ne veux pas avoir de chagrin, je ne veux pas souffrir pour un être que je n'estime plus. C'est si mal de n'avoir pas osé me faire une suprême visite. Elle aurait pu n'être que charitable, amicale ; je ne lui en demandais pas plus !

Mais rien, rien.

Devant l'incertitude de la situation, il a eu peur de se compromettre !

C'est vilain, c'est lâche, je méprise cet homme, ce Jean de Marvy si séduisant ; mais cela m'est douloureux d'être obligée de le mépriser.

Allons, ne pensons plus à lui, ce rêve-là est mort comme tant d'autres mourront, demain.

*

M. Pierre, le secrétaire de père, est venu ce matin. Mon attitude énergique, mon grand air brave, lui ont fait croire que je savais à peu près

la vérité ; aussi, sans ménagement, il m'a tout dit.

Nous sommes ruinées complètement. Des spéculations malheureuses ont englouti la grosse fortune de mes parents ; il ne nous reste rien, rien. L'hôtel où nous sommes, les meubles, les objets d'art, tout ce qui nous entoure va devenir la proie des créanciers, et, d'ici peu de jours, ils viendront réclamer ce qui leur appartient.

Ma mère, de par son contrat, a droit à des reprises qui nous donneront quelques billets de mille francs ; le temps de nous retourner, de voir clair devant nous.

Ruinée !

Autrefois, lorsque j'étais une fillette, je lisais des livres – que je juge stupides à présent – faisant partie d'une bibliothèque pour demoiselles. Invariablement, dans ces romans, c'était la même aventure.

Une jeune fille de grande naissance se voyait, tout à coup, obligée de gagner sa vie. Elle partait pour l'étranger et trouvait, dans une famille très riche, une situation d'institutrice ou de

demoiselle de compagnie. Au début du roman, on l'accueillait mal, on la faisait souffrir, elle supportait tout avec patience, et sa bonté, sa douceur désarmaient ses ennemis. Puis, quelqu'un s'éprenait d'elle, ce quelqu'un était beau, bon, riche, et, à la fin du volume, il finissait par offrir son cœur et sa fortune à la petite institutrice qui était toujours jeune et jolie.

Ces histoires-là sont bonnes pour des romans. Aujourd'hui, nous savons parfaitement que les messieurs beaux et riches n'épousent pas les demoiselles de compagnie de leur famille, si nobles soient-elles !

La conclusion de ces réflexions, la voici : jamais je ne serai institutrice ou demoiselle de compagnie.

Dès aujourd'hui, il faut que j'envisage notre situation nouvelle ; nous sommes ruinées, ce qui veut dire que l'argent va nous manquer.

Cela me semble extraordinaire. L'argent, jusqu'ici, je m'en suis si peu occupée, et, depuis quelques heures, c'est l'idée fixe, l'idée qui m'obsède, qui me hante.

L'argent, il en faut pour vivre, et maman saura-t-elle se passer, sans souffrir, de ce luxe qu'il donne.

Ce matin, j'ai essayé de lui parler de notre nouvelle situation. Je lui ai dit que, bientôt, dans quelques jours à peine, il nous faudrait quitter cet hôtel. Sans s'étonner, sans me questionner, elle m'a répondu :

– Je serai contente de m'en aller ; ces pièces, sans ton père, sont lugubres. Je le cherche partout, j'espère toujours qu'il va rentrer, je ne peux pas croire qu'il ne reviendra plus jamais.

D'une voix tremblante, j'ai repris :

– Alors, petite maman, tu ne souffriras pas de ne plus habiter ici... tu n'auras pas trop de chagrin d'y laisser ces meubles que tu aimes tant ?

– Non, ma chérie, car chacun d'eux est un souvenir, et comme je veux vivre, à cause de toi, il faut que j'oublie. Allons-nous-en quand tu voudras, Régine, et où tu voudras.

Où je voudrai ! Le sais-je seulement ?

D'ici quelques jours, une ou deux semaines au

plus, il faut que tout soit décidé. Tout ! Ce petit mot signifie tant de choses : changement de vie, pauvreté, travail. Que faire ? Où aller ?

Un conseil, un avis, quelqu'un pour me venir en aide, je réclame un appui. Seule, c'est affreux !...

La première chose désagréable qu'il faut faire, c'est de remercier les domestiques. Tout à l'heure, je préviendrai le maître d'hôtel, lui se chargera d'avertir ses camarades ; il y a des gens qui sont ici depuis ma naissance, je prévois des larmes, des chagrins que je ne veux pas voir.

Cela fait, j'écrirai à une agence de locations pour demander un appartement. Dans quel prix et avec quoi le meublerons-nous ? Tout ce qui est ici appartient aux créanciers de père. Il paraît que nous pourrions, à la rigueur, emporter nos chambres, mais il faudrait demander des autorisations, discuter, s'abaisser peut-être ; cela, jamais ! Nous partirons d'ici les mains vides, n'emportant que la photographie de celui qui n'est plus.

C'est bien, c'est ce qu'il faut faire, mais c'est

vraiment très pénible de partir ainsi de chez soi, et d'y laisser toutes les choses avec lesquelles on a vécu depuis plusieurs années. Et puis, lorsqu'on pense que tout va être vendu, dispersé, acheté par n'importe qui, on a bien envie de ne plus être honnête, le mot devoir vous semble très sot, et vos mains, malgré vous, se tendent vers ces petits bibelots qu'on aime, souvenirs très chers d'un disparu.

Il y a là, sur ma table, une petite pendule ancienne que j'adore ; père me l'avait donnée le jour de mes vingt ans. Je ne veux pas qu'on la vende, je l'emporterai... en cachette... Ce n'est pas mon droit, ce bibelot a beaucoup de valeur et je le sais. Qu'importe, je n'ai pas le courage de le laisser.

– J'écris cela, mais je suis sûre que le jour du départ, je ne saurai pas me glisser de chez moi comme une voleuse, pour emporter quelque chose qui ne m'appartient déjà plus. Non, je laisserai tout... tout.

Où irons-nous ? Provisoirement à l'hôtel, ou dans une pension de famille, c'est ce qui me

semble le plus raisonnable ; puis, lorsque nous aurons pris une décision et que je saurai ce que je veux faire, nous louerons un petit appartement, nous achèterons l'indispensable, et nous attendrons... Quoi ?... Je ne sais pas... J'ai vingt et un ans, maman quarante-trois ; la vie, pour nous deux, peut être longue encore, et il faut espérer qu'elle nous réserve des jours meilleurs.

*

Aujourd'hui, plusieurs de mes amies sont venues me voir ; pour certaines, c'était la carte de visite obligatoire.

Elles ont presque toutes été banalement gentilles, mais leur bavardage d'oiseaux m'a fait mal ; aucune n'a eu un véritable élan, aucune ne m'a serrée dans ses bras, très tendrement. Non, déjà je n'étais plus pareille à elles, elles le sentaient, moi aussi ; quelque chose était entre nous. Avant de venir, ensemble, je devine ce qu'elles s'étaient dit.

– Tu sais, Régine est ruinée complètement. Il paraît qu’il ne lui reste rien, rien.

– Vraiment, que va-t-elle faire ?

– Je ne sais ; elle est si orgueilleuse qu’elle ne nous le dira pas.

– Tu y vas aujourd’hui ?

– Dame, on ne peut guère faire autrement. Je l’aimais bien, Régine.

Avant de venir me voir, déjà de leur affection elle parlaient au passé.

Elles sont venues, elles m’ont embrassée ; puis, mutuellement, elles se sont regardées, ne sachant que me dire. La plus jeune, presque une enfant, m’a affirmé que tout le monde me plaignait et pensait à moi.

J’ai souri tristement et n’ai pas répondu.

Alors, au bout de quelques minutes de silence, gênées, elles ont essayé de me parler d’autre chose que de mon chagrin. Mais, décidément, entre nous, la conversation n’était plus possible. Après plusieurs essais infructueux, elles se sont levées, elles avaient hâte de quitter cette maison

que la mort avait transformée.

Je suis certaine que, dans la rue, elles ont poussé des soupirs de soulagement ; la corvée était finie, elles avaient fait ce qu'elles devaient ! Et, avec indifférence, je les ai regardées partir ; je n'aurais pas voulu qu'une d'elles restât près de moi.

Pourtant, avant, je les aimais bien, je les trouvais gentilles et, ensemble, nous avons passé de bons moments. Oui, mais ces amitiés étaient très superficielles, mon grand ami, c'était père, et avec aucune d'elles je n'avais d'intimité.

Maintenant, je suis toute seule, puisqu'il n'est plus là !

*

Ce matin, les domestiques sont partis, et nous, nous nous en irons demain dans une pension de famille qu'une amie de ma mère nous a recommandée.

Cette amie, M^{me} Durnal, nous reste fidèle ; elle

a connu de mauvais jours, et s'en souvient encore.

Hier, j'ai eu une longue conversation avec elle, et, ensemble, nous avons examiné notre situation actuelle. Elle n'est pas brillante ! Maman a une rente de trois mille francs qui lui vient d'une de ses tantes, rente insaisissable, et nous avons devant nous une dizaine de mille francs. « Le temps de se débrouiller », dit M^{me} Durnal.

Elle a raison, je ne dois pas me plaindre, tant d'autres sont plus malheureuses que nous.

Nous avons discuté ce que je pouvais faire. Institutrice, mon allure, ma figure seraient, paraît-il, des obstacles sérieux. Leçons de piano, je n'ai qu'un talent d'amateur. Lectrice ou demoiselle de compagnie près d'une dame seule ; voilà, pour M^{me} Durnal, ce qui serait parfait.

– Ma chère Régine, m'a-t-elle dit, je crois que vous ne pouvez espérer trouver autre chose ; après tout, ce n'est pas désagréable de faire la lecture à une vieille personne. Je connais une dame, très riche, qui vient de remercier sa

demoiselle de compagnie. C'est une parvenue, d'origine américaine ; elle adore la noblesse et sera très fière d'avoir pour lectrice M^{lle} de Bois-Mesnil. En sortant d'ici, je vais aller la voir, je lui parlerai de vous et je suis presque certaine de réussir. Vous n'aurez besoin de faire aucune démarche, je me charge de tout.

Avec entrain, cette obligeante amie me serra affectueusement la main.

– Vous êtes contente, Régine, s'écria-t-elle.

Une question que je fis calma cet enthousiasme.

– Chère madame, combien votre Américaine donnait-elle à sa lectrice qu'elle vient de remercier ?

– Je ne sais pas au juste, fit M^{me} Durnal, embarrassée, douze cents francs par mois. Elle est très riche !

– Et, naturellement, cette somme, fixée par elle dès le premier jour, sera toujours la même.

– Bien entendu.

– Alors, chère madame, je refuse.

L'étonnement de M^{me} Durnal fut extrême.

– Comment, vous refusez ! Mais permettez-moi de vous dire, ma chère Régine, que ce n'est pas du tout raisonnable. Puisque vous êtes forcée de travailler, cette situation n'a rien de pénible. Et vous savez, ma petite, ajouta-t-elle, vexée, que ce ne sera pas facile de trouver quelque chose pour vous.

Sans aucune humilité, je repris :

– Je le sais, et croyez que je vous suis très reconnaissante, madame, d'avoir voulu m'aider.

Elle insista.

– Mais enfin, vous avez une raison.

– Oui, chère madame, et j'espère que vous la comprendrez. Lectrice, demoiselle de compagnie, cela ne mène à rien. On gagne douze cents francs par mois ; on végète, la jeunesse passe et, avec elle, l'énergie et le courage. Un matin, on se réveille très vieille, lasse de travailler, et on gagne toujours douze cents francs par mois !

– C'est vrai, reprit-elle, peu convaincue, mais puisque vous ne pouvez pas faire autre chose,

vous devriez toujours prendre cette situation, en attendant.

– En attendant quoi, chère madame ?

– Je ne sais pas, vous êtes jeune, vous pouvez vous marier.

Malgré moi, j'éclatai de rire.

– Me marier, m'écriai-je, mais ces choses-là ne se voient que dans les romans. En France, à Paris surtout, on n'épouse pas les jeunes filles pauvres. Vous avez un fils, madame, pour lui vous ne voudriez pas d'une femme sans dot.

Ma réponse stupéfia M^{me} Durnal.

Il y eut entre nous un court silence, puis, très vite, elle reprit :

– Ma chère enfant, nous détournons complètement la question. Mon fils a peu de fortune, moi je n'en ai guère ; s'il épousait une femme pauvre, ensemble ils seraient très malheureux. Les ingénieurs sortant de Centrale ne trouvent pas de brillantes positions. Mais nous voilà bien loin de vous, ma petite Régine, du reste, je n'ai plus rien à vous dire, et je vais m'en

aller, car je pense que vous devez avoir mille choses à faire. Vous partez demain matin ?

– Oui, vers onze heures. Maman n'est pas très matinale.

– Aujourd'hui, votre pauvre mère m'a paru mieux, mais elle est encore bien faible. Ce changement de vie doit lui être pénible ?

– Je le crois, répondis-je, mais pour le moment tout lui est égal.

– Elle sait que vous allez être obligée de travailler ?

– Oui.

– Que dit-elle ?

– Elle pleure.

– Ces larmes-là doivent vous faire du mal et vous enlever votre courage.

– Non.

– Vous êtes énergique.

– Il le faut bien.

– Mais dites-moi, reprit-elle en se levant, que

comptez-vous faire ? Je ne vous interroge pas par curiosité ; j'ai pour vous, ma chère enfant, une vieille et très grande affection.

Ce que je comptais faire, je ne le savais pas. Au hasard, je répondis.

– Rien n'est décidé..., je vais demander des conseils, des avis, me renseigner. Je crois qu'il y a des métiers où une femme arrive à gagner assez largement sa vie...

– Un métier, vous, Régine de Bois-Mesnil, vous n'y pensez pas !

– Si, j'y pense, répondis-je, amusée, et même très sérieusement.

– C'est parfait, reprit M^{me} Durnal, mais n'oubliez pas, ma chère petite, que, si vous changiez d'avis, je suis prête à faire une démarche auprès de mon Américaine. Consultez votre mère, et écrivez-moi un mot.

Maman ! je sais d'avance ce qu'elle me répondra.

« – Fais ce que tu voudras, ma chérie, tu sais mieux que moi ce qui est raisonnable, mais

écoute M^{me} Durnal, c'est une bonne amie... »

*

Nous sommes installées, depuis quelques heures à peine, dans une pension de famille et, déjà, je pense au jour où nous la quitterons.

La petite chambre, que nos deux lits emplissent, est triste, froide, malsaine. La fenêtre s'ouvre sur une cour où le soleil ne vient jamais et, vis-à-vis de nous, du premier jusqu'au sixième, des cuisines, d'où, deux fois par jour, sortent des odeurs désagréables...

Ma mère n'a pas eu une plainte, elle semble résignée à tout, mais elle me regarde avec des yeux qui me disent : « Emmène-moi, je suis mal ici. »

Elle a sa figure de petite fille malade, cette figure qui inquiétait tant mon pauvre père. On la sent fragile, on la devine incapable de supporter le moindre choc physique ou moral. Il n'y a en elle aucune énergie, aucune volonté, c'est une

grande enfant qui s'abandonne.

L'heure est venue où il faut agir, je ne dois plus penser qu'à l'avenir.

Ce matin, en quittant l'hôtel, j'ai versé mes dernières larmes ; à présent, quoi qu'il arrive, je ne pleurerai plus.

Sans rancune, cet après-midi, M^{me} Durnal est venue nous voir, et, avec entrain, elle nous a vanté toutes les commodités de cette pension de famille tenue par une de ses amies.

Pour elle, notre chambre, tendue de cretonne claire, était gaie, riante ; sa petitesse la faisait intime. Par bonheur, notre fenêtre ne donnait pas sur la rue, parfois très bruyante ; tout était pour le mieux. Matin et soir, forcément, nous aurions des distractions : c'était bon pour le premier jour de dîner dans notre chambre ; demain, dès demain, il fallait déjeuner à la table commune. Et comme je lui montrais nos robes noires, elle s'est penchée vers moi et, très bas, m'a dit :

— Ma chère Régine, il est convenu, avec la directrice de cette pension, que les repas doivent

être pris avec les autres pensionnaires. Les conditions ont été faites ainsi, et ce serait peu raisonnable de vouloir les changer.

J'ai rougi, vexée ; cette manière de me rappeler notre situation m'humiliait. M^{me} Durnal a certainement de très bonnes intentions, mais parfois elle manque de tact, de mesure ; ou bien, soyons juste, mon orgueil est-il en ce moment si susceptible que la moindre chose le fait souffrir ? Il faut que je prenne l'habitude de ces froissements, petits riens qui me semblent terribles, il faut que je sache tout entendre sans que mon visage me trahisse.

M^{me} Durnal s'est aperçue qu'elle m'avait blessée, car, après m'avoir regardée avec des yeux étonnés, elle a haussé les épaules et s'est mise à causer avec maman.

Son amitié ne me pardonne pas d'avoir refusé ses conseils. Elle me juge mal parce que j'ai du courage et que je ne me plains pas. Mais je souffre autant qu'une autre et je crois que mon cœur est pareil à bien des cœurs.

Ce matin, il m'a fallu beaucoup d'énergie,

j'avais tant de chagrin ! Je ne pouvais me décider à quitter ma chambre pour aller chez maman lui dire qu'il fallait partir.

Partir, quitter cet hôtel où j'étais née, où tous les trois nous avions été si heureux, quitter tous ces souvenirs c'était, pour moi, comme si la mort entraît chez nous une seconde fois. Et, lâche, à bout de forces, une heure durant, je suis restée assise devant ma table à écrire, pleurant comme une enfant.

La sonnerie de la pendule, cette petite pendule que j'aimais tant, m'a fait tressaillir ; je me suis souvenue que maman était là et que son chagrin devait être pareil au mien. Alors, j'ai cessé de pleurer ; puis, sans regarder autour de moi, j'ai quitté, pour toujours, ma chambre.

Pâle, d'une pâleur qui me fit peur, maman m'attendait.

En me voyant, tout de suite elle s'est levée, et, d'une voix sourde, elle m'a dit :

– Je suis prête.

Nos malles, pleines de nos affaires

personnelles, avaient été emportées la veille, nous n'avions à la main que nos sacs. Pour descendre l'escalier, j'ai soutenu maman, ses jambes étaient moins fortes que les miennes. Mais lorsque nous sommes arrivées dans le vestibule et qu'elle a aperçu le concierge et sa femme qui, soit par curiosité ou par pitié, nous regardaient partir, elle s'est redressée, et, sans aucune faiblesse, elle a quitté son hôtel.

Au moment de monter dans la voiture qui allait nous emmener, je suis revenue sur mes pas, et j'ai dit au concierge :

– Je vous préviens, Firmin, que j'ai pris, dans le bureau de M. le comte, son stylo ; si quelqu'un le réclame, vous me l'adresserez.

Cela fait, la conscience en paix, je suis montée en voiture.

Ce soir, sur cette table de pichpin, qu'un tapis taché d'encre recouvre, j'écris avec le stylo de père, et ce tout petit objet, qu'il a tenu si souvent, m'est un très précieux souvenir. Au moins, dans cette chambre d'hôtel où tant de gens ont passé, il y a quelque chose qui vient de notre chère maison

que j'aimais tant.

Maman, sans s'en apercevoir, s'est endormie, son joli visage, si jeune encore, est délicieux à regarder. Elle doit faire quelque rêve heureux, car elle sourit.

Pauvre petite maman, comme elle me semble délicate, si peu faite pour souffrir, pour pleurer !

Pendant sa courte agonie, père la fixait avec des yeux désespérés. Sans doute, il avait peur pour elle de la vie qui l'attendait ; pour moi, il ne craignait rien ! L'heure est venue de montrer qu'il ne s'est pas trompé, que sa fille est bien digne de lui, et qu'elle n'est pas de celles qui se laissent abattre par le malheur.

Demain, je chercherai une situation. Où ? Je ne sais. Je n'irai pas à un bureau, on m'offrirait des places d'institutrice ou de demoiselle de compagnie et je ne les accepterais pas. Cette décision est irrévocable.

Je désire apprendre un métier, un joli métier de femme. Je suis adroite, je fais tout ce que je veux et, bien souvent, pour des amies et pour

moi-même, j'ai garni des chapeaux, coupé des blouses qui étaient parfois très réussies. Je voudrais essayer d'utiliser ces talents.

Demain, j'irai chez nos anciens fournisseurs, je leur expliquerai mon désir et, peut-être, trouverai-je là de précieux conseils.

*

La journée est finie, je suis fatiguée, mais contente, j'ai réussi.

Contente. Est-ce le mot qu'il faut écrire ? Non, car je suis triste... vexée... peut-être... d'avoir aliéné, si vite, ma liberté. Cette décision ressemble à un coup de tête, et, pourtant, ce coup de tête est sage. Attendre, à quoi bon ?

Non, je ne dois pas regretter la décision que j'ai prise.

Cet après-midi, je suis partie, exaspérée, décidée à quitter cette pension de famille le plus tôt possible.

Le déjeuner, avec une vingtaine d'étrangères qui, toutes, savaient nos récents malheurs, m'avait énervée, et ma petite maman paraissait tant souffrir de cette curiosité déplacée, qu'elle ne pouvait manger et qu'à chaque instant ses yeux s'emplissaient de larmes.

Nous avons quitté la salle à manger, le repas à peine terminé. Vite, nous nous sommes habillées et j'ai conduit maman chez M^{me} Durnal, puis je suis partie.

J'ai débuté par Clarine, notre ancienne modiste. Il était à peine trois heures, mais déjà les salons étaient pleins. Je ne m'attendais pas à cela et, sur le seuil de la porte, j'hésitai avant d'entrer. Mais déjà une vendeuse, une jolie fille blonde, m'avait aperçue ; espérant une commande, elle s'avança vers moi.

J'étais seule, elle m'appela madame.

– Aujourd'hui, nous avons de bien jolies toques, me dit-elle avec un sourire charmant ; vous verrez, madame, que nous arrivons à rendre le crêpe élégant. C'est un tour de force, mais nous le faisons.

D'un mot, j'arrêtais ce gentil babillage.

– Mademoiselle, je ne viens pas pour choisir des chapeaux, je voudrais parler à M^{me} Clarine. Est-elle là ?

La petite vendeuse jeta autour de nous un rapide coup d'œil.

– Je ne sais pas où est Madame, mais je suppose qu'elle va venir. Si vous voulez attendre, je vais aller me renseigner.

Sur un canapé, je m'assis ; contente de me dissimuler derrière une table encombrée de chapeaux. De là, je voyais tout, et l'on ne me voyait guère.

Après avoir regardé autour de moi, je poussai un soupir de soulagement, je ne connaissais aucune des acheteuses.

Au bout de quelques minutes, ma jolie vendeuse revint.

– M^{me} Clarine est un peu souffrante, me dit-elle, elle voudrait savoir votre nom, madame, et j'ai justement oublié de vous le demander.

Je répondis :

– Voulez-vous lui dire que M^{lle} de Bois-Mesnil serait heureuse de lui parler.

Avec un clignement d’œil bien amusant, la petite vendeuse me dit tout bas :

– Elle n’est pas malade, seulement il y a ici deux dames qu’elle préfère ne pas voir. Voilà une heure qu’elles sont là, elles ont essayé plus de cent chapeaux et ne sont pas encore décidées. On les connaît, ce sont deux crampons dont personne ne veut plus s’occuper... Je vais prévenir Madame.

Elle s’enfuit en riant et, très vite, revint.

– Voulez-vous me suivre, mademoiselle, M^{me} Clarine vous attend dans son bureau.

Je me levai, mais tout à coup je me sentis très faible, je tremblais et mon cœur battait si fort qu’il me faisait mal.

Pourtant, j’avançai. Je traversai les deux salons, plusieurs vendeuses me reconnurent et me saluèrent.

À mesure que j’approchais du bureau où je devais trouver M^{me} Clarine, je sentais qu’il me

serait impossible de parler. Aucun son ne sortirait de ma gorge contractée.

Tout à coup, sans que je susse comment j'étais entrée, je la vis, elle était là, devant moi, souriante, vraie gravure de mode.

D'un geste peu poli, elle renvoya la jeune fille qui m'avait accompagnée et, familière, différente de celle que je connaissais, elle parla.

– J'ai fait une exception pour vous, mademoiselle de Bois-Mesnil, car, aujourd'hui, je ne reçois personne. Je suis éreintée, c'était hier la première de la Porte-Saint-Martin, et nous en sommes sortis à une heure. C'est ridicule !... M^{me} la comtesse va bien, j'espère.

Et comme, incapable de répondre, j'inclinai la tête, cette parfaite commerçante reprit :

– Je pense que vous avez voulu me voir au sujet de votre petite facture. Oh ! vous savez, fit-elle avec un sourire qui me déplut, je m'occupe peu des questions de caisse, mon comptable arrangera cela le mieux possible ; mais je pense que, pour vous et pour moi, il serait préférable

que ma facture ne fût pasportée au liquidateur.

Et, sans me regarder, elle ajouta :

— Vous comprenez, on pourrait peut-être s'étonner qu'à la veille d'une ruine, que tout le monde prévoyait, votre mère et vous ayez fait, en un seul mois, ici, une facture de deux mille francs. Car le mois dernier, mademoiselle, j'ai livré chez vous pour deux mille francs de chapeaux !

Le ton, plus encore que les paroles, me froissa. Au début de notre entretien, M^{me} Clarine était polie, maintenant, elle devenait insolente. Une colère subite s'empara de moi, il me semblait que cette femme non seulement m'insultait, mais insultait mon père, ma mère, tous ceux que j'aimais. Brusquement, je me levai et d'une voix qui ne tremblait plus, je répondis à la modiste :

— Vous pouvez être tranquille, madame, votre facture sera payée. Je venais vous dire, justement, que nous nous étonnions de ne pas l'avoir encore reçue. Veuillez l'envoyer à notre nouvelle adresse, que voilà et dès que ma mère l'aura vérifiée, elle vous sera réglée.

Mon air, mon ton en imposèrent à cette marchande ; immédiatement, elle redevint obséquieuse et sourit en me disant :

– Mademoiselle de Bois-Mesnil, vous ne m’avez pas comprise...

Je ne la laissai pas achever, je me dirigeai vers la porte.

Dans les salons, je retrouvai ma petite vendeuse qui, gentiment, me reconduisit.

Au bas de l’escalier, je me jugeai ridicule. Somme toute, cette femme était dans son droit, et si elle avait été maladroite, blessante, c’était par manque d’éducation plutôt que par vraie méchanceté. Enfin mon orgueil, mon stupide orgueil, venait de me fermer une porte qui, si j’avais été habile, aurait pu s’ouvrir devant moi.

Et pourtant, malgré ces raisons très sages, je n’arrivais pas à regretter mes paroles.

Non, jamais je n’aurais pu obéir à cette M^{me} Clarine, me plier à ses fantaisies, m’entendre commander par cette femme grossière, au sourire méchant. Je revoyais le geste insolent avec lequel

elle avait renvoyé la petite vendeuse. Moi, je n'aurais jamais supporté cela. Alors... Alors...

Le cœur gros, je marchai, ne sachant plus ce que je devais faire, me demandant où je devais aller.

En quittant maman, j'étais décidée. D'abord Clarine, puis, si je ne réussissais pas, Renoux, notre couturier. Mais maintenant, j'hésitais. Chez Renoux, il me faudrait supporter les mêmes humiliations. Là aussi nous avons une facture très importante !

Une détresse affreuse s'empara de moi, détresse physique et morale. J'avais à peine déjeuné, et, malgré mes soucis, j'avais faim. J'entrai dans une pâtisserie et, tout en attendant mon thé, je réfléchis. D'abord, j'essayais de me persuader qu'aujourd'hui je ne pouvais plus rien faire, et que ce serait sage de retourner près de maman.

Maman. Ce nom cher m'empêcha de prendre l'autobus qui me ramenait directement à la pension de famille.

Maman. Je voyais son visage ravagé par le chagrin, je pensais qu'elle n'avait plus un coin à elle et que, le soir même, il lui faudrait supporter la curiosité indiscrete de ces étrangères.

Maman ! Ce mot-là me poussa dans la rue, et, prête à accepter les humiliations qui m'attendaient, je pris le chemin qui conduisait chez Renoux.

Lorsque j'arrivai devant l'hôtel du couturier, les autos encombraient la porte. L'idée de rencontrer quelques-unes de mes amies me fut si désagréable, que je résolus, immédiatement, de ne pas les reconnaître.

Tranquillement, sans la moindre émotion apparente, je montai l'escalier, et, au haut des marches, je demandai au groom :

– Savez-vous si M. Renoux est occupé ?

– Sûrement que oui, madame. L'après-midi, y a pas de chances qu'il ne fasse rien.

– À quelle heure sera-t-il libre ? J'attendrai.

– Faudrait demander ça aux vendeuses, madame ; moi, je ne sais pas.

– Eh bien ! pourriez-vous prier une de ces demoiselles de venir me parler ? Je ne voudrais pas entrer dans les salons.

Étonné, le groom me regarda, puis il me dit en souriant :

– Ça m'est défendu de bouger d'ici, mais tant pis, j'y vais.

Quelques secondes après, tout content, il revint.

– J'ai eu de la veine, j'ai rencontré le patron, je lui ai raconté qu'une dame voulait le voir, et, comme ça n'avait pas l'air de l'emballer, j'ai ajouté qu'elle était bien jolie. Alors, il va venir.

Je rougis stupidement, la réflexion de ce gamin me déplaisait.

Très embarrassée de ma personne, je restai là, un long moment. Enfin, M. Renoux parut.

Il me reconnût tout de suite et, respectueusement, s'inclina devant moi.

– Mademoiselle de Bois-Mesnil, fit-il avec surprise, vous m'avez demandé, m'a-t-on dit ?

Je balbutiai :

– Oui, monsieur, je voudrais vous parler.

– Voulez-vous m’accompagner dans mon bureau, mademoiselle ?

Croyant qu’il fallait traverser tous les salons de vente, j’hésitais à répondre ; alors il ajouta :

– Il y a un étage à monter, mais ce n’est pas bien haut.

Je suivis le couturier. Cette fois, il fallait en finir et, en pensant à maman, je gravis l’escalier.

Devant moi, M. Renoux ouvrit une porte, j’entrai dans un joli bureau, meublé avec goût. Très empressé, il m’avança un fauteuil et, debout, devant la cheminée, les bras croisés, il attendit. Mais comme, intimidée, je me taisais, il parla :

– J’espère, mademoiselle, que Madame votre mère va aussi bien que possible et que sa santé ne se ressent pas des pénibles moments que vous venez de traverser.

Avec des mots polis, je le remerciai. Puis, me souvenant de mon aventure chez Clarine, je jugeai prudent de rappeler la note que nous

avons chez lui.

– Monsieur, dis-je, je suis venue vous voir pour plusieurs raisons... d'abord à cause de notre facture. Je voulais savoir si vous l'avez remise au liquidateur ou si vous préférez que nous vous la réglions nous-mêmes... en vous demandant du temps.

Homme d'affaires, il trouva ma démarche toute naturelle :

– Je ferai ce que vous désirerez, mademoiselle, mais je crois qu'il est préférable que je remette cette facture au liquidateur ; à moins que vous ne vous y opposiez, c'est ce que je compte faire.

Je m'inclinai, consentante, puis, bien vite, avec courage, j'ajoutai :

– Je voulais aussi vous demander, monsieur, un avis, un conseil. Vous savez que mon père est mort ruiné, et que de sa grosse fortune il ne nous reste rien. Je suis donc forcée de gagner ma vie. Or, n'ayant aucune disposition pour être institutrice ou demoiselle de compagnie, j'ai pensé que le commerce était, pour une femme, un

débouché aussi honorable que beaucoup d'autres.

Flatté, M. Renoux murmura :

– Certainement.

Mais, voulant en finir tout de suite, j'ajoutai :

– Et alors, j'ai pensé que vous pourriez, peut-être, me trouver une situation dans votre maison. Je parle l'anglais, l'allemand, je suis très adroite ; enfin, j'ai beaucoup de bonne volonté, et je ne demande qu'à travailler.

Contente d'avoir dit ce qu'il fallait dire, je poussai un soupir de soulagement et j'osai regarder mon interlocuteur. Il s'était assis sur une chaise, en face de moi et, moqueur, il souriait.

Je devinai sa réponse.

– Mademoiselle, fit-il, j'admire votre énergie, mais votre jeunesse, votre inexpérience vous empêchent de voir les inconvénients de votre projet. Pour réussir dans le commerce, pour en supporter les désagréments, les ennuis, il faut d'abord un caractère très spécial, et puis connaître ce milieu-là, y avoir été élevée. On ne s'improvise pas commerçante du jour au

lendemain, surtout lorsque votre éducation ne vous y a nullement préparée.

Comprenant le refus qui se cachait sous ces paroles et pensant que je n'aurais plus le courage d'aller frapper à une autre porte, j'implorai :

– Monsieur, je vous assure que j'ai beaucoup de bonne volonté, croyez-moi. Je suis jeune, je viens d'avoir vingt et un ans. Eh bien ! à cet âge-là, on peut encore apprendre, et vous verrez que je saurai apprendre.

Cette prière sembla émouvoir M. Renoux.

Plus familier, déjà « patron », il consentit à discuter.

– Comprenez-moi, chère mademoiselle, je ne doute pas de votre intelligence, de votre bon vouloir, mais, chez moi, que pourriez-vous faire ?

Embarrassée par cette question, je répondis avec hésitation :

– Je ne sais pas, je pourrais peut-être m'occuper des étrangères, je parle très bien l'anglais et l'allemand.

– Ici, toutes mes vendeuses parlent anglais, et

l'allemand n'est pas nécessaire.

– Alors, je pourrais surveiller des ouvrières, être contremaîtresse dans un de vos ateliers.

– Chère mademoiselle, regardez-vous. Avez-vous une allure qui vous permette d'être contremaîtresse ! Les ouvrières ne vous écouteront pas.

Désolée, je me tus, comprenant que c'était fini et que là, non plus, il n'y avait rien à espérer.

J'allais me lever pour m'en aller quand, à ma grande surprise, M. Renoux reprit :

– Mademoiselle, croyez bien que je voudrais pouvoir faire quelque chose pour vous, mais je vais être franc et vous expliquer les raisons de mes hésitations.

« Depuis quinze ans, je suis propriétaire de cette maison et, depuis quinze ans, bien des employées ont passé chez moi. Plusieurs étaient des femmes que des déboires, des malheurs, le désir de gagner honnêtement leur vie, m'amenaient. Je vous assure, et cela je vous le dis en toute franchise, aucune de ces femmes-là

n'a résisté plusieurs mois. Leur santé en était souvent la cause ; ce sont de rudes journées pendant lesquelles il faut être toujours souriante, et écouter ce que des clientes, plus ou moins comme il faut, vous débitent.

Presque gaiement, je dis :

– Je me porte très bien, et puis j'ai beaucoup de courage.

– Chère mademoiselle, fit-il en souriant, je voudrais vous croire, mais tant de jeunes filles m'ont déjà dit cela.

– Si vous voulez, repris-je avec entrain, nous pourrions essayer quelque temps. Un mois, deux mois ; après, si vous trouvez que je ne vous rends aucun service, je m'en irai.

Ces dernières paroles lui plurent ; il parut moins hésitant, et moi j'avais le pressentiment qu'en ce moment mon avenir se jouait. Je n'osais parler, je n'osais bouger, et j'avais un peu peur des mots que j'allais entendre.

Enfin, après un long silence, M. Renoux me dit :

– Soit, mademoiselle, cette fois encore je vais essayer de faire travailler une femme du monde. Je vous avoue que je n'ai aucune confiance dans cet essai, mais puisque vous semblez tant le désirer, je ne veux pas vous le refuser.

En entendant ces paroles, je n'éprouvai aucune joie. Non, maintenant que je touchais au but, j'étais lâche devant le fait accompli, et je regrettais déjà ma liberté. M. Renoux continuait :

– Voyons, voulez-vous commencer tout de suite ? Nous sommes le 25 aujourd'hui, voulez-vous entrer le 1^{er} ? Pour débiter, vous essaieriez de vous occuper de la vente, c'est ce qui est le plus facile ; du reste, je vous recommanderai très spécialement à ma première vendeuse, une charmante femme. J'espère qu'elle vous prendra en amitié et qu'elle vous aplanira les difficultés du commencement. Moi, pour cela, je ne peux pas vous être utile : ces questions de détail, je ne m'en occupe jamais... Maintenant, pour les appointements, je vais faire une exception en votre faveur. Toute vendeuse qui débute ici a mille francs les premiers mois, et si cela marche

bien, je vous intéresserai sur vos ventes. Voilà tout ce que je peux faire.

En disant cela, il se leva. Je compris que je devais m'en aller.

Immédiatement, je pris congé de lui, non sans l'avoir vivement remercié. Somme toute, cet homme avait été très bon pour moi.

*

Ma mère sait, je lui ai appris que j'entrais chez Renoux. Cette nouvelle lui a été très désagréable.

– En sommes-nous là, m'a-t-elle dit, et ne peux-tu pas trouver autre chose ?

Et comme je tardais à répondre, vite elle a ajouté :

– J'aurais préféré te voir prendre une place de lectrice ou de demoiselle de compagnie, mais vendeuse chez Renoux, notre ancien couturier ! Non, Régine, tu n'as pas réfléchi.

Ces paroles m'agacèrent et me firent de la

peine.

– Ma petite maman, repris-je affectueusement, mais avec fermeté, c'est une chose dont je suis seule juge. Je préfère, de beaucoup, être vendeuse que lectrice chez l'Américaine de M^{me} Durnal. D'un côté il y a de l'avenir, de l'autre, rien ; aussi je n'ai pas hésité et c'est fait depuis hier.

– Comment, tu t'es engagée sans me consulter ! s'écria-t-elle avec étonnement.

– Oui, il le fallait bien. Nos ressources sont restreintes et je devais commencer à travailler immédiatement.

Plus doucement, j'ajoutai :

– Maman, j'ai besoin de beaucoup de courage, veux-tu que nous ne continuions pas cette discussion ? Elle m'est très pénible.

– Tu voudrais que je t'approuvasse, reprit ma mère avec colère, non, cela ne m'est pas possible. M^{me} Durnal m'avait prévenue de tes idées, mais je t'avoue que je n'y croyais pas.

M^{me} Durnal ! ce nom me fit comprendre que, pour le moment, toute discussion était inutile.

Hier, pendant plusieurs heures, maman avait causé avec son amie et ensemble, sans moi, pourtant la principale intéressée, elles avaient décidé ce que je devais faire. Et voilà que, sans m'occuper de leurs bavardages, sans leur demander conseil, j'avais agi et j'avais réussi. De cela, ma mère, je crois, m'en voulait. Profondément attristée, je me tus : à quoi bon répondre ?

Mon silence exaspéra maman ; énervée, elle reprit :

– Alors, tu ne veux pas renoncer à cette idée, tu ne te rends pas compte qu'en agissant ainsi tu quittes notre monde pour toujours. C'est une chose qu'on ne fait pas sans réfléchir.

– Pour vivre dans notre monde, il faut de la fortune et nous n'en avons plus.

– C'est possible, mais tu pouvais attendre...

– Attendre quoi ?

Maman fut embarrassée, M^{me} Durnal ne lui avait pas préparé cette réponse.

– Enfin, reprit-elle, tu ne te préoccupes ni de

mon mécontentement, ni de mes désirs. Vraiment, Régine, je croyais que tu m'aimais mieux, et que, pour toi, je comptais plus.

Ce reproche me fit mal, si mal que je m'écriai :

– Maman, oh ! maman.

Ce cri sincère émut ma mère ; incapable de rancune, elle me tendit les bras.

Je m'y blottis, heureuse de cette étreinte que, depuis hier, j'avais tant désirée.

Maintenant, maman pleurait.

– Comprends-moi, ma grande Régine, je ne t'ai pas dit cela pour te faire de la peine, mais je ne peux m'imaginer, je ne peux pas croire que toi, ma fille, tu vas être vendeuse chez Renoux. Lui d'abord, puis tant d'autres, vont se croire le droit de te parler comme à n'importe qui. Cela, promets-moi que tu ne le supporteras pas ?

Cet enfantillage me fit sourire : décidément, la plus vieille de nous deux, c'était bien moi.

Maman me demanda encore :

– Régine, est-ce que tu vas être prise toute la journée ?

– Oui.

– Et tu déjeuneras là-bas ?

– M. Renoux ne me l'a pas dit, mais je le suppose.

– Alors, reprit-elle, je serai toujours seule !

Desserrant son étreinte, plaintivement, elle ajouta :

– Vraiment, tu m'abandonnes, tu ne peux le nier.

Je quittai ses bras, désolée.

Jamais, ma mère ne comprendrait que c'était à cause d'elle que j'avais pris cette situation.

Nous ne parlâmes plus de Renoux, à quoi bon ? Je me mis à ranger notre chambre, puis je lui demandai ce qu'elle comptait faire cet après-midi.

M^{me} Durnal venait la prendre, elle sortaient ensemble ; alors, je lui dis :

– Tu n'as pas besoin de moi, maman ?

– Non ; il faut bien que je m’habitue à me passer de toi.

Le déjeuner sonnait, ce fut une heureuse diversion.

Immédiatement après le repas, M^{me} Durnal arriva. Elle fut tendre avec ma mère, très froide avec moi ; maman partit sans me demander ce que je comptais faire.

Cette indifférence m’attrista ; j’avais tant espéré passer ma dernière journée de liberté seule avec ma mère. J’errais dans notre chambre comme une âme en peine, ne voulant pas penser, essayant de ne pas pleurer. Je m’arrêtai près de la fenêtre, un tout petit rayon de soleil avait réussi à passer dans la cour sombre et humide. Sans doute, il faisait beau. Je m’habillai et je sortis.

Dehors, une délicieuse journée de mai, une de ces journées où il vous semble impossible d’être triste, ! Effet de soleil ou de printemps, mais je me sentis moins malheureuse. La bouderie de maman ne durerait pas ; chez Renoux, je réussirais. J’avais à passer quelques années mauvaises, mais, après, le bonheur reviendrait.

Et, consolée, je regardais autour de moi. Les arbres avaient toutes leurs feuilles, les femmes me semblaient toutes jolies, et les bébés que je croisais me souriaient gentiment. Dieu, qu'il faisait beau !

Après avoir marché un long moment, sans but, je pensais qu'il fallait profiter de ma dernière journée de liberté pour aller au cimetière. Il était de bonne heure, je résolus de m'y rendre à pied. La route était longue, mais j'avais devant moi toute une journée ; maman ne rentrerait pas avant le dîner.

Le nez en l'air, cherchant je ne sais quoi, je pris le chemin des écoliers. Je voulais éviter les rues sombres et étroites où le soleil ne pénétrait pas. Les grandes avenues bordées d'arbres, où l'on pouvait marcher sans être bousculé, m'attiraient ; je les pris à la suite l'une de l'autre, trouvant un véritable plaisir à me promener seule. Près d'une porte, je remarquai un écriteau et m'arrêtai immédiatement : « Petit appartement à louer. »

Je regardai la maison, elle était de très simple

apparence, mais les fenêtres larges promettaient des pièces claires. Je pensai à notre chambre actuelle, si triste et si sombre.

J'entrai chez la concierge. L'appartement était de cinq mille francs, au cinquième, libre en juillet. Salon, salle à manger, deux chambres à coucher.

Et comme je demandais s'il y avait cabinets de toilette et salle de bains, la concierge, avec un bon gros rire, s'écria :

– Non, mais, mademoiselle, faudrait peut-être que, pour ce prix-là, on vous donne « une » ascenseur. Pensez donc que vous avez cinq fenêtres sur l'avenue, et un grand balcon. L'été, avec les arbres en dessous, c'est comme si on était à la campagne. C'est magnifique là-haut, voulez-vous voir ?

J'acceptai et, derrière la concierge, une bonne grosse mère qui montait avec peine, je grimpai l'escalier. Sur chaque palier, pour reprendre haleine, la concierge s'arrêtait et me vantait sa maison.

– Une maison si bien habitée, mademoiselle, où on ne reçoit pas de femme seule ; aussi une fois dix heures, tout le monde est rentré. Pas le moindre bruit, on peut dormir sa nuit entière sans être réveillé. Et puis, c'est un quartier tranquille, où il n'y a jamais de vilaines histoires.

Enfin, nous arrivâmes. L'appartement, petit, mais gentil, me séduisit par sa situation.

Je donnai cinquante francs à la concierge qui, ravie de ce pourboire, me promit de ne pas faire visiter l'appartement pendant huit jours.

Dehors, je fis des calculs : cinq mille francs pour le loyer, puis l'achat des meubles indispensables, avec six mille francs nous pourrions nous installer. Nous avons dix mille francs devant nous, j'allais gagner mille francs par mois ; si cet appartement plaisait à maman, il serait sage de l'arrêter.

Tout en pensant à notre avenir, j'étais arrivée au cimetière et là aussi le printemps avait garni de fleurs toutes les tombes ; près de celle de mon père, je me suis agenouillée et la prière que j'ai faite là m'a donné un grand courage.

*

Vêtue d'une robe très simple, coiffée d'un chapeau qui ne me va guère, je suis partie ce matin, bien triste, le désespoir de maman m'avait bouleversée. Pendant que je m'habillais, sans rien dire, elle pleurait, et comme je ne pouvais la consoler, j'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir. Tout en me coiffant, dans la glace, je voyais son joli visage décomposé par le chagrin, je voyais ses larmes et, impassible, je ne bougeais pas.

Mon indifférence a surpris ma mère, elle n'a pas compris que si je m'approchais d'elle pour la prendre dans mes bras, c'était fini, je ne partirais pas.

Ces larmes de ma mère, j'en étais la cause directe et je devinais les mots que ses lèvres n'osaient prononcer.

Lâchement je me suis enfuie de notre chambre, après avoir effleuré d'un baiser le front

de ma pauvre maman. Puis vite, vite, comme une folle, j'ai quitté la pension de famille. L'autobus passait ; en courant, je l'ai attrapé. Là, pour m'occuper, j'ai regardé les personnes qui m'entouraient. Près de moi deux femmes causaient, mais je ne pus m'intéresser à leur conversation, je pensais que chaque tour de roue me rapprochait de chez Renoux. Bientôt, dans quelques minutes, il faudrait entrer dans ce magasin où je ne serais plus qu'une employée.

À chaque arrêt, j'avais envie de descendre, je voulais retourner près de maman ; elle avait raison, vraiment je ne pouvais accepter cette situation. C'était fou, ridicule, et j'avais pris cette décision sans réfléchir.

L'autobus s'arrêta, je me levai toute tremblante, déjà j'apercevais la porte de Renoux. Comme dans un rêve, les jambes peu solides, je traversai la rue ; puis, sans aucune hésitation apparente, j'entrai dans le joli magasin. Maintenant c'était fini.

Tout de suite je rencontrai le petit groom, il me reconnut et me sourit.

– C'est-y pour le patron que vous venez, mademoiselle ? me demanda-t-il gentiment.

Je répondis d'une voix qui tremblait un peu :

– Oui, j'ai besoin de voir M. Renoux, mais il m'attend.

– Il vous attend ? Alors il va s'amener plus tôt que d'habitude, tant pis pour les demoiselles qui ne seront pas arrivées.

Et comme, embarrassée, je restais là, ne sachant que faire ni que dire, le gamin, après m'avoir examinée de la tête aux pieds, me questionna :

– C'est pas pour des toilettes que vous venez ?

– Non, et bien vite, courageusement, j'ajoutai :
Je viens pour travailler.

– Ah ! reprit-il étonné, c'est-y que vous seriez la nouvelle vendeuse, la fille d'une comtesse, à ce qu'on m'a raconté ?

Je rougis un peu, et m'éloignai du gamin. Un canapé se trouvait là, je m'y assis et dis :

– Je vais attendre M. Renoux, j'espère qu'il ne

tardera pas.

– Ça se peut, mais ça se peut aussi qu’il ne s’amène pas avant onze heures, vous feriez mieux d’aller trouver M^{me} Jeanne, c’est la première. Une rosse, ajouta-t-il plus bas, une poseuse, qui se croit belle ! Voulez-vous que je vous conduise près d’elle ? On la trouvera facilement, elle doit être en train de crier après tout le monde.

Résignée je me levai, et je suivis le petit groom. Il traversa un salon où des vendeuses, très élégantes, brossaient des mannequins ; puis il entra dans une grande pièce ronde où, tout autour, derrière des fauteuils anciens, des jeunes filles drapaient des étoffes. Au milieu, une femme, déjà d’un certain âge, les surveillait.

– Voyons, M^{lle} Berthe, disait-elle, regardez ce que vous faites : ce rose à côté de ce rouge, c’est affreux. Vous êtes distraite ce matin, vous ne remarquez rien. C’est assommant de répéter tout le temps la même chose.

Brusquement le gamin l’interrompt :

– Madame Jeanne, dit-il de son ton gouailleur

et impertinent, c'est la nouvelle vendeuse ; comme le patron n'est pas là, je vous l'amène.

M^{me} Jeanne se retourna immédiatement. Quelques instants, qui me parurent très longs, elle me dévisagea, et, bien qu'elle me sourit, je compris que je lui déplaisais.

– M. Renoux m'a prévenue de votre bonne volonté, me dit-elle, mais aussi de votre ignorance. Il paraît que vous avez tout à apprendre.

Et comme j'inclinai la tête en signe d'assentiment, elle ajouta :

– Vous allez commencer par l'étalage, une de ces demoiselles aura l'obligeance de vous montrer comment il faut le faire.

Ces demoiselles me regardèrent avec un sourire étrange.

J'étais embarrassée, j'avais mon chapeau, un parapluie à la main, et je me rendais compte que, plantée au milieu de ce salon, j'étais ridicule. Déjà M^{me} Jeanne ne s'occupait plus de moi, elle donnait des ordres à des fillettes qui entraient à

chaque instant.

Bravement, je fis quelques pas vers elle.

– Madame, lui demandai-je, où faut-il mettre mes affaires ?

Avec un peu d’impatience, elle me répondit :

– Dans l’antichambre, mademoiselle, comme tout le monde.

– Je ne sais pas où est l’antichambre, madame.

Énervée, elle reprit :

– Mais vous l’avez traversée pour venir ici.

– Non, madame, je ne crois pas ; je suis entrée par le magasin.

Elle se récria :

– Voilà ce qu’il ne faut jamais faire. Les employées entrent par la porte de service ; vous voudrez bien, mademoiselle, vous conformer à cette règle.

Je rougis, alors que j’aurais tant voulu avoir un visage impassible. M^{me} Jeanne s’aperçut de mon trouble, et il me sembla qu’un éclair de joie traversait ses yeux gris.

Elle appela une jeune fille.

– Mademoiselle Marie, montrez à Mademoiselle tout ce qu'elle a besoin de connaître, et occupez-vous d'elle ; ce matin, je ne veux plus être dérangée.

Là-dessus, sans même me regarder, elle passa devant moi et alla s'installer à un petit bureau où elle se mit à écrire.

Je suivis M^{lle} Marie qui, sans aucune obligation, comme on accomplit une corvée, me montra l'antichambre, la porte de service et le lavabo.

– La salle à manger est au sixième, me dit-elle, il y a deux tables, une à onze heures et demie et l'autre à midi et demi. Il faudra demander à M^{me} Jeanne de quelle fournée vous serez...

Nous rentrâmes dans le salon, l'étalage était fini, plusieurs jeunes filles pliaient des dentelles, d'autres habillaient des mannequins.

M^{lle} Marie prit une pièce de drap et commença à la déplier. Je m'approchais pour l'aider, lorsque de son bureau M^{me} Jeanne m'interpella :

– Mademoiselle, me dit-elle, voulez-vous venir me parler ?

Je traversai le salon. Elle me regardait venir et, sans doute, quelque chose dans mon allure lui déplut, car elle ajouta brusquement :

– Dépêchez-vous un peu.

À côté d'elle, il y avait deux fillettes de treize à quatorze ans. L'une tenait un corsage à peu près terminé, l'autre, une dentelle.

– Mademoiselle... reprit M^{me} Jeanne, au fait, comment vous appelez-vous ?

– Régine, madame.

– Eh bien, mademoiselle Régine, à onze heures, M^{me} de Burnes va venir pour son essayage ; sa vendeuse est malade, vous la remplacerez. Voici sa robe et sa dentelle, veuillez mettre cela dans le salon rose.

Remplacer une vendeuse, le salon rose... choses qui me parurent incompréhensibles.

Les fillettes me tendaient la robe et la dentelle. Je les pris, me demandant ce que j'allais en faire. Je n'interrogeai pas M^{me} Jeanne (elle s'était

remise à écrire), je m'adressai à M^{lle} Marie qui drapait une étoffe sur un mannequin.

En s'en allant les fillettes curieusement me dévisagèrent, et la plus grande des deux, une petite rousse aux yeux noirs, dit à sa compagne en passant près de moi :

– Zut ! ce qu'elle est jolie, la nouvelle !

Cette réflexion de gamine me fit sourire, mais elle ne plus pas à M^{me} Jeanne, et ses yeux gris me regardèrent sans aucune indulgence. J'emportai la robe et la dentelle.

Dans le salon rose, il n'y avait que des glaces qui me renvoyèrent mon image. Attentivement, je me regardai.

Vendeuse ! était-ce un métier possible pour moi ? Tout à coup, je me souvins du compliment de la fillette : « Ce qu'elle est jolie la nouvelle ! » Cette phrase me consola. Je suis coquette et, sans fausse modestie, je trouvai que la petite ouvrière avait raison.

Ma robe, très simple, mais bien faite, dessinait joliment ma taille, et puis le noir, si triste pour les

brunes, est la parure des blondes. Mes cheveux dorés, mon teint rosé supportaient facilement cette toilette sombre.

J'en étais là de mes réflexions lorsqu'on ouvrit brusquement la porte du salon.

Mademoiselle Régine, me cria M^{lle} Marie, M. Renoux vous demande.

Je tenais toujours la robe et la dentelle.

– Où dois-je poser cela ? fis-je sottement.

– N'importe où, sur une chaise, sur un fauteuil ; mais dépêchez-vous, M. Renoux vous attend.

L'air important de M^{lle} Marie me fit comprendre que M. Renoux devait être un patron redouté. Je la suivis, ennuyée de penser que, sous le regard méchant de M^{me} Jeanne et les sourires moqueurs des demoiselles, il me faudrait écouter les paroles bienveillantes que M. Renoux allait sans doute m'adresser.

Dans le grand salon, debout devant le bureau, M. Renoux causait avec la première, les autres jeunes filles avaient disparu.

Dès qu'il me vit, il vint vers moi, et, très simplement, en camarade, il me tendit la main.

– Bonjour, mademoiselle, vous voilà donc installée parmi nous. J'espère que tout marchera bien. Je vous ai recommandée à M^{lle} Jeanne, qui m'a promis de s'occuper elle-même de vous. Vous verrez que vous apprendrez très vite votre métier, et qu'il n'est pas plus désagréable qu'un autre.

Se tournant vers la première, d'un ton de maître, il ajouta :

– Mademoiselle s'occupera spécialement des ventes anglaises, elle connaît très bien la langue et elle pourra nous rendre ainsi des services appréciables.

Plus doucement, il me demanda :

– Comment vous appelez-vous ?

Avant que j'aie eu le temps de répondre M^{me} Jeanne le fit pour moi.

– Régine, dit-elle ; c'est parfait, nous n'avons pas de jeunes filles de ce nom.

M. Renoux me regarda, puis il reprit en

souriant :

– Régine, c'est un joli nom.

Ce compliment et ce sourire me déplurent, mais je dissimulai cette impression, et balbutiai quelques mots aimables que M^{me} Jeanne ne me laissa pas achever.

– Mademoiselle Régine, me dit-elle, j'aperçois M^{me} de Burnes, voulez-vous aller la rejoindre ? Ce matin elle doit choisir un manteau du soir ; quand son essayage sera fini, vous viendrez me chercher.

Je compris que M^{me} Jeanne désirait m'éloigner, et je lui en fus reconnaissante.

J'arrivais au salon rosé comme une dame y entrait, accompagnée par M^{lle} Marie.

Celle-ci en me voyant s'écria :

– Voici M^{lle} Régine, madame, qui remplacera votre vendeuse.

Puis elle s'en alla en fermant la porte, me laissant seule avec cette dame qui s'appelait, m'avait-on dit, M^{me} de Burnes.

Inquiète, craignant de commettre quelque grosse bêtise, je me demandais ce qu'il fallait faire, ce qu'il fallait dire, et je cherchais à me souvenir de l'attitude de la vendeuse lorsque je venais chez Renoux comme cliente. Mais mon esprit troublé ne se rappelait rien, je me sentais sotté, gênée, et ce silence m'embarrassait.

Pendant ce temps, sans s'occuper de moi, cette dame mettait sur une petite table son sac, ses bijoux. Cela fait, elle s'approcha de la glace, se regarda attentivement, arrangea ses cheveux, se poudra le visage, puis, se tournant elle me dit :

– Je suis prête, mademoiselle, vous pouvez me déshabiller.

Ces mots me bouleversèrent et mon orgueil se révolta. Déshabiller cette dame, non, je ne le voulais pas... On ne m'avait pas prévenue, ce n'était pas dans les conditions... J'étais vendeuse, pas autre chose. Non, non, jamais je ne déshabillerais cette femme. Je me rapprochais de la porte avec l'idée de fuir, mais derrière cette porte il y avait M^{me} Jeanne et ses méchants yeux gris : cette vision m'arrêta.

Mon hésitation, incompréhensible pour M^{me} de Burnes, me valut quelques paroles désagréables.

– Vous dormez, mademoiselle. J’attends, et je suis pressée.

Résignée, les mains tremblantes, je m’approchai d’elle et commençai à déboutonner sa robe, j’étais si bouleversée que, maladroite, j’attrapais ses cheveux.

– Faites donc attention, fit-elle furieuse, vous avez l’air de ne pas savoir ce que vous faites.

Cela était vrai, je ne savais pas ce que je faisais.

Lorsque M^{me} de Burnes fut déshabillée je la regardai curieusement, étonnée de la trouver laide et mal faite. Son corsage la dissimulait si habilement, que jamais je n’aurais soupçonné cette poitrine rentrée, ces épaules hautes et maigres.

– Eh bien, me dit-elle nerveuse, naturellement ma robe n’est pas prête, et il va falloir que j’attende. Vous auriez bien pu me prévenir.

Sa robe ! Je me souvins de l’avoir apportée

tout à l'heure, elle était là, sur le fauteuil. Je la pris et la lui montrai.

– La voilà, madame, voulez-vous la mettre ?

Sa figure changea, elle l'examina et, la trouvant jolie, devint plus aimable.

– Dépêchons-nous, me dit-elle, et allez chercher l'essayeuse.

L'essayeuse, je ne savais guère où elle était. Je sortis du salon pour me renseigner.

Dans le couloir je rencontrai M. Renoux.

Bravement, je l'arrêtai.

– Monsieur, lui dis-je, M^{me} de Burnes, avec qui je suis en ce moment, réclame l'essayeuse ; je ne la connais pas, et ne sais où la trouver.

Le patron, comme tout le monde dit ici, se fâcha.

– M^{me} Jeanne ne vous a donc rien expliqué ? me demanda-t-il avec impatience.

– Non, monsieur ; et voulant l'excuser, j'ajoutai : Elle était très pressée ce matin.

– Venez avec moi, mademoiselle, je vais vous

montrer l'atelier où sont les essayeuses.

Au bout du couloir il ouvrit une porte qui donnait dans une grande salle très claire. Une immense table tenait le milieu de la pièce ; autour de cette table quatre jeunes filles coupaient des étoffes ; dans un coin, près de la fenêtre, deux vieilles femmes cousaient. L'arrivée du patron fit sensation.

– L'essayeuse de M^{me} de Burnes ? demanda M. Renoux.

Une très jolie brune se dérangea.

– Voilà, mademoiselle Régine, me dit M. Renoux, très aimablement.

Je le remerciai, et je partis avec l'essayeuse qui, chemin faisant, m'interrogea :

– Vous êtes nouvelle, vous ne connaissez pas encore la boîte ?

– Non je suis ici depuis ce matin.

– D'où sortez-vous ?

Je ne sus que répondre, je ne tenais pas à avouer que je débutais. Heureusement pour moi

nous rencontrâmes M^{lle} Marie qui nous prévint que M^{me} de Burnes s'impatientait.

– Ah ! ça va être gentil, murmura l'essayeuse, si elle est de mauvaise humeur, rien ne marchera, et elle va nous débiter de ces amabilités dont elle n'est pas avare.

Moi tremblante, elle riant, nous entrâmes dans le salon rose. M^{me} de Burnes, devant la glace, très rouge, l'air méchant, nous apostropha.

– Eh bien, mademoiselle, vous y mettez le temps ; puis, se tournant vers l'essayeuse, elle lui dit : Je ne sais pas ce que vous avez fait à ma robe, mais elle ne va pas. Vous n'êtes pas soigneuse dans vos essayages, mademoiselle, alors, naturellement, quand tout est fini, rien ne va.

Sans se démonter une minute, toujours souriante, l'essayeuse s'agenouilla devant M^{me} de Burnes ; puis, elle se releva et, très calme, répondit :

– Ce qui arrive n'est pas étonnant, madame, vous n'avez pas le même corset.

M^{me} de Burnes protesta, mais elle mentait mal, et finit par avouer qu'elle avait changé de corsetière, mais qu'il fallait arranger sa robe pour cette nouvelle coupe.

Comme l'essayeuse finissait, M^{me} Jeanne entra. Alors M^{me} de Burnes changea de visage, elle cessa d'être arrogante, elle devint aimable, et demanda à M^{me} Jeanne si elle avait pensé à son manteau du soir.

Et pendant que sous l'œil attentif de la première je rhabillais M^{me} de Burnes, ces dames bavardèrent. Quand j'eus fini, M^{me} Jeanne me dit, tout bas, de monter déjeuner.

Déjeuner, je n'avais pas faim, et puis ce repas, pris en commun, m'épouvantait. J'étais déjà bien lasse et nous n'étions qu'au milieu de la journée !

Comme je sortais du salon, je me heurtai à la petite ouvrière rousse qui venait chercher la robe de M^{me} de Burnes. Je la lui donnai.

– Mince, s'écria-t-elle, en regardant les épingles, pour un « poignard », c'est un « poignard ! »

Cette phrase me parut incompréhensible, mais comme la fillette paraissait aimable, je lui demandai de m'indiquer l'escalier qui conduisait à la salle à manger.

– J'y vais justement, mademoiselle Régine, – elle savait déjà mon nom, – si vous voulez on fera route ensemble.

J'acceptai avec empressement. Ces yeux noirs, malicieux, me plaisaient infiniment. En montant l'escalier, nous causâmes.

– Comment vous appelez-vous ? demandai-je à ma gentille compagne.

– Georgette, me dit-elle en riant, mais faut pas me dire vous, ici tout le monde me tutoie.

– Eh bien, je ferai comme tout le monde et je vous tutoierai. Quel âge as-tu ?

Les yeux rieurs me regardèrent.

– Je vais avoir seize ans, dit-elle, mais je ne les parais pas ; mes cheveux dans le dos, et puis les robes courtes, ça rajeunit. C'est pas pour ça que je les porte.

– Je le pense bien.

– Non, c'est rapport à la boue, et puis faut moins d'étoffe, et quand on est six filles, c'est des choses qu'on calcule.

– Six filles ! m'écriai-je étonnée. Que fait ta maman ?

– Rien, elle n'a pas le temps avec ses gosses. Je suis l'aînée, la dernière a dix-huit mois.

– Et ton papa ?

La figure de la fillette changea, elle ne sourit plus, et son petit visage eut une expression de souffrance.

– Il est parti, me dit-elle, y avait trop d'enfants chez nous, ça l'embêtait d'entendre toujours crier.

J'avais envie de questionner, de demander à cette petite si elle gagnait suffisamment, et si chez elle il n'y avait pas trop de misère ; mais j'eus peur de paraître indiscreète. Du reste, de nouveau l'enfant souriait, et, à son tour, elle m'interrogea.

– Et vous, mademoiselle Régine, vous en avez aussi des sœurs ?

– Non.

– Et des frères ?

– Non plus.

– Une maman, au moins.

– Oui, une maman.

Elle s'arrêta sur une marche et, me montrant ma robe noire, gentiment, elle ajouta :

– C'est de votre papa que vous êtes en deuil ?

Elle me fit cette question si affectueusement que mes yeux s'emplirent de larmes. Elle s'en aperçut et, voulant me consoler, elle dit :

– C'est tout pareil à moi, allez, j'ai autant de chagrin que s'il était mort. Elle secoua la tête et bravement ajouta : Allons, faut continuer à grimper, y a encore trois étages. C'est sous les toits, on y gèle l'hiver et on y cuit l'été, mais on a une vue épatante. Si j'avais une lorgnette on pourrait presque voir jusque chez nous.

– Où habites-tu ?

– Oh ! pas dans les quartiers chics, je n'ai pas hôtel Avenue du Bois. C'est dans une petite rue

derrière le Sacré-Cœur qu'on a son rez-de-chaussée, deux pièces et un petit jardin, grand comme un mouchoir, où on trouve moyen d'avoir une poule qui pond.

– Ça doit être gentil.

– Non, c'est très laid. Une seule fenêtre pour deux chambres ; c'est triste, noir, humide, mais c'est tout ce qu'on a trouvé. Quand y a six enfants à loger, personne ne veut vous louer.

Nous étions arrivées en haut. Georgette avait grimpé les six étages très facilement, moi j'étais essoufflée, ce qui fit rire la fillette.

– Vous n'avez pas l'habitude des échelles, dit-elle ; vu que je la monte plus de trente fois par jour, je finis par ne plus m'apercevoir qu'elle est raide !

Trente fois par jour ces six étages ! Pauvre petite ! Et, attendrie, je regardais ce petit corps mince, cette figure charmante mais souffreteuse.

– C'est par ici, au bout du couloir, à droite, et la première porte devant vous. Au revoir, mademoiselle Régine.

Et, avant que j'ai eu le temps de la remercier, Georgette avait disparu.

Je pris le couloir qu'elle m'avait indiqué, et je trouvai facilement la porte. Derrière cette porte, j'entendis des rires. Timidement je tournai le bouton, mon apparition fit sensation. Les rires cessèrent, et vingt paires d'yeux me regardèrent avec curiosité. Je saluai en entrant, puis je murmurai un vague « bonjour ». Personne ne me répondit. Alors je fis comme les autres, je pris une chaise et m'assis autour de la table.

À peine le repas fini, je me levai et quittai la salle.

Je redescendis les six étages, je rentrai dans le magasin, les salons étaient vides. Seule, sur un coin de table, M^{lle} Marie écrivait. Je m'approchai d'elle et lui demandai ce que je devais faire.

Ennuyée d'être dérangée, elle me répondit :

– Ce que vous voudrez. Jusqu'à deux heures il ne vient pas de clientes.

Il était à peine midi et demi. Je m'assis sur un canapé, ne sachant comment m'occuper. Sa lettre

finie, M^{lle} Marie s'en alla. D'autres jeunes filles, quelques-unes de celles avec qui j'avais déjeuné, la remplacèrent. L'une prit un livre, l'autre un journal, trois s'installèrent non loin de moi avec leur ouvrage.

Mon Dieu ! comme cette heure fut longue ! Physiquement, j'étais mal à l'aise, j'étouffais dans ce salon hermétiquement clos, et puis mon inaction me pesait. Je souhaitais que quelque cliente arrivât, afin de pouvoir faire quelque chose. Mais ce souhait ne fut pas exaucé et, sur mon canapé, je restai là un long moment.

Tout à coup, M^{me} Jeanne parut ; alors le salon changea d'aspect. Livres, ouvrages, journaux furent rangés en quelques secondes, et chaque vendeuse, à son tour, s'approcha de la première pour recevoir ses ordres. J'imitai mes compagnes.

– Que dois-je faire, madame, cet après-midi ?

– Pour la vente, mademoiselle, vous vous contenterez de nous regarder, c'est encore le meilleur moyen d'apprendre. Pour les essayages, si nous avons besoin de vous, je vous le dirai.

Puis, sans autre explication, elle me tourna le dos.

Je conclus que vraiment je lui déplaisais. Beaucoup de monde vint, personne ne s'occupa de moi, et la journée s'acheva sans que j'aie appris grand-chose.

La vente me semble très difficile. Jamais je ne saurai conseiller à des femmes vieilles, ou mal faites, des robes claires et jolies, jamais je ne pourrai dire à un laideron : « Croyez-moi, madame, vous serez ravissante dans cette robe-là, d'abord le bleu vous va délicieusement, c'est votre couleur » ; puis à une autre, dont la maigreur fait pitié : « Cette forme-là pour vous, madame, sera parfaite... Tout le monde ne peut pas la porter, il faut avoir beaucoup de ligne, sans cela cette toilette n'a aucun chic. »

Je crois qu'il me sera impossible de débiter, sans sourire, toutes ces belles phrases, tous ces mensonges... Mais... pourtant... il faut que j'apprenne à « faire la vente », sans cela je ne serai bonne à rien, et je veux arriver à me créer chez Renoux une situation qui me rende

indépendante.

Je voulais rentrer à pied pour respirer autre chose que cette atmosphère de salons, je n'ai pas pu, tant j'étais lasse. Je suis restée debout tout l'après-midi, je n'en ai pas l'habitude, et ce piétinage, sur les tapis, me paraît très fatigant.

J'ai dû attendre plusieurs autobus, il y avait foule ; aussi, quand je suis arrivée à la pension de famille, le dîner était presque achevé. Maman, devant tout le monde, m'a dit que c'était « ridicule » de rentrer si tard ! Je me suis mise à table sans lui donner d'explications, je sentais que le moindre mot, la plus petite chose me ferait pleurer, et je ne voulais pas pleurer.

*

Il y a à peine un mois que je suis chez Renoux et je peux dire que je commence à comprendre « les affaires ». Cela étonne tout le monde, et je suis très fière de cet étonnement. M^{me} Jeanne me regarde toujours d'un air moqueur et méchant,

mais elle commence à me confier les « cas difficiles », ce qui prouve qu'elle me juge capable de rendre quelques services.

Très vite, j'ai pris l'habitude de n'être plus que M^{lle} Régine, une vendeuse de chez Renoux. Je connais mon nom, j'y réponds, et mon visage me semble différent.

Je me suis très bien mise à parler chiffons. Maintenant, je discute, une heure durant, la forme d'une robe et, lorsque j'ai une idée, lorsque je m'imagine qu'elle est bonne, je m'efforce de décider la cliente à m'écouter. Cette persévérance m'a valu un compliment de M. Renoux.

Ce matin, pendant que j'essayais de persuader à une Américaine, d'âge incertain, qu'une robe violette lui irait mieux qu'une robe rose, portée par un de nos mannequins, merveilleuse fille de dix-huit ans, le « patron » m'observait, ce qui m'intimidait fort. Malgré tous mes dires, la dame allait se décider pour la robe rose, lorsqu'elle aperçut M. Renoux. Immédiatement elle l'appela et lui demanda conseil. Son avis fut conforme au mien ; ce que voyant, la dame, furieuse, partit

sans rien commander.

Désolée de cet échec, après avoir accompagné la cliente, je revenais, un peu déçue, lorsque je me heurtai à M. Renoux.

Tout de suite, il me parla.

– Mademoiselle Régine, me dit-il, savez-vous que vous êtes en train de devenir une très bonne vendeuse.

Et comme je le regardais, étonnée de ce compliment survenant à cet instant, il ajouta :

– Oui, comprenez-moi, il ne faut pas vendre n'importe quoi, comme font beaucoup de vendeuses, il faut vendre intelligemment afin que la cliente soit contente avant, et après. Eh bien, votre vieille Américaine eût été grotesque dans sa robe rose, et quelque bonne amie le lui aurait certainement dit. Cette robe-là, mademoiselle Régine, fit-il en se rapprochant de moi, est faite pour celles qui ont vingt ans, pour celles qui portent cet âge-là avec orgueil, fières de leur jeunesse.

Il se tut et me regarda si fixement que cela

m'ennuya. Alors, pensant qu'il n'avait plus rien à me dire, je voulus m'en aller ; mais il était devant moi, et ne s'écarta pas pour me laisser passer.

Contrariée, je murmurai :

– M^{me} Jeanne m'attend.

Brusquement cet homme me saisit le bras comme pour me retenir et ajouta :

– Cette robe-là vous irait bien, mademoiselle Régine.

Froissée, je m'éloignai de M. Renoux et, sans réfléchir une seconde, hautaine, je répondis :

– Vous oubliez, monsieur, que je suis en deuil, et que c'est ce deuil qui m'a amenée chez vous.

Je me rendis compte, immédiatement, que j'avais parlé en femme du monde et non pas en employée. M. Renoux ne me laissa pas le temps de m'excuser ; très vite, comme si rien ne s'était passé, il reprit :

– Vous veillerez, mademoiselle, à ce que la commande Burnes parte ce soir, j'ai reçu une dépêche tout à l'heure, c'est le dernier délai.

Cela dit, il s'en alla.

Je restai là, furieuse contre moi-même. Vraiment j'avais été ridicule, et M. Renoux en me parlant de cette robe n'avait aucune intention mauvaise.

Je rentrai dans les salons de vente et, comme il faisait très chaud et que je prévoyais une fin de journée fatigante, pour me donner du courage, je songeai que j'étais en train de devenir une « bonne vendeuse ». M. Renoux me l'avait dit, et je savais qu'il ne prodiguait pas les compliments.

Devenir une « bonne vendeuse », c'était à présent toute mon ambition !

M^{me} Jeanne me voyant inoccupée m'appela. Elle causait avec deux dames qui me parurent très élégantes.

– Mademoiselle Régine, me dit-elle, M^{me} et M^{lle} Tarduit voudraient voir des chemisettes, montrez-leur nos derniers modèles, ceux qu'on a descendus ce matin.

M^{me} et M^{lle} Tarduit !

Ce nom, je le connaissais bien, tant de fois je

L'avais entendu annoncer dans le salon de ma mère. Et les deux femmes qui étaient là, devant moi, et qui me regardaient curieusement, c'étaient bien celles que, pendant plus de dix ans, nous avions appelées nos amies !

Montrer des chemisettes ; faire la vendeuse, cela m'était très pénible, et pourtant il le fallait. Amusée, M^{me} Jeanne m'observait, elle devinait, elle savait peut-être que nous nous connaissions, et cette petite comédie qui se jouait à côté d'elle devait l'intéresser prodigieusement, car elle restait près de M^{me} Tarduit.

Rosette, mon ancienne amie, paraissait très gênée, c'est à peine si elle osait regarder les modèles que mes mains tremblantes montraient.

Tout à fait à son aise, M^{me} Tarduit m'interrogeait, me lorgnant moi et mes chemisettes avec son face-à-main.

– Ce modèle est joli, il m'ira bien, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Comme je craignais que ma voix ne trahit mon émotion, j'inclinai la tête en signe

d'assentiment.

– Et pour ma fille, reprit M^{me} Tarduit, qu'allez-vous lui faire ?

Rosette se pencha vers sa mère, tout bas, elle murmura quelques mots que je n'entendis pas.

Alors M^{me} Tarduit se tourna vers M^{me} Jeanne, et lui dit en riant :

– Rosette a des caprices ; ses vingt ans, qu'elle a depuis hier, ne la rendent pas raisonnable. Aujourd'hui, elle ne veut plus commander de chemisettes. Question de nuance, d'échantillons. Enfin, elle se décidera quand je viendrai essayer les miennes.

– Quel jour mon essayage, mademoiselle ? me demanda-t-elle

Avec courage, essayant d'être calme, d'une voix qui me sembla presque naturelle, je fis :

– La semaine prochaine, madame ; voulez-vous vendredi onze heures ?

– Rosette, reprit M^{me} Tarduit, dis-moi donc si je n'ai pas d'essayage ce jour-là ?

Sur un petit calepin, Rosette regarda et répondit négativement.

– Alors c’est entendu, mademoiselle, nous viendrons vendredi matin. Je vais, en sortant d’ici, chez ma modiste ; ma fille vous apportera tout à l’heure un échantillon du velours de mon chapeau ; je voudrais une chemisette dans le même ton.

Reconduites par M^{me} Jeanne, M^{me} et M^{lle} Tarduit s’en allèrent.

Je poussai un soupir de soulagement, et, tout en pensant à l’attitude de Rosette, je me mis à ranger les étoffes dépliées.

Rosette ! Autrefois, c’était une de mes amies, elle était folle, rieuse, insouciante, mais je la croyais bonne et incapable d’une lâcheté. Aujourd’hui, entourée de femmes qu’elle connaissait plus ou moins, Rosette n’avait pas osé reconnaître une ancienne amie devenue vendeuse.

C’était petit, c’était vilain, et cela me faisait beaucoup de peine... Allons, celle-là non plus ne méritait pas d’être aimée !

J'allais me mettre à écrire la commande de M^{me} Tarduit, lorsque la voix de M^{me} Jeanne me fit tressaillir.

– Mademoiselle Régine, me disait-elle d'un ton acerbe, aujourd'hui vous n'êtes pas heureuse. Tout à l'heure vous avez manqué la vente d'une robe de bal, et si M^{lle} Tarduit n'a pas commandé des chemisettes, c'est bien votre faute. Vous ne lui avez rien montré, et vous n'avez même pas insisté pour la décider. Elle ajouta méchamment : Je vous serais très obligée d'être aimable avec toutes les clientes, même avec celles que vous connaissez particulièrement. Nous ne pouvons supporter ces petites comédies-là, et je vous prie de vous en souvenir. Vous vous occuperez, spécialement, de M^{me} Tarduit et, pendant l'essayage de vendredi, vous tâcherez de rattraper votre bêtise d'aujourd'hui.

L'essayage de vendredi. Ces mots-là me firent mal. Je me voyais dans un salon déshabillant M^{me} Tarduit, je voyais son visage de poupée content de l'humiliation qu'elle m'imposait. Je le savais, Rosette me l'avait dit souvent, sa mère ne

m'aimait pas ; elle me croyait orgueilleuse, fière d'un nom et d'une fortune trouvés dans un berceau. De la haute situation de père elle était jalouse, elle enviait notre hôtel, les bijoux de maman, son titre surtout. La nouvelle de notre ruine ne l'avait certainement pas émue...

L'essayage de vendredi, quel calvaire !

Et en pensant à cela, une lassitude insurmontable m'envahit. J'étais dans ce salon sans air, imprégné de différentes odeurs. Mes jambes fatiguées – depuis le matin je ne m'étais assise que pour déjeuner – me faisaient mal, un étourdissement me prit et, pour ne pas tomber au milieu du salon, je m'assis dans un fauteuil, à côté d'une cliente qui attendait pour essayer.

Ce qui se passa pendant quelques minutes, je ne me le rappelle pas. Lorsque je repris connaissance, devant moi, me regardant sans aucune pitié, je vis M^{me} Jeanne. Elle me dit :

– Fatiguée, malade ! Vous ne vous ferez pas à ce métier-là, ma petite, il faut une énergie que vous n'avez pas.

Ces mots-là me firent du bien, je quittai le fauteuil, puis, en souriant, je répondis :

– Ce n'est rien, un étourdissement causé par la chaleur.

Et comme je voyais M. Renoux qui venait avec des Américaines, je me dirigeai vers elles. Lui, s'aperçut que je n'avais pas mon visage habituel et, pendant que les clientes s'asseyaient, il me demanda :

– Vous n'êtes pas souffrante, mademoiselle Régine ?

– Non, monsieur, merci.

– Vous êtes si pâle que je le craignais.

Je n'eus pas le loisir de répondre, deux bras se nouèrent autour de mon cou, et des lèvres fraîches m'embrassèrent. En même temps une voix rieuse, une voix que je connaissais bien, me disait :

– Régine, je t'apporte l'échantillon de velours du chapeau, il n'y a pas plus laid, mais enfin, vu que c'est la mode, maman en est toquée. Faut tâcher de lui trouver une horreur qui aille avec.

Tu sais, j'ai un quart d'heure de liberté. Je viens pour choisir des blouses, – prétexte, – mais j'ai besoin de te voir.

– Rosette, répondis-je, en montrant les Américaines qui regardaient stupéfaites cette scène, maintenant je suis occupée.

Elle ne s'embarrassa pas pour si peu.

Souriante, gentille à croquer, elle se tourna vers M. Renoux.

– Monsieur, je suis votre plus vieille cliente, à deux ans vous me faisiez déjà des robes ; eh bien, pour me faire plaisir, prêtez-moi mon amie.

M. Renoux accorda ce qu'elle demandait, il appela une autre vendeuse, et Rosette m'entraîna vers un canapé où il n'y avait personne.

Elle s'assit, et me montrant une place à côté d'elle :

– Viens là, qu'on bavarde un peu, cœur à cœur, comme autrefois.

– Je ne peux pas, Rosette... une vendeuse ne doit pas s'asseoir près d'une cliente, c'est défendu. Tu es une cliente, et je suis une

vendeuse.

Les yeux charmants de Rosette me regardèrent avec tendresse.

– Ah ! Régine, si tu savais le chagrin que ça m'a fait de te trouver ici !

– Tu l'ignorais donc ?

– Oui, voilà près de trois mois que nous sommes parties ; alors, de toi, je ne savais rien. Je n'écris jamais et on ne m'écrit pas. Hier, j'ai appris la mort de ton père, et votre ruine ; mais tu sais, le mot ruine, ça ne me disait rien... Je pensais que vous étiez moins riches, voilà tout. Mais jamais je n'aurais cru, ma pauvre chérie, que tu étais obligée de travailler... Dis-moi, pourquoi as-tu choisi ce métier-là ?

– Que pouvais-je faire ?

– C'est vrai, ça vaut encore mieux que d'être institutrice. Puis, en riant, elle ajouta : Tu sais, ma vieille Anglaise, tu te la rappelles bien, celle qui avait un œil gris, l'autre bleu.

– Oui, parfaitement.

– Eh bien ! devine ce qui lui est arrivé ?

– Je ne sais pas. Elle est morte.

– Non, mariée. Une idylle, que je te raconterai un autre jour. Parlons de toi, dis-moi tout.

– Tout ! Ma chérie, si tu savais ce que c'est peu de chose.

– Enfin, reprit-elle en hésitant un peu, tu n'es pas trop malheureuse ?

Cette question me troubla et, malgré moi, mes yeux s'emplirent de larmes.

Honteuse de cette faiblesse, je détournai la tête et répondis :

– Non, pas trop.

Les mains de Rosette saisirent les miennes.

– Comme tu as dit cela, Régine, maintenant je suis sûre que tu as beaucoup de chagrin.

J'essayai de sourire mais je n'y réussis guère. Alors ma petite amie, très émue, reprit :

– Dis-moi, Régine, est-ce que je ne peux rien faire pour toi ? cela me ferait tant plaisir !

– Non, tu ne peux rien.

– Alors à quoi sert l’amitié ? Je t’aime bien, Régine, tu es, tu as toujours été mon amie préférée.

– Ne parle qu’au passé, Rosette... je ne suis plus ton amie.

Elle se révolta, ne comprenant pas.

– C’est gentil ce que tu me dis là ; que t’ai-je fait ?

– Rien, seulement on ne te permettra plus, et c’est tout naturel, d’appeler une vendeuse de chez Renoux ton amie !

– En voilà des idées, dit-elle, en baissant les yeux.

– Des idées qui sont celles de ta mère.

Faiblement, elle protesta :

– Mais non, je t’assure.

Sans réfléchir, je repris :

– Alors pourquoi donc ne m’a-t-elle pas dit bonjour ? Au contraire, je crois que cette rencontre l’amusait...

Gênée, Rosette m’interrompit :

– Régine, je t'en prie...

Je compris immédiatement l'inconvenance de mes paroles, j'avais oublié que je parlais à la fille de M^{me} Tarduit.

– Pardonne-moi, lui dis-je, confuse, mais tout à l'heure ton attitude, plus encore que celle de ta mère, m'a fait beaucoup de peine. Rosette, pourquoi ne m'as-tu pas dit bonjour dès que tu m'as vue ?

Elle avoua en rougissant :

– Maman me l'avait défendu.

Il y eut un court silence, toutes les deux nous pensions des choses que nous ne pouvions nous dire. Bien vite, Rosette reprit :

– Dis-moi, tu t'entends bien avec la première, l'ex-beauté du Second Empire ?

– M^{me} Jeanne ?

– Oui.

– Oh ! non, elle ne m'aime pas et je le lui rends bien.

– Que lui as-tu donc fait ?

– Je ne sais pas.

– Je devine, tu as vingt ans et tu es jolie, car tu es encore plus jolie qu'avant. Comment fais-tu ?

– Moqueuse.

– Mais non, c'est la vérité, et puis, tu le sais bien, il y a assez de glaces ici pour te le dire. Aussi je suis certaine que tu ne resteras pas longtemps chez Renoux.

– Vraiment.

– Mais oui, tu rencontreras, un de ces jours, quelque beau prince charmant qui deviendra amoureux de toi, et...

– Qui m'épousera.

– Naturellement.

– Ma petite Rosette, tu oublies qu'il n'y a plus de fée, ni de prince charmant.

– C'est vrai, mais il y a toujours de braves cœurs.

– Bien peu, et ils ne viendront pas chercher femme ici... Et puis, je ne veux pas me marier.

– Depuis quand ?

– Depuis que je me suis aperçue qu'un homme vaut rarement la peine d'être aimé.

– Jolie découverte que tu as faite là ! Jamais autrefois, tu ne m'avais parlé ainsi.

– J'ai beaucoup vécu depuis cet autrefois.

– Je comprends. Et tu as eu des déceptions, des désillusions... quelqu'un, peut-être, qui disait t'aimer... t'a...

Je serrai le bras de Rosette si fortement que je lui fis mal.

– Tais-toi, lui dis-je, il y a des choses dont il ne faut jamais parler.

Ma petite amie me regarda tristement.

– Je suis maladroite, fit-elle, je te fais de la peine... Régine, je t'aime pourtant.

– Je n'en doute pas.

– Alors, tu resteras mon amie ?

– Ce n'est pas de moi que cela dépend.

– Oh ! sois tranquille, je serai fidèle... Maintenant, dit-elle en se levant, il faut que je m'en aille ; je n'avais qu'un quart d'heure de

permission. Tu me feras faire deux blouses, tu les choisiras mieux que moi.

Elle réfléchit quelques secondes, puis me demanda :

– Régine, est-ce que je peux aller voir ta mère ?

Cette question me surprit, j’hésitai avant de répondre. Rosette est la fille de M^{me} Tarduit ; or, pour rien au monde, je ne voulais pas que ma mère eût à supporter les regards triomphants de cette méchante femme.

Rosette devina ma pensée, car, bien vite, elle ajouta :

– Si ma visite peut lui faire plaisir, j’irai, un jour, avec ma nouvelle Anglaise ; une très vieille dame qui ne dit pas un mot de français.

Inquiète, craignant la curiosité de M^{me} Tarduit, je précisai :

– Tu iras... seule ?

– Oui. Tu sais bien que je ne sors avec maman qu’en janvier, pour les visites ; les autres mois, je suis libre, ma fantaisie nie guide.

– Alors, Rosette, tu peux aller voir ma mère. D’ici quelques jours, nous serons installées dans un appartement bien petit, bien modeste, mais où nous serons contentes de recevoir ceux qui se souviendront de nous. Dès que nous aurons emménagé, je te préviendrai.

– C’est convenu. À bientôt, Régine.

– À vendredi ?

– Non, je n’accompagnerai pas maman... Elle ne t’aime guère, moi je t’adore ; nous finirions par nous disputer en plein magasin, ce qui serait tout à fait ridicule. Je viendrai essayer un autre jour et on bavardera ; j’ai beaucoup de choses à te raconter.

– C’est vrai, tu ne m’as pas parlé de toi.

– Oh ! tu sais, mon personnage n’est pas bien intéressant : jeune fille du monde à marier, sans aventures.

– Je l’espère bien.

– Pourquoi ?

– Dame, ma petite Rosette, les aventures ne sont pas recommandées aux jeunes filles du

monde.

– C'est dommage !

– Folle, sauve-toi, tu vas te faire gronder.

En m'embrassant, elle dit très bas :

– Moi, j'ai idée que tu auras une aventure, et une belle, qui te rendra à tes amies.

Et comme je voulais protester, vite elle ajouta :

– Ne dis pas le contraire, j'ai besoin de le croire pour être heureuse... Ce soir, je vais au bal, tu ne veux pas que j'y sois triste !

Cet égoïsme inconscient et charmant m'amusa ; souriante, je regardai Rosette s'en aller.

*

Nous sommes installées dans notre appartement, si petit, si ridicule, dit maman, qu'il semble fait pour un ménage de poupées. Moi, je m'y plais, je suis contente d'avoir quitté la

pension de famille !... J'ai une chambre très étroite, impossible à meubler, mais dans notre situation, c'est presque un avantage. Un lit-divan, une table, c'est tout, et il ne faut pas songer à y mettre autre chose.

Que m'importe, j'y suis chez moi, je m'y trouve bien. J'aime cette simple table de noyer sur laquelle j'écris, le porte-plume de père en est le principal ornement. Seule chose qui vient de là-bas, cher souvenir auquel je tiens.

À côté, la chambre de maman, la pièce principale de l'appartement. Elle est petite, mais pleine de soleil, et c'est un luxe qu'à Paris on paie très cher. Je crois que ma pauvre mère ne s'y plaira guère ; elle ne se résigne pas, elle regrette sa vie d'autrefois, et passe ses journées à se souvenir. Alors, le soir, elle est fatiguée d'avoir pleuré et me reçoit avec un visage désolé. Et ce sont des plaintes, puis des reproches. Je rentre trop tard, je ne suis pas raisonnable, je ne pense pas à elle. En disant cela, elle est sincère, elle est malheureuse parce qu'elle s'imagine que je l'abandonne.

Elle a été gâtée par tout le monde : délicate de santé, ses parents d'abord, puis après son mari, ont satisfait ses plus étranges fantaisies. Les réalités de la vie, elle les ignore et ne veut pas les apprendre. Si je lui parle raison, argent, elle me boude et déclare que je suis ennuyeuse. Son grand désir, tout son espoir, c'est que bientôt je serai lasse de ma nouvelle situation. Ce que je ferai en sortant de là, elle n'y pense guère ; l'important, pour le moment, c'est que je quitte la maison Renoux.

Que dire à cela ? Si je cherche à lui faire entrevoir l'avenir que j'espère, elle ne m'écoute pas ; si j'insiste, elle finit par conclure que cela m'amuse d'être vendeuse !

J'essaie en vain de la raisonner, mais je n'ai plus sur elle aucune influence ; elle s'éloigne de moi, et cela m'est très douloureux.

M^{me} Durnal est là, toujours là ; l'achat des meubles, l'emménagement, c'est elle qui a tout fait. Je devrais lui être reconnaissante, eh bien ! je ne le peux pas... Il me semble que cette femme me prend ma mère.

Quand elle est là, maman parle, sourit même ; sa figure s'anime, ses yeux redeviennent brillants, comme autrefois. Dès que cette amie parfaite est partie, maman n'est plus la même, elle reprend son visage douloureux. Nous nous regardons, nous n'avons rien à nous dire, et pour ne pas nous en apercevoir, l'une prend un livre, l'autre un ouvrage, et la soirée s'achève silencieusement.

Lorsque nous nous quittons, j'ai envie de prendre ma mère dans mes bras et de la supplier de m'aimer encore, mais le baiser qu'elle me donne est si indifférent, je la sens si loin de moi, que mes bras, qui auraient voulu l'étreindre, retombent, désespérés ; et nous allons chacune dans notre chambre. La porte de communication est fermée, maman le désire ; je me lève de bonne heure et elle ne veut pas être réveillée.

Tous les soirs je suis seule, affreusement seule, et je souffre de cette solitude. Je voudrais que quelqu'un fût là, près de moi, que ce quelqu'un me murmurât des mots tendres... Je voudrais pouvoir appuyer ma tête fatiguée sur son épaule et lui avouer que je manque de

courage et de persévérance... Je voudrais lui crier que j'en ai assez, assez, qu'il faut qu'on m'aide, et que je ne peux plus vivre comme cela. À ce quelqu'un, je ne donne ni un nom, ni un visage, j'ai besoin d'affection, de tendresse, voilà tout.

Oh ! pourquoi ma mère ne comprend-elle pas que je souffre ? Je suis son enfant, sa petite fille, une petite fille qui, malgré sa grande taille et ses vingt et un ans, pleure le soir quand elle est couchée.

*

Décidément, chez Renoux, j'ai une amie, une petite amie qui, j'en suis certaine, m'aime beaucoup. Georgette, cette gamine de seize ans, s'est prise pour moi d'une affection étrange et exclusive. Dès qu'elle me voit, son petit visage souffreteux s'éclaire, ses yeux brillent, et elle me sourit affectueusement. Dix fois par jour, elle s'arrange pour me rencontrer et, à chaque rencontre, elle me dit quelques mots gentils, mots

simples et naïfs, qui viennent tout droit de son cœur.

La semaine dernière, elle m'a apporté deux roses blanches, et comme je lui demandais si ces fleurs poussaient dans son jardin, avec un beau rire, elle m'a répondu :

– Mais non, le parc, chez nous, c'est grand comme la main.

– Alors ?...

– Je les ai achetées avec mes économies.

Ses économies ! Elle était si fière, si contente en me disant cela que je n'ai pas voulu la gronder ni l'interroger ; mais le parfum des roses que j'ai portées toute la journée, m'a rappelé jusqu'au soir que, pour m'offrir des fleurs, cette enfant s'était privée du nécessaire.

Aujourd'hui, avec Georgette, j'ai eu une longue conversation ; par moments, cette petite me dérouté, mais son cœur me semble une précieuse chose.

Après le déjeuner, je suis souvent seule :

M^{me} Jeanne est absente, M. Renoux aussi, la

plupart des vendeuses sortent ; elles ont toujours des courses à faire.

Très au courant des habitudes du magasin, Georgette est arrivée quand il n'y avait personne ; j'écrivais lorsqu'elle est entrée.

– Je ne vous dérange pas ?

– Non, que veux-tu, mignonne ?

– C'est une lettre que vous faites ? me demanda-t-elle, un peu embarrassée.

– Oui, tu le vois bien.

– C'est-y à votre fiancé ?

– Petite fille, je n'ai pas de fiancé.

Elle eut un joli sourire et, battant des mains, s'écria :

– Ah ! que je suis contente !

– Pourquoi donc es-tu si contente aujourd'hui ?

– Ça, c'est mon secret, je vous le dirai plus tard, peut-être tout à l'heure... mais je ne veux pas vous le dire maintenant.

– Comme tu voudras, ton secret t'appartient.

Il y eut entre nous un court silence puis, comme Georgette était embarrassée, je lui demandai :

– Ta maman va bien ?

– Oui, ça marche.

– Les petites sœurs aussi ?

– Oui, ça tousse.

– Encore !

– Dame, c'est naturel, le père de maman est mort de la « tubercule ».

– Et toi, tu ne tousses pas ?

– Si, au printemps et à l'automne. Mais c'est rien, maman dit que je suis la plus solide des six.

La plus solide ! Je regardais les épaules étroites, la taille frêle, le teint blanc qui, à la moindre émotion, se colorait. Pauvre gamine ! J'avais peur pour elle de la tuberculose du grand-père.

Inquiète de mon silence, Georgette me demanda :

– Ça ne vous ennuie pas que je cause avec vous ?

– Non, mignonne, pas du tout.

– Alors, pourquoi vous ne parlez pas ?

– Je pensais à toi.

– Vrai, fit-elle avec plaisir.

– Oui, je me demandais si tu étais bien raisonnable.

– Raisonnable, fit-elle, ça dépend.

Cette réponse et l'attitude de Georgette me déplurent. Malgré moi, un peu sèchement, je repris :

– Je parle de ta santé, le reste ne me regarde pas.

Les yeux de la petite se levèrent sur moi, pleins de reproches.

– Pourquoi me dites-vous cela, mademoiselle Régine ? Si vous vouliez, je vous dirais bien... tout. Je vous aime, et puis, j'ai confiance en vous.

Tout. Était-ce possible que cette enfant eût déjà quelque chose à confier ?

Elle était là, devant moi, si humble, si aimante, pauvre petite chose, que mes mains se tendirent vers elle.

– Allons, viens et raconte-moi ce que tu as très envie de me dire.

– Vous allez me gronder.

– Ça, peut-être.

– Mais vous m’aimerez encore ?

– Oui, je te le promets. Fièremment, elle avoua :

– Eh bien ! mademoiselle Régine, j’ai un amoureux.

Je ne fus pas étonnée, j’attendais cette confidence. Vendeuses, essayeuses, trottins ont la même ambition. Mais cette petite était bien jeune pour prononcer ces mots-là.

– Et alors... lui demandai-je.

– Alors... je suis contente, heureuse, comme je ne l’ai jamais été ; il est si gentil !

– Quel âge a-t-il ?

– Oh ! il est bien plus vieux que moi, il a dix-huit ans !

– Il y a longtemps que tu le connais ?

– Oui, ça fait bien trois mois, mais on ne s'est pas parlé tout de suite. D'abord, faut vous dire qu'au commencement, ça ne marchait pas, on se disputait, il me taquinait et jamais il ne trouvait ce que je lui demandais.

« Il est « placier » chez Mernaudon ; c'est là que je l'ai connu. Je ne suis pas « coursière », mais quand il y a quelque chose de difficile à « réassortir » c'est moi qu'on envoie. J'ai du goût, à ce qu'elles disent là-haut.

– Oui, je m'en suis déjà aperçue, et si tu voulais tu pourrais devenir une très bonne ouvrière.

– Je n'y tiens pas, je ne verrais plus mon Pierre !

– C'est donc sérieux.

– Oh ! mais oui, c'est pour toujours. On s'est parlé la semaine dernière, et on s'est fiancé hier. Faut vous dire qu'il habite du même côté que nous, alors on remonte ensemble chaque soir et ce trajet, qui est si long quand on le fait seule, est

très court à deux. On en a tant à se dire, il est bavard, moi aussi, alors on n'en finit pas de rentrer chez nous. Et puis, il fait si bon en ce moment à la fin de la journée que c'est dommage d'aller s'enfermer dans une chambre où il y a toujours des gosses qui crient.

D'un air de reproche, je dis :

– Georgette, ce sont tes petites sœurs.

– Oh ! je les aime bien ; seulement c'est terrible, quand on est fatiguée, de ne pas pouvoir dormir. Voilà des nuits que Marguerite – c'est la dernière – ne fait que pleurer.

– Elle est malade ?

– Non, il paraît que c'est de la méchanceté, elle a des colères terribles, tout comme papa. Pierre non plus n'aime pas à rentrer ; sa mère est remariée, il a un beau-père qui ne peut le voir, alors, chez lui, c'est pas gai. Ça fait qu'y a des jours où à neuf heures on est encore ensemble... On monte au Sacré-Cœur, on s'assied sur une marche, et on regarde Paris s'allumer. Ce que c'est beau, mademoiselle Régine, vous n'en avez

pas idée si vous n'avez jamais vu ça. Quelquefois, le ciel est rouge comme si Paris brûlait, un autre jour, il est noir, et chaque lumière a l'air d'une étoile. Alors, on n'a pas le courage de s'en aller, on reste là, tard, très tard... hier on est parti parce qu'on avait trop faim... mais un de ces soirs, Pierre apportera à dîner et on dînera sur les marches, tous les deux. Ça sera gentil, hein ! mademoiselle Régine.

Les yeux de Georgette étaient pleins de bonheur, son sourire triomphant. Je me sentais très peu de courage pour parler raison à cette enfant insouciante et heureuse. Pourtant, je lui dis :

– Petite, est-ce que ta mère approuve tes fiançailles ?

Sa figure changea et, brusquement, elle me répondit :

– Maman ne sait rien, elle ne voudrait sûrement pas qu'on se marie maintenant. Je suis trop jeune, voyez-vous, alors, à quoi bon lui dire ? Ça la tourmenterait inutilement.

– Pourquoi cela la tourmenterait-il ? Si ton fiancé est un brave garçon, elle sera contente que tu l'aies rencontré.

Georgette haussa les épaules et eut un rire étrange.

– Mademoiselle Régine, fit-elle, vous ne connaissez rien de la vie des ouvrières.

Cette réponse me stupéfia.

– Comment, que veux-tu dire ?

– Je vais vous expliquer. Je rapporte à maman ma paye et, avec ce que ma sœur gagne, on arrive à vivre tous les sept. Si je me mariais, elle n'aurait plus d'argent, n'est-ce pas ; alors, ça serait la misère pour elle et les petites... Non, y a pas à dire, c'est tout de même un peu triste, mais je ne dois pas songer à moi pour le moment... faut attendre que les gosses aient poussé.

Cette réponse me surprit, je n'avais jamais pensé à cela. Georgette ne se trompait pas, je ne connaissais rien de la vie des ouvrières. Je repris :

– Ta mère doit s'inquiéter lorsque tu rentres tard.

– Non, je lui dis qu'on veille ici, elle me croit.

– Tu mens, Georgette, fis-je avec reproche.

– Y a pas moyen de faire autrement, mademoiselle Régine, ce mensonge-là est nécessaire pour que maman ne se tourmente pas.

Doucement, très maternelle, je lui dis :

– Ma petite Georgette, je voudrais te voir renoncer à les promenades du soir.

Elle tressaillit et, tachée, me répondit :

– Mademoiselle Régine, demandez-moi tout ce que vous voudrez, mais pas ça. Ces promenades-là sont la récompense de mes longues journées de travail ; ce sont mes heures de bonheur, pourquoi voulez-vous m'en priver ?

– Parce que ce n'est pas bien, et que tu ne dois pas le faire.

– Pourquoi ?

Parler convenances à cette enfant, c'était ridicule ; alors, vraiment, je ne savais que dire à cette petite fille si différente de moi !

Une pirouette de Georgette, un rire étouffé,

puis elle disparut en me criant :

– V’la le patron, je me « trotte ».

Le patron à cette heure, quelle chose étonnante ! Aucune vendeuse n’était là, qu’allait-il dire ?

Par les glaces, je le voyais venir. Doucement, il traversait les salons, regardant un modèle, arrangeant une étoffe. Ne voulant pas avoir l’air de l’observer, je repris ma lettre interrompue par l’arrivée de Georgette.

Au milieu du salon, il me parla.

– Mademoiselle Régine, me demanda-t-il, où sont ces demoiselles ?

Cette question m’ennuya. Très gênée, je répondis :

– M^{me} Jeanne est à déjeuner ; comme d’habitude, elle ne rentre qu’à une heure et demie.

Il s’impatia.

– Je sais, dit-il, mais les autres, où sont-elles ? Vous devriez être ici quatre ou cinq, et je vous

trouve seule. Si deux clientes arrivaient, que feriez-vous ?

– À cette heure-ci les clientes sont rares.

De plus en plus nerveux, il reprit :

– Peu importe, ce n'est pas une excuse.

– Ces demoiselles avaient des courses urgentes.

– Toutes les quatre, alors.

M. Renoux fit quelques pas dans le magasin, puis il revint vers moi.

– Mademoiselle Régine, dites-moi la vérité, c'est ainsi tous les jours. Dès que M^{me} Jeanne est partie, ces demoiselles s'en vont.

Ne voulant pas accuser, je me tus.

M. Renoux comprit.

– Votre silence les condamne. Je vous remercie de ne pas avoir essayé de me tromper.

– Je ne sais pas, murmurai-je.

– La franchise est une qualité bien rare, mademoiselle, et je vous félicite de la posséder.

Il se tut ; croyant qu'il n'avait plus rien à me dire, je me remis à écrire.

Au bout de quelques minutes, M. Renoux me demanda :

– Mademoiselle Régine, votre lettre est-elle très pressée ? Pardonnez-moi cette question indiscreète, mais je voudrais causer avec vous.

– Cette lettre peut attendre, monsieur, je préviens une cliente du jour de son essayage.

Je posai ma plume, je croisai les mains et regardai M. Renoux.

– Voilà ce dont il s'agit, reprit-il brusquement. Il y a trois mois que vous êtes ici et j'ai pu me rendre compte, assez vite, que vous êtes douée pour les affaires ; vous avez un tempérament de commerçante.

Je souris et voulus remercier, mais je ne pus pas. Mon orgueil parfois se révolte encore, j'ai du mal à oublier que je m'appelle Régine de Bois-Mesnil.

Tout à son idée, M. Renoux continua :

– Ma maison se développe chaque jour, aussi

je veux créer un nouveau rayon de robes brodées ; à la tête de ce rayon, j'ai besoin d'une femme intelligente et travailleuse, j'ai pensé à vous.

Surprise, je répondis :

– Je vous remercie, monsieur.

– Je pense, ajouta-t-il en souriant, que vous ne regretterez pas M^{me} Jeanne.

Je m'écriai avec joie :

– Ah ! non, certes.

Je ne dis que cela, mais mon cri avait été si sincère que M. Renoux comprit.

– Oui, fit-il, plusieurs fois je me suis aperçu qu'elle ne vous ménageait guère. Vous êtes jeune, jolie, deux choses que les femmes de son âge ne pardonnent pas. Ici, vous avez beaucoup d'ennemies et vous allez en avoir plus encore.

Il sourit, amusé de ma naïveté.

– Dame, vous la dernière venue, vous la plus jeune, vous passez avant les autres. Vous voilà quelqu'un, maintenant ; vous allez être obligée de

commander, saurez-vous vous faire obéir ?

– Oui, je crois.

– Je l’espère aussi. Le mois prochain, vous prendrez vos fonctions. Question pécuniaire, deux mille francs comme appointements mensuels, et deux pour cent sur vos affaires.

Deux mille francs par mois, deux pour cent sur les affaires, c’était une belle situation. J’étais heureuse, très heureuse, mais si gênée par cette question d’argent que, rouge, embarrassée, je me taisais.

– Vous êtes contente, me demanda M. Renoux, étonné de mon silence.

– Oui, répondis-je, mais... je ne sais pas comment vous le dire !

S’apercevant de mon émotion, il se détourna un peu et reprit :

– Vous tâcherez, mademoiselle Régine, de me faire de jolis modèles, j’ai confiance en vous ; quelqu’un m’a dit que vous étiez une fée.

Cette dernière phrase m’intrigua.

– Quelqu'un ?... Monsieur Renoux, vous ne voudriez pas me dire qui ?

– C'est M^{lle} Rosette Tarduit ; elle m'a longuement parlé de vous et m'a dit qu'autrefois vous faisiez des merveilles pour toutes vos amies.

– Rosette est une bavarde et a exagéré.

– J'espère bien que non.

– Enfin, monsieur, je ferai de mon mieux.

– J'en suis certain, mademoiselle, vous êtes une consciencieuse.

En me disant cela, M. Renoux me tendit la main. Le geste était franc, sincère, avec plaisir, j'y répondis. Juste à cet instant, trois vendeuses arrivaient. Elles me regardèrent d'un air railleur ; sur leurs lèvres, je devinais les mots méchants qu'elles n'osaient dire.

Voyant leurs sourires et comprenant ce qu'ils signifiaient, M. Renoux, furieux, se retourna vers elles :

– Mes compliments, mesdemoiselles, votre déjeuner a été long ; malheureusement pour vous, il y a près d'une heure qu'il est terminé, près

d'une heure que vous devriez être ici. Pouvez-vous me dire d'où vous venez ?

Elles me regardèrent haineusement ; malgré moi, je reculai de quelques pas.

– Mais, monsieur, murmura M^{lle} Marie, nous étions là-haut, à l'atelier.

– Non, mesdemoiselles, je vous ai fait demander.

Une jeune fille qu'on appelait M^{lle} Colette s'avança. Depuis peu, elle faisait partie de la maison, elle avait un genre déplorable, mais, comme c'était une excellente vendeuse, M^{me} Jeanne supportait ses excentricités. Avec un aplomb extraordinaire, elle avoua :

– Moi, monsieur, j'étais sortie. J'avais donné un rendez-vous, je ne pouvais pas le manquer. Et, se tournant vers moi en riant, elle ajouta :

– Mon fiancé n'est pas employé dans la maison, faut bien que je sorte pour le voir... Tout le monde n'a pas la chance de travailler près de son amoureux.

Je voulus répondre à cette insolente, mais M.

Renoux très calme, me prévint.

– Mademoiselle Colette, dit-il, pour vous permettre de sortir plus à votre aise, vous allez passer à la caisse immédiatement et, si vous voulez des renseignements, je vous engage à vous taire. Veuillez me suivre.

La figure de la jeune fille changea, elle devint si pâle que je crus qu'elle allait se trouver mal. Tremblant de colère, elle me cria en s'en allant avec M. Renoux :

– C'est bien, je m'en vais, mais avant de partir, je dirai tout ce que je pense de cette fille-là. Mademoiselle fait la mijaurée, mademoiselle prend des grands airs quand elle est dans la rue, seulement elle réserve ses grâces et ses sourires pour le patron. C'est très habile, mes compliments, duchesse.

Immobile, je la regardais s'en aller, hésitant à comprendre ce qu'elle avait voulu dire. Était-ce possible que quelques-unes de ces jeunes filles, qui m'observaient en souriant, crussent vrai ce que l'une d'elles m'avait crié dans un moment de colère. Ma fierté, ma dignité me défendaient de

me disculper, mais ce silence m'était si pénible que mes jambes tremblaient.

Désespérée, cherchant un refuge, je regardais autour de moi ; j'aperçus M^{me} Jeanne.

Pressée, importante, elle arrivait. Les vendeuses l'entourèrent et chacune, très bas, lui raconta, à sa façon, l'incident.

Elle ne me dit rien, mais elle me fixa si méchamment qu'elle me fit peur. Toute la journée, elle me harcela, me faisant des observations devant les clientes, s'amusant à m'humilier, et m'employant aux plus fatigantes besognes.

Le téléphone était cassé entre l'atelier et le magasin ; sous prétexte de renseignements à demander, d'ordres à donner, elle me fit monter plus de dix fois les six étages. Deux trottins étaient malades, me disait-elle en souriant, il fallait bien les remplacer.

Jamais journée ne me parut plus pénible ; enfin, elle se termina.

Rentrée chez moi, sans joie, tant j'étais lasse,

j'annonçai à maman mon changement de situation. Cette bonne nouvelle la laissa indifférente, elle eut même un sourire mystérieux qui m'étonna.

– Je crois que M. Renoux, me répondit-elle, ne te gardera plus longtemps.

Cette phrase était incompréhensible, j'en demandai l'explication,

– M^{me} Durnal viendra te voir dimanche, moi, j'ai promis de me taire jusque-là.

*

Le dimanche, je suis très paresseuse, j'aime à rester chez moi. Je vais, je viens dans cet appartement de poupée qui me semble superbe parce qu'il est à nous. La pension de famille m'a donné pour toujours l'amour du « home ».

Ce matin, en songeant à la visite de M^{me} Durnal, j'étais ennuyée, anxieuse de savoir ce qu'elle me voulait. Les paroles de maman me hantaient : « Je crois que M. Renoux ne te

gardera plus longtemps. »

M^{me} Durnal venait-elle m'offrir quelque superbe situation ?

Cela, je n'y croyais guère.

Après le déjeuner, nous eûmes la visite de Rosette. Ah ! qu'elle fut gentille !

Elle s'extasia sur notre appartement, nous avions une vue comme il n'y en avait pas deux à Paris. Avec moi, elle s'installa dans le salon et parla une demi-heure sans arrêt. Puis, tout à coup, elle se souvint qu'elle prenait le train à cinq heures et qu'elle devait rentrer finir son sac. Elle s'enfuit, suivie de son Anglaise. Pour la voir plus longtemps, je courus vers le balcon et, comme il faisait beau, j'y restai.

M^{me} Durnal et maman m'y trouvèrent.

Très aimable, comme s'il n'y avait rien eu entre nous, M^{me} Durnal m'embrassa et m'assura qu'elle venait spécialement pour me voir.

Je balbutiai un vague remerciement et toutes les trois nous nous regardâmes, ne sachant que nous dire.

Maman proposa de rentrer.

– Un balcon, fit-elle, n'est pas un endroit propice pour une conversation sérieuse.

Nous nous installâmes dans le salon. Immédiatement, M^{me} Durnal parla.

– Ma chère Régine, j'ai désiré causer avec vous.

Je répondis, un peu sèchement, que j'écoutais. Ma mère intervint.

– Régine, me dit-elle tendrement, nous n'avons pas de meilleure amie que cette chère M^{me} Durnal... laisse-toi guider par elle, ma grande, c'est pour ton bonheur.

Ces paroles affectueuses de maman ne me firent aucun plaisir, je les devais à sa « chère amie ». Celle-ci reprit :

– Oui, Régine, il s'agit en effet de votre bonheur ! Votre situation actuelle, si pénible pour vous et pour ceux qui vous entourent peut, si vous le voulez, changer d'un jour à l'autre.

– Et que faut-il faire pour cela ?

– Vous marier.

J'eus un éclat de rire ironique.

– Chère madame, pour se marier, il faut être deux ; et vous oubliez que, pour les hommes d'un certain monde, une vendeuse est classée parmi celles qu'on n'épouse pas.

– Tous ne pensent pas cela, ma chère Régine !

– De plus, je suis pauvre, pas de dot et aucune espérance !

– Qu'importe, je connais un jeune homme, le fils d'un de mes vieux amis, qui ne s'occupera pas de cette question-là. Il est riche, très intelligent et le seul héritier d'un beau nom. Son père, un vrai gentilhomme, se déclare prêt à accueillir et à aimer la femme que son fils choisira.

Je voulus poser une question, mais M^{me} Durnal ne m'en laissa pas le temps. Vite, elle continua :

– Ils ont un hôtel splendide faubourg Saint-Germain, un château admirable près de Chantilly, et une merveilleuse villa à Beaulieu !

Tous ces adjectifs m'amusèrent et, railleuse, je

demandai :

– Et qu’ont-ils encore ?

Alors, triomphante, M^{me} Durnal s’écria :

– Une fortune sûre, placée en grande partie à l’étranger... Et je crois qu’on serait tout disposé à vous reconnaître une dot. Mais ce sont des questions à discuter... plus tard.

– Certainement, s’écria ma mère.

Avec un sourire aimable, M^{me} Durnal reprit :

– Aujourd’hui, il faut que Régine nous dise, simplement, si elle veut se marier. Réfléchissez, ma petite amie, c’est non seulement votre vie que vous allez décider, mais aussi celle de votre mère.

Je ne raillais plus, j’étais inquiète ; je craignais, je devinais le piège.

– Madame, fis-je, très gravement, permettez-moi de vous poser beaucoup de questions.

– Mais, mon enfant, c’est tout naturel. Demandez et je vous répondrai.

– D’abord, voulez-vous m’expliquer pourquoi ce jeune homme, d’une situation pécuniaire si

magnifique, désire épouser une jeune fille dépourvue de cet avantage.

Ma question parut embarrasser M^{me} Durnal.

– Mais parce que je lui ai parlé de vous... je lui ai raconté vos malheurs... il est très bon !

– En effet, puisque, sans me connaître, il s'intéresse à moi. Il a une âme semblable à celle de saint Vincent de Paul, votre jeune homme !

Contrariée, M^{me} Durnal reprit :

– Que vous êtes donc sceptique, Régine, et qu'il est difficile de causer avec vous.

Maman intervint.

– Tu n'es vraiment pas raisonnable, me dit-elle sèchement, tu te conduis comme une enfant.

Énervée, je m'écriai :

– Madame, comprenez-moi, je préfère savoir la vérité, toute la vérité. Dites-moi la raison du désintéressement de ce jeune homme qui ne me connaît pas.

M^{me} Durnal et maman se regardèrent, puis la première reprit :

– Ma chère Régine, vous êtes une femme sensée et vous avez raison ; les épreuves par lesquelles vous venez de passer vous ont prématurément vieillie, donc c'est à la femme que je vais m'adresser.

Ce qui suivait était pénible à dire car M^{me} Durnal hésita un long moment ; puis, sans me regarder, elle reprit :

– Le jeune homme en question est d'une intelligence remarquable, il a passé ses examens avec succès et continue à s'intéresser à toutes les questions nouvelles. De plus, il est artiste, dessine fort bien, poète à ses heures ; enfin, sous ce rapport-là, tout est parfait.

– Mais, alors ?

– Alors, reprit-elle, de plus en plus embarrassée, ce qui est moins bien, c'est le côté santé. Enfant, il a toujours été très délicat, et, à la suite d'une maladie, je ne sais plus laquelle, il est resté un peu... paralysé. Mais les médecins disent, affirment même, que ce n'est qu'une question de temps et qu'il peut parfaitement guérir. À trente ans, il n'y a pas de maladie incurable ! Il marche

en s'appuyant sur des cannes, lentement, peu de temps à la fois, mais il marche.

Très sérieusement, je repris :

– Enfin, c'est un infirme.

M^{me} Durnal se récria.

– Mais non, ma petite, ce n'est pas le mot qu'il faut dire. C'est un jeune homme momentanément souffrant, comme il y en a beaucoup.

– Pourquoi n'attend-il pas sa guérison pour se marier ?

Ma question était embarrassante : M^{me} Durnal y répondit.

– Ma chère Régine, reprit-elle, si ce jeune homme était guéri, il aurait peut-être d'autres prétentions. Ce qu'il cherche, ce qu'il veut, c'est une compagne pour les mauvais jours. Enfin, vous aurez peut-être quelques années monotones à passer, mais il me semble que tout vaut mieux que votre situation actuelle.

Je me tournai vers maman et, impassible, ne lui laissant rien deviner de mes pensées, je lui demandai :

– Maman, quel est ton avis ?

La question était simple, mais je la posai avec un cœur angoissé. Je ne pouvais pas croire que ma mère et M^{me} Durnal fussent d'accord.

Maman hésita, elle me regarda avec des yeux malheureux qui demandaient pardon.

– Ma chérie, fit-elle, notre amie a raison, il me semble que, pour toi, c'est presque... c'est... une occasion inespérée.

Ces paroles me révoltèrent et, en colère, je m'écriai :

– Le mariage n'est pas une « occasion » !

– Naturellement, reprit M^{me} Durnal, mais lorsqu'on la rencontre, il faut en profiter

Incapable de rester tranquille, je me levai et déclarai nettement :

– Moi, je n'en profiterai pas.

L'étonnement de M^{me} Durnal fut extrême et son visage se transforma. Le sourire qu'elle avait sur les lèvres depuis le début de la conversation disparut, et elle changea de ton.

– Je m’y attendais, dit-elle, je vous connais, Régine.

– Alors, chère madame, il était bien inutile de me parler de cette affaire.

– J’avais encore, ma petite, malgré mon âge, quelques illusions. Je croyais que l’affection que vous avez pour votre mère vous ferait ajourner votre réponse, mais je vois que vous n’avez pensé qu’à vous, ce dont je vous félicite ; c’est le meilleur moyen pour être heureuse dans la vie.

Ces paroles m’exaspérèrent et j’eus la tentation de dire à M^{me} Durnal ce que je pensais d’elle, mais je me souvins à temps qu’elle était l’amie de maman. Essayant d’être polie, je répondis :

– Madame, je crois que personne n’a le droit, pas même vous, de me rappeler ce que je dois faire pour ma mère. Si j’ai pris cette situation chez Renoux, que vous me reprochez tant, c’est pour elle, rien que pour elle, parce que j’espère arriver à gagner là ce qu’il nous faut pour vivre.

La voix mordante, pleine d’ironie, M^{me} Durnal

dit :

– Mille francs par mois, de quoi mourir de faim.

– J'en ai deux mille depuis hier, madame, et je suis intéressée sur les affaires. Vous voyez, ajoutai-je en souriant que, pour un début, ce n'est pas mal.

Vexée, M^{me} Durnal fit contre mauvaise fortune bon cœur.

– À votre aise, si vous préférez travailler toute votre vie, personne ne vous en empêche.

– Oui, je préfère travailler. Le métier de garde-malade ne me tente guère.

– C'est regrettable. Il y avait là, pour une femme, un joli rôle à jouer.

– On ne joue ces rôles-là que dans les pièces de comédie ou... par amour.

– Ah ! voilà donc le véritable motif de votre refus, l'amour... L'amour, vous y croyez encore !

– J'ai l'âge d'y croire.

– Peut-être, reprit-elle avec colère, mais pas la

situation. Certes, vous trouverez des hommes qui vous diront que vous êtes jolie, d'autres qui vous assureront qu'ils vous aiment, mais pas un, entendez-vous, pas un ne vous offrira de vous épouser.

– Eh bien ! je resterai fille.

– C'est très facile à dire ! Vous n'avez que vingt et un ans, vous ne souffrez pas encore de votre solitude. Le changement de position, de nouvelles occupations vous empêchent de penser à vous ; mais dans quelques années vous regretterez de ne pas m'avoir écoutée. Vous vous verrez vieillir, et avant que votre jeunesse soit passée, vous voudrez aimer, vous voudrez qu'on vous aime, et vous donnerez votre cœur au premier cœur qui voudra bien du vôtre. Dans chaque vie de femme, il y a des heures terribles, des heures de découragement, de lassitude, des heures où on souhaite, à n'importe quel prix, une épaule pour appuyer sa tête. À ces heures-là, il y a toujours un ami qui rôde autour de vous, et cet ami profite d'un instant de faiblesse. Un matin, sans qu'on sache comment cela s'est fait, on se

réveille la compagne d'un homme qui n'est pas de votre monde, que vous n'aimez guère et avec lequel il faudra vivre toute une vie ! Ma petite Régine, je ne vous souhaite pas un de ces réveill-là, mais pourtant il faut avouer que vous le mériteriez.

Gravement, je lui demandai :

– Madame, croyez-vous vraiment que ce serait honnête de ma part de consentir au mariage que vous me proposez. Cette alliance, avec un malade riche, me semble plus épouvantable que tout ce que vous venez de me dire. Si l'avenir vous donne raison, si un jour, lasse d'être seule, je fais un de ces mariages que vous venez de dépeindre, tant pis pour moi ; mais, au moins, si je suis malheureuse, je pourrai encore m'estimer.

M^{me} Durnal se moqua.

– De grands mots, de belles phrases ; vous êtes jeune encore, ma petite, vous vous grisez de ce que vous dites, mais tout cela c'est si peu pratique.

Et, se tournant vers maman, elle ajouta :

– Ma chère amie, vous qui connaissez la vie, affirmez donc à votre fille que tous ces raisonnements sont des raisonnements de gamine... Après le malheur qui vous a frappées, elle n'a pas le droit d'être encore si romanesque !

Ennuyée, maman me regarda tristement : entre son amie et moi, elle hésitait.

– Je ne peux rien dire à Régine, balbutia-t-elle, cela la regarde absolument ; si elle préfère rester chez Renoux... si elle ne trouve pas cela trop épouvantable...

M^{me} Durnal l'interrompit, furieuse.

– Alors, ma chère, si vous trouvez que votre fille a raison, n'en parlons plus. Ce que je regrette, c'est de m'être occupée de cette affaire. J'aurais dû me souvenir que Régine n'écoute personne.

À bout de patience, j'allais répondre ; maman me prévint.

– Nous vous sommes bien reconnaissantes, ma fille et moi, dit-elle ; depuis plusieurs mois, vous êtes si bonne pour nous, et ce mariage, que vous

proposiez à Régine, était encore une preuve de votre affection. Mais, vous savez, les jeunes filles de ce siècle ont des idées très arrêtées que nous ne comprenons pas toujours ; aussi, il vaut mieux ne pas les discuter.

Cette déclaration de ma mère stupéfia M^{me} Durnal, elle se leva pour partir. Je poussai un soupir de soulagement.

Après avoir serré très légèrement la main que je lui tendais, elle embrassa maman et se dirigea vers la porte. Au moment de la franchir, elle se retourna vers moi ; puis, avec un sourire, elle me dit :

– Régine, il faut absolument que vous me rendiez un service.

– Je ne demande pas mieux, madame.

Un peu embarrassée, sans me regarder, elle ajouta :

– Pour ce mariage... avec le père du jeune homme, je me suis beaucoup avancée... j'étais tellement sûre de votre consentement... Nous avions même arrangé la première entrevue... ce

devait être un soir de la semaine prochaine, chez moi. Pour me rendre service, voulez-vous consentir à venir ce soir-là. Cela ne vous engage absolument à rien, je vous en donne ma parole et, pour moi... après ce dîner, je pourrai plus... facilement expliquer à mon ami les raisons de votre refus. Je pense, ma petite Régine, que vous voudrez bien me rendre le premier service que je vous demande.

Cette phrase-là avait pour but de me rappeler toutes ses complaisances depuis trois mois, cette phrase-là me mettait à sa merci. Je ne pouvais répondre à cette « si bonne amie » ce que je voulais. J'inclinai la tête et, très froidement, je dis :

– J'irai, madame.

Comme si elle craignait que je changeasse d'avis, elle disparut avec ma mère et, longtemps, dans l'antichambre, elles causèrent. Elles parlaient bas, mais les murs de cet appartement sont si minces que, si j'avais voulu, j'aurais pu entendre ce qu'elles se disaient. Je n'écoutai pas, à quoi bon ? et puis, j'étais triste, très triste. Était-

ce vrai que maman, ma maman, eût pu envisager comme possible ce mariage pour moi ? Pour me consoler, je pensais que ma mère était une grande enfant ignorant la vie. M^{me} Durnal, avec son intelligence vive, sa parole facile, lui avait montré tous les avantages pécuniaires de cette union et, pour l'amener à cette idée, elle avait dû exagérer mon « martyre » chez Renoux.

Assise dans un fauteuil, je restais là, anéantie, ne souhaitant rien que le silence, le calme, le repos. La porte s'ouvrit, maman revenait vers moi. J'étais si fatiguée que, pour ne pas être obligée de parler, de discuter encore, je fermai les yeux.

Maman respecta mon sommeil, elle prit un livre et essaya de lire, mais au bout de peu de temps elle se leva, tourna autour de la table, alla sur le balcon et, finalement, s'arrêta devant moi. Mes yeux ouverts lui montrèrent que je ne dormais pas. Alors, elle me regarda affectueusement, puis elle me tendit les bras. Je m'y précipitai. Elle m'embrassa avec tendresse, tout en murmurant :

– Régine, oh ! Régine, pardon !

*

Me voici mademoiselle la « première ». Je suis installée. J'ai trois jeunes filles sous mes ordres, un atelier à surveiller et un petit « trottin » pour me servir.

À M. Renoux, j'ai demandé Georgette ; je l'ai obtenue sans peine, et la fillette, enchantée de changer de première, est le plus docile des trottings. Elle fait quelques courses, descend et remonte les essayages, mais, dans peu de temps, j'espère arriver à lui persuader qu'il faut apprendre sérieusement à travailler. Si je l'exigeais maintenant, malgré toute l'affection qu'elle a pour moi, elle s'en irait. Rester toute une journée sans voir son fiancé, c'est lui demander une chose impossible ! Son jeune amour est si sincère que je n'ai pas le courage de lui parler raison.

Ce matin, comme elle était en retard, je l'ai

grondée, bien doucement ; elle avait très mauvaise mine ! Sa petite figure me semblait plus mince que d'habitude, elle était jolie, mais la fièvre sûrement lui donnait cet éclat.

Je l'appelai près de moi.

– Georgette, regarde l'heure.

– Oui, je sais, il y a longtemps que je devrais être ici.

– Pourquoi es-tu en retard ?

Elle baissa les yeux, ses mains se crispèrent, et elle ne répondit pas. Son attitude m'étonna, jamais je ne lui avais vu pareil visage.

Un peu sévèrement, je repris :

– Georgette, il faut me répondre ; si tu as une excuse, donne-la.

– Non, dit-elle.

Cette obstination m'énerva et, la prenant par le bras, la forçant à me regarder, je lui dis pour l'effrayer :

– Puisque tu ne veux pas me répondre, je préviendrai M. Renoux, et tu lui expliqueras cette

heure de retard. Va-t-en.

Ses yeux noirs devinrent brillants, j'y vis quelques larmes. Craintive, elle me dit :

– Vous ne ferez pas ça, mademoiselle Régine.

– Pourquoi donc ?

– Mais...

– Voyons, tu supposes bien que j'ai deviné la cause de ton retard.

– Ah ! fit-elle, étonnée.

– Oui, les promenades du soir avec ton fiancé ne te suffisent plus, vous vous rencontrez encore, et ensemble vous oubliez l'heure.

– C'est vrai qu'on vient quelquefois tous les deux, mais ces jours-là on est toujours exacts. Il aime son travail et moi aussi... Aujourd'hui, je suis venue toute seule.

– Alors ?

– Alors, ce qui m'a mise en retard, c'est des choses tristes... si tristes que j'aime mieux ne pas vous les dire.

Les larmes qui étaient dans les yeux de

Georgette coulèrent sur son pauvre visage, mais c'étaient des larmes silencieuses, aucun sanglot ne les accompagnait.

Je n'avais plus envie de me fâcher, cette douleur muette était poignante. J'attirai la petite près de moi.

– Georgette, tu ferais mieux de me dire les choses tristes qui te font pleurer. Je ne te demande pas cela par curiosité, tu sais bien que j'ai pour toi beaucoup d'affection.

– Oui... fit-elle, mais ça me coûte beaucoup.

– Essaye.

– Eh bien, papa est revenu hier.

– Et tu n'es pas contente ?

– Non, il est reparti ce matin.

– Pour travailler, il reviendra ce soir ?

– Non, maintenant qu'il a ce qu'il veut, il ne reviendra plus.

– Que voulait-il donc ?

– L'alliance de maman et une broche qu'il lui avait donnée autrefois.

– Pourquoi faire ?

– Pour les vendre, pardi... il n'a jamais d'argent, il boit tout.

– Alors ta mère aurait peut-être mieux fait de garder ses bijoux.

– Elle a essayé, à ce qu'il paraît, mais elle n'a pas pu. Quand il a bu, il tape dur... Les petites avaient peur, criaient, lui aussi ; alors, à cause des voisins et du propriétaire qui habite dans la maison, maman a cédé.

– Tu étais là ?

– Non, fit-elle en rougissant, je me promenais avec Pierre. Maman dit que si j'avais été près d'elle, elle aurait eu plus de courage pour résister... C'est ça qui me fait tant de chagrin. Alors, ce matin, j'ai pas voulu m'en aller avant que papa soit parti ; j'avais peur d'une nouvelle scène ! Je me disais : j'expliquerai tout à M^{me} Régine, elle comprendra : et voilà que lorsque je suis arrivée ici, je n'ai plus osé... C'est si vilain... Mademoiselle Régine, vous ne direz rien à M. Renoux, c'est tout de même pas de ma faute.

Quelqu'un répondit pour moi :

– Qu'est-ce qu'il ne faut pas dire à M. Renoux ?

Saisies, Georgette et moi nous nous retournâmes. Le « patron » était là, il souriait, et n'avait pas l'air fâché ; mais la petite eut peur, elle se sauva en disant :

– M^{me} Régine vous expliquera, monsieur. M^{lle} Régine n'avait pas envie d'expliquer quoi que ce soit.

Depuis le jour où cette vendeuse renvoyée a osé prononcer mon nom et celui de M. Renoux, j'évite soigneusement toute conversation particulière ; lui, agit de même, et je lui sais gré de cette délicatesse. Lorsqu'il veut m'expliquer quelque chose, me donner des indications pour mes nouvelles fonctions, il me parle devant les autres vendeuses, poliment, mais bien en « patron ». Je lui réponds avec la déférence d'une employée. Les bras croisés, M. Renoux attendait mes explications ; nous étions presque seuls ; les vendeuses, occupées à plier des étoffes dans un coin du salon, actives, s'empressaient. Le patron

était là. Je me taisais stupidement.

– Eh bien, mademoiselle Régine, me demanda-t-il, qu'est-ce qu'il ne faut pas me dire ? C'est donc bien grave que vous hésitez si longtemps ?

– Non, monsieur. Georgette était en retard d'une heure et elle craignait votre mécontentement.

Le « patron » fronça les sourcils et, très différent, reprit :

– Vous ne devez pas tolérer cela, mademoiselle, c'est d'un exemple déplorable.

– Je lui en ai fait l'observation, monsieur, mais elle avait vraiment des excuses.

– Nous ne devons pas les connaître. L'heure est la même pour toutes les ouvrières, et on ne doit pas s'occuper de ce qu'elles font en dehors de la maison. Cette petite mérite une amende, elle l'aura. Je vais la signaler au chef du personnel.

Sortant de ma réserve habituelle, je suppliai M. Renoux.

– Oh ! monsieur, je vous en prie, ne la

signalez pas, chez elle, il y a cinq petites sœurs à nourrir.

– Enfin, c’est votre protégée ?...

– Oui, monsieur.

– Eh bien, pour cette fois-ci, on lui fera grâce, mais qu’elle ne recommence pas.

De mauvaise humeur, contrarié d’avoir cédé, M. Renoux me tourna le dos et s’arrêta devant une robe qu’on venait de descendre de l’atelier.

Je tremblais un peu, c’était mon premier modèle. Seule, j’avais décidé étoffe, forme, broderie. C’était osé, original, mais à force de regarder cette robe je ne savais plus si elle était jolie ou ridicule. Après un examen, qui me sembla très long, M. Renoux se tourna vers moi.

– C’est votre premier modèle, mademoiselle ?

– Oui, monsieur, les autres seront prêts cet après-midi.

Il tourna encore plusieurs fois autour du mannequin, se rapprocha, se recula, et laissa tomber ces mots qui me parurent merveilleux :

– C'est très bien.

Je rougis de ce compliment auquel je ne m'attendais pas.

Il ajouta :

– M^{me} et M^{lle} Tarduit vont venir tout à l'heure, question de trousseau. Je vous amènerai M^{me} Tarduit ; cette robe me semble faite pour elle.

Question de trousseau ! Je ne pus m'empêcher de m'écrier :

– Rosette se marie ?

Ce petit nom choqua M. Renoux. Rosette est une cliente. Il reprit :

– M^{lle} Tardait est fiancée depuis quelques jours à peine ; elle est très riche et fait un beau mariage. Je vous prie, mademoiselle Régine, de vous occuper d'elle tout spécialement. C'est une grosse affaire pour nous. Les robes du contrat et de la cérémonie religieuse seront faites ici et reproduites, naturellement, par tous les journaux ; il faut donc qu'elles soient impeccables. Enfin je causerai avec vous après la visite de ces dames.

Cette fois il s'en alla.

Je téléphonai pour demander les autres modèles, et les vendeuses et moi nous nous mîmes à sortir des tiroirs, en vue de cette vente, soieries, dentelles et broderies.

Nous étions ainsi occupées, lorsque je vis arriver M^{me} Jeanne et M^{lle} Marie. Leur venue m'étonna. Depuis plus d'un mois que j'ai quitté le rayon de M^{me} Jeanne, nous ne nous sommes guère rencontrées que dans les couloirs ; les premiers temps je la saluais, puis, mon salut ne m'étant jamais rendu, j'ai cessé de le faire.

Souriante, M^{me} Jeanne vint vers moi.

– Eh bien, mademoiselle Régine, il paraît que vous avez fait une merveille, peut-on voir ?

Les paroles étaient aimables, mais le ton souverainement insolent. Sans me déranger, heureuse de pouvoir lui répondre de la même façon, je dis :

– Le mannequin est là, vous pouvez le regarder.

M^{me} Jeanne et M^{lle} Marie tournèrent et retournèrent la robe dans tous les sens. Le visage

de la première me fit comprendre que vraiment j'avais réussi. Elle murmura :

– Oui, ce n'est pas mal pour un début... beaucoup d'inexpérience, mais dame, vous ne connaissez pas le métier.

Puis, suivie de M^{lle} Marie qui n'avait pas dit un mot, elle s'en alla.

Je n'eus pas le loisir de me réjouir de ce succès ; Rosette et sa mère, conduites par M. Renoux, arrivaient.

Si cela me fait toujours plaisir de voir ma petite amie, il n'en est pas de même pour M^{me} Tarduit, qui affecte de ne pas me reconnaître et me parle à peine poliment.

Sans s'occuper de sa mère, Rosette me sauta au cou.

– Bonjour, ma Régine, nous sommes revenues depuis deux jours à peine, c'est pour cela que tu ne m'as pas encore vue. J'ai eu beaucoup à faire... je te raconterai cela quand nous aurons fini la question robes ; car je vais t'en commander des robes ! il m'en faut de toutes les

sortes, de toutes les couleurs. Papa m'a donné un crédit illimité. Vous entendez, monsieur Renoux, illimité... mais n'en profitez pas pour me vendre tout très cher...

Le sourire sur les lèvres, M^{me} Tarduit s'approcha. Elle me salua d'un coup de tête hautain, mais, cette fois, elle daigna me reconnaître.

– Bonjour, mademoiselle Régine, M. Renoux m'a dit que vous étiez une fée et que vous aviez un modèle de robe qui semble créé pour moi.

Sa coquetterie lui faisait dire ces mots très aimablement.

Je lui montrai le modèle, en quelques minutes elle fut décidée ; nuance, broderie, tout ce que je lui conseillais lui paraissait indiscutable.

Avec une franchise cruelle, Rosette me donna le mot de cette énigme.

– Maman, dit-elle, vous faites bien de l'écouter, elle a un goût parfait. Du reste vous vous rappelez qu'autrefois vous essayiez de copier ses robes, mais ce n'était jamais aussi

bien.

M^{me} Tarduit rougit et me jeta un regard envieux et méchant.

Mon Dieu, que peut-elle m'envier maintenant !

M. Renoux avec tact intervint. Au trousseau, on attendait ces dames.

Avec un aplomb inimaginable, Rosette déclara ne vouloir choisir aucune lingerie, elle s'en rapportait à sa mère. Le choix serait long et ennuyeux, elle préférait rester avec moi.

Sans lui faire aucune observation, M^{me} Tarduit s'en alla.

Cette manière d'agir m'étonna et je questionnai Rosette.

– Tu fais donc tout ce que tu veux maintenant ?

– Oui, depuis mon changement de situation j'ai pris aux yeux de mes parents une importance capitale.

– Ton changement de situation ! Tu veux

dire...

– Mes fiançailles, car je suis fiancée, ma chère, depuis quatre jours. Je vais te raconter comment cela s'est fait, mais avant, parlons de toi. Tu as monté vite, te voilà « grosse légume » maintenant. M. Renoux parle de M^{lle} Régine, de son goût, de son adresse, avec un enthousiasme !

– Rosette, je t'en prie.

– Oui, chère colombe, passons. Donne-moi des nouvelles de ta mère, du petit appartement.

– Ma mère va bien, toujours un peu triste ; l'appartement n'a pas changé, agréable.

– Et toi, pas trop fatiguée ? L'été, à Paris, ça doit être terrible !

– Non, j'y ai trouvé un certain charme.

– Tu es courageuse et tu mérites tous les bonheurs du monde... ; pour toi, il n'y en a pas en route ?

– Des bonheurs ?

– Oui, personnifiés par un mari.

– Folle, est-ce que je suis mariable ?

– En voilà une idée !

– Ne la discutons pas, veux-tu, et maintenant que tu sais ce que tu voulais savoir sur mon compte, parle-moi de ton fiancé. Où l’as-tu rencontré, comment ce mariage s’est-il fait ? Enfin donne-moi beaucoup de détails, raconte-moi tout.

En personne qui va parler longuement, Rosette s’installa.

– Tu sais que nous sommes partis en septembre pour la Suisse. Dans le train nous avons trouvé Jeanne de Vernac et son mari, ils t’avaient justement vue ici quelques jours auparavant.

– Oui, mais elle n’avait pas osé me reconnaître.

– Pourquoi donc ?

– Ma chérie, le salon était plein de monde !

– C’est honteux, je ne la croyais pas aussi sottre !

– Ne pensons plus à elle et parle-moi de ton fiancé.

– Tu le connais, ta mère le recevait beaucoup. On disait même qu’il te faisait la cour ; mais il y en a tant qui t’ont fait la cour que tu ne dois pas savoir de qui je veux parler.

Je ne sais pourquoi cette réponse m’inquiéta. J’essayai de sourire :

– Alors...

– Tu n’as pas deviné ?

– Non.

– Ça ne m’étonne pas. Eh bien, j’épouse Jean de Marvy. Comte, ma chère !

J’attendais ce nom, j’en étais certaine, mais pourtant cela me sembla si peu croyable que pour me convaincre je répétai :

– Jean de Marvy ?

Une glace me montra mon visage, il était très pâle et mes yeux brillaient étrangement. Rosette me demanda :

– Tu te le rappelles bien ?

– Oui, certes ; il était un de nos intimes.

– Tu l’as revu depuis la mort de ton père ?

– Non, jamais.

– Mais... c'est toi qui n'as pas voulu le revoir,
Régine ?

Les lèvres qui posaient cette question étaient un peu inquiètes. J'aurais pu me venger et dire à Rosette comment Jean de Marvy avait agi ; je ne le fis pas, je ne fus même pas tentée de le faire. Non, je ne voulais pas attrister ma petite amie, la seule qui eût été fidèle. Sans effort, je répondis :

– La porte avait été condamnée pour tout le monde, ma chérie.

Elle respira, soulagée.

– Je suis contente, dit-elle, j'avais peur qu'il n'eût pas fait ce qu'il devait... et, vois-tu, cela m'aurait causé beaucoup de peine, plus de peine que tu ne le croiras jamais.

– Tu l'aimes donc... sérieusement ?

– Sérieusement, ça me serait peut-être très difficile ; mais je l'aime, en riant, et je crois que c'est aussi une bonne manière.

– Certainement ; puis j'ajoutai : ton amour doit le rendre bien heureux ?

– Je le pense, mais je n'en sais rien.

– Comment ! il ne te l'a jamais dit ?

– Non, toi qui le connais ça ne doit pas t'étonner... Il est aussi grave que je suis folle, aussi sérieux que je suis rieuse. Je l'amuse, j'en suis certaine, m'aime-t-il ? Point d'interrogation que je me pose souvent.

– Mais puisqu'il t'épouse.

– Régine, tu sais aussi bien que moi que ce n'est pas une raison. Fait-il un mariage de convenances que ma grosse dot et ma frimousse lui rendent agréable, ou bien m'épouse-t-il parce que je lui plais ? « C'est la question », dirait une Anglaise... Mais je ne me tourmente pas. Il est charmant, mes parents en raffolent et nous serons heureux.

Difficilement je prononçai les mots que Rosette attendait.

– J'en suis sûre. Puis, vite j'ajoutai : Maintenant il faut parler robes, tu es ici pour cela.

– C'est vrai, je l'oubliais ; quelle bonne commerçante ! Tu sais, je ne m'occuperai de

rien ; tu me feras de jolies robes, soirée, jour, contrat, mariage, tu choisiras tout, comme si c'était pour toi. Il faut que je sois belle pour qu'il soit fier de moi.

– Ta robe de mariée... balbutiai-je ; mais est-ce que cela ne regarde pas plutôt M^{me} Jeanne ?

– Non, non, je la veux brodée, donc c'est ton rayon ; et puis j'ai confiance en ton goût ; et je sais que tu chercheras, mieux que personne, ce qui peut m'embellir. Il faut que ce jour-là je sois très gentille, plus gentille que d'habitude. Régine, je veux que lorsque nous sortirons de l'église tous les deux, le monde comprenne pourquoi le comte de Marvy a épousé M^{lle} Tarduit. Je veux qu'on ne dise pas seulement : elle est riche, mais qu'on ajoute aussi : elle est très jolie. Régine, tu me feras jolie, n'est-ce pas ?

Rosette, ma petite amie, ne se doutait guère du supplice qu'elle m'imposait.

Ce que je lui répondis, je ne me le rappelle plus ; heureusement sa mère l'envoya chercher. Elle partit après m'avoir annoncé qu'elle reviendrait bientôt.

*

Hier soir, nous avons dîné chez M^{me} Durnal, d'avance ce dîner m'ennuyait ; je savais y trouver mon prétendant infirme et son père.

Lorsque nous sommes arrivées dans le salon, cinq personnes nous attendaient : M^{me} Durnal, son fils Guy, un de mes camarades d'enfance, une vieille demoiselle invitée parce qu'elle ne parle pas, et les deux amis de la maîtresse de maison, venus pour me voir.

Les présentations se firent correctement et comme on n'attendait plus que nous, M^{me} Durnal fit servir.

Naturellement je fus placée à côté de Jean de Madaillac.

Furieuse d'avoir été forcée de venir à ce dîner, je me mis à causer avec mon voisin de droite, Guy Durnal, sans m'occuper de celui qui était à gauche.

Guy est un très gentil garçon, spirituel et gai ;

Je le connais depuis mon enfance et naturellement nous avons beaucoup de souvenirs communs. Taquine, je lui demandai :

– Eh bien, mon ami, quelle nouvelle bêtise avez-vous faite, depuis que nous nous sommes vus ?

Le mauvais sujet prit un air sage et, se penchant vers moi, avec contrition, il me dit :

– Une grosse.

– Pouvez-vous me la raconter ?

– Cela dépend. Êtes-vous dans un jour de « vertu » ?

– Quelle question ! Je suis toujours vertueuse, monsieur, apprenez-le.

Son visage eut une expression si amusante que je ne pus m'empêcher de rire.

– Comme ça doit être ennuyeux ! s'écria-t-il.

– Non, pas du tout ; c'est une habitude comme une autre.

– Que je ne prendrai jamais, hélas !

– Si vous le regrettez, il est temps de changer.

– Je ne regrette rien, Régine.

– Eh bien, cette grosse bêtise, vous ne me la dites pas ?

– Je n’ose.

– Vous timide, Guy, je n’en reviens pas.

Très bas, il reprit :

– Votre voisin a de mauvaises jambes, mais de bonnes oreilles ; j’ai peur qu’il nous écoute.

– Quelle idée !

– Et puis je viens de recevoir un magistral coup de pied ; il est de ma mère, je le reconnais. Je cause trop avec vous, je vous absorbe, et vous négligez le beau de Madaillac.

– Cela n’a aucune importance.

– Pour vous, peut-être, mais pour moi c’est différent. Maman doit me remettre ce soir ma pension ; si je la contrarie elle en profitera pour la diminuer. Aussi, amie Régine, je ne vous parle plus durant tout le dîner.

– Ça va être bien amusant.

– Soyez charitable, causez un peu avec votre...

prétendant.

En colère, toujours à voix basse, je répondis :

– Guy, je vous défends de me dire cela.

– Vous y arriverez, c'est inévitable ; mais, faisons-nous ; les yeux de maman lancent des éclairs,

Vite, Guy se retourna, puis il se mit à causer avec la vieille demoiselle et ne s'occupa plus de moi. Ce que voyant, Jean de Madaillac se rapprocha.

Malgré ma mauvaise humeur, j'attendais avec une certaine curiosité les premières paroles que ce jeune homme allait m'adresser. Je pensais que, vu la fausseté de cette situation, il me parlerait du temps, ou des fleurs qui étaient sur la table ; enfin, j'espérais quelques-unes de ces phrases bêtes que les gens les plus intelligents n'hésitent pas à dire lorsqu'ils sont embarrassés.

D'une voix douce et charmante, d'une voix qui me surprit, Jean de Madaillac me demanda :

– Il y a longtemps, mademoiselle, que vous connaissez Guy Durnal ?

– Oui, depuis toujours. Enfants nous avons joué ensemble, et nous nous sommes beaucoup disputés.

– Ces disputes-là font des amitiés sûres. Je regrette de n’avoir pas connu Guy à cette époque.

Me rappelant ce que M^{me} Uurnal nous avait dit sur l’ancienneté de ses relations avec les de Madaillac, je repris :

– Je vous croyais de très vieux amis.

– Non, malheureusement. Notre amitié est récente, elle date d’examens passés ensemble.

– Mais votre père connaissait M^{me} Durnal bien avant cette époque ?

– Je ne sais pas, mon père est très mondain, je ne le suis guère... Toute réunion m’effraie, je ne sors presque jamais.

Méchante, voulant embarrasser mon interlocuteur, je dis :

– Pourtant ce soir vous êtes ici !

Ma phrase était stupide, j’avais l’air d’une coquette qui cherchait un compliment.

Jean de Madaillac hésita quelques instants avant de me répondre, puis, un peu tristement, il me dit :

– J'aime beaucoup Guy ; il a insisté si gentiment que je n'ai pas su refuser.

Il y eut entre nous un long silence, ni l'un ni l'autre nous ne désirions parler.

M^{me} Durnal, qui nous surveillait sans en avoir l'air, s'inquiéta, et elle interpella mon voisin :

– Eh bien, monsieur de Madaillac, votre livre est-il paru ?

Tous les regards se tournèrent vers le pauvre garçon qui, gêné de cette attention générale, balbutia quelques mots que personne n'entendit.

Son père intervint.

– Quelle question ! chère madame ; si le livre était paru, vous auriez été la première servie.

Je souris en songeant que le baron de Madaillac avait dû débiter cette phrase-là bien des fois. Guy eut la même pensée, car, moqueur, il s'écria :

– Je réclame. Vous m’avez dit l’autre jour que le premier volume serait pour moi.

Le baron de Madaillac ne se démonta pas, il sourit en disant :

– Quel grand enfant que votre fils ! chère madame.

La phrase était aimable, mais il me sembla que les yeux qui regardaient Guy étaient peu bienveillants.

Le dîner s’acheva tristement. Seules, M^{me} Durnal et maman parlaient. Guy, ayant reçu quelque avertissement secret, se taisait, fort penaud ; moi j’étais de très méchante humeur, et mon autre voisin paraissait s’ennuyer. Enfin la maîtresse de maison se leva. Je suivis la vieille demoiselle qui gagnait tout doucement le salon. Je m’assis près d’elle, préférant sa société à toute autre et je vis M^{me} Durnal qui venait avec Jean de Madaillac.

Il marchait, M^{me} Durnal n’avait pas menti, il marchait, mais quelle triste marche ! Il s’appuyait sur deux cannes, il ne pouvait lever les pieds et

les traînait d'un endroit à un autre ; chaque pas devait nécessiter un effort douloureux, car la figure du pauvre garçon se contractait. Il était rouge, il avait chaud, il semblait ne plus pouvoir avancer.

Peu charitablement, sans s'en apercevoir, chacun le regardait. Quelle souffrance devait être celle de cet homme !

J'oubliais qu'il était un prétendant, et je le plaignais de toute mon âme. J'eus un geste de bonté impulsive, je me levai et j'approchai de l'infirme un fauteuil. Épuisé, l'effort avait dû être grand, il s'y laissa tomber sans même me remercier.

M^{me} Durnal me réclamait pour servir le café, ce fut une heureuse diversion.

Tasse à la main, le baron de Madaillac me gratifia d'un compliment ridicule auquel je ne répondis pas. Maman me murmura avec un gros soupir : « Ce n'est pas possible. » M^{me} Durnal me remercia avec tant de chaleur que je fus un peu inquiète. Guy me bredouilla en colère :

– Je vous l’avais bien dit, ma pension est ratée.

Le café servi, j’allai me rasseoir près de la vieille demoiselle, décidée à la faire parler. M^{me} Durnal ne me laissa pas en repos.

– Régine, me demanda-t-elle, voulez-vous nous faire un peu de musique ? J’ai parlé à ces messieurs de votre beau talent et ils ont très envie de vous entendre.

– Mon talent, chère madame, vous exagérez ; autrefois je jouais gentiment, mais depuis si longtemps je n’ai pas travaillé que je n’oserais, ce soir, me mettre au piano.

La vieille demoiselle pensa que c’était le moment de parler.

– Pourquoi abandonnez-vous la musique, chère petite, me dit-elle, c’est un art si agréable !

Gaiement, contente de ce que j’allais dire, je répondis vivement :

– J’ai abandonné la musique, mademoiselle, pour deux raisons : d’abord parce que nous n’avons plus de piano, et qu’ensuite, étant prise chez Renoux toute la journée, lorsque je rentre le

soir, j'ai encore mille choses indispensables à faire.

Cette réponse, que j'avais lancée comme un défi, produisit un effet désastreux.

Terrifiée par le regard que M^{me} Durnal lui lança, la vieille demoiselle se tut. Le baron de Madaillac eut un sourire plein de pitié, et Guy fut pris d'un accès de toux violent.

Après un court silence où chacun cherchait ce qu'il pouvait dire, M^{me} Durnal se ressaisit :

– Eh bien, fit-elle, nous allons organiser un bridge.

Guy et moi nous refusâmes de nous joindre aux joueurs. Je m'assis près de la cheminée, regardant vaguement les illustrations d'un magazine.

Guy vint me rejoindre et me demanda :

– Régine, on peut bavarder.

– Vous n'avez pas peur ?

– C'est fini, je n'aurai pas ma pension ce soir, alors je peux bien faire ce qui m'est agréable ; et

puis, je ne serais pas fâché de taquiner maman.

– C'est très vilain !

– Vous trouvez ?

– Oui.

– Régine, vous mentez.

– Malhonnête !

Tout en regardant Jean de Madailac, il me dit :

– Je suis certain que, ce soir, vous seriez très contente de faire quelque chose qui ne plairait pas à M^{me} Durnal, ma mère !

Je ne pus m'empêcher de sourire ; alors il s'empressa de conclure :

– J'ai deviné ; vous ne lui pardonnez pas son infirme !

Avec désinvolture, il s'assit près de moi et m'interrogea.

– Comment trouvez-vous votre prétendant ?

– Guy, ne vous moquez pas de ce pauvre garçon. Je le plains, c'est tout ce que je peux

faire. Son père m'est antipathique.

– À moi aussi, et je crois, malgré l'opinion de maman, que c'est un très vilain monsieur. En ce moment il fait faire, par un malheureux que je connais, un recueil de vers qu'il forcera son fils à signer. Il veut qu'on croie que cet infirme est poète !... Mais vous avez raison, ne parlons pas de ces gens-là ; sur eux, il n'y a rien d'intéressant à dire. Parlons de vous, Régine.

– Croyez-vous que cela soit beaucoup plus intéressant ?

– Pour moi, certainement ; d'abord vous devez avoir un tas d'histoires à me raconter.

– Des histoires ? fis-je, étonnée.

– Oui, chez Renoux vous devez voir beaucoup de choses, cela m'amuserait d'être couturier !

Je ne pus m'empêcher de rire.

Regardant du côté des joueurs, effrayé, Guy me dit :

– Je vous en prie, ne riez pas, n'ayez pas l'air de vous amuser !

– Pourquoi ?

– Mais, naïve enfant, demain maman profitera de ce rire pour ajourner le paiement de ma pension.

Je baissai les yeux, je croisai les mains et, l'air triste, je repris :

– Faut-il pleurer ?

– Ah ! non, cela m'ennuierait joliment. Se rapprochant de moi, très mystérieusement, il me demanda :

– Régine, dites-moi, chez Renoux on vous fait la cour ?

– Quelle idée !

– J'en suis certain, vous n'avez jamais été si jolie.

Ce compliment ne me fâcha pas, il avait été dit très gentiment. Taquine, à voix basse, je repris :

– Guy, si vous continuez, votre pension ne sera pas pour ce mois-ci.

– Tant pis, l'instant que je passe près de vous est charmant, et je veux en profiter sans arrière-

pensée. Si maman me punit, comme un gosse, j'en serai quitte pour me coucher pendant quelque temps tous les soirs à neuf heures. Ce sera parfait pour ma santé.

– Oui, mais tous les soirs vous regretterez cette heure passée avec moi.

– Croyez-vous ?

– J'en suis certaine.

– Régine, j'ai très envie de vous dire la grosse bêtise que je vais faire.

– Dites-la.

– Vous allez vous fâcher.

Étonnée, je regardais Guy.

– Pourquoi donc ? Est-ce très inconvenant ce que vous allez me raconter ?

– Non, mais je crois que c'est un peu bête.

– Dame, une bêtise n'est jamais une chose intelligente.

– Ça dépend.

– Je ne saisis pas.

– Vous êtes bien naïve.

– Parlez au passé, je l'étais, je ne le suis plus.
Cinq mois chez Renoux, couturier pour dames, achèvent très vite une éducation de jeune fille.

Gamin, en vrai potache, il reprit :

– Alors je peux oser, vous ne direz rien ?

Curieuse, je lui répandis :

– Confessez-vous d'abord, je gronderai après.

Il jeta un rapide coup d'œil vers les joueurs, puis il me dit mystérieusement :

– Régine, je suis amoureux.

– Ce n'est pas la première fois, je pense.

– Non, mais cette fois-ci, c'est très différent.

Sérieuse, ridicule, je fis :

– On croit toujours cela quand ça commence, mon petit Guy.

Il se mit à rire, d'un rire si jeune et si franc, que je l'imitai. Nous ne pensions plus aux joueurs.

– Mon petit Guy, s'écria-t-il, non, mais ne

croirait-on pas que c'est ma grand-mère qui parle.
Mademoiselle, souvenez-vous que j'ai cinq ans
de plus que vous.

– Moralement, je suis votre aînée, Guy, et de
beaucoup, croyez-moi.

– Cela, je ne le discuterai pas. On m'appelle
un fou, mais je m'en moque ; sur terre chacun a
sa folie. J'aime la mienne, parce que personne
n'en souffre.

– C'est juste, vous êtes un bon garçon.

– Dites un imbécile, pendant que vous y êtes.

– C'est très loin de ma pensée.

– Je l'espère ; puis, en hésitant, il ajouta :
Régine, vous ne m'avez pas demandé de qui
j'étais amoureux.

– C'est vrai, j'oubliais. Eh bien, parlez-moi de
votre flamme.

– Régine, je suis amoureux de...

Il s'arrêta, hésitant encore, je l'encourageai.

– Allons, achevez, vous avez très envie d'être
indiscret.

Alors, comme un vrai fou qu'il est, tout bas, me dit :

– C'est de vous, Régine, que je suis amoureux.

Je crus à une plaisanterie et je lui répondis :

– Voilà une étrange nouvelle et qui me surprend un peu.

– Pourquoi ?

– Dame, il y a si longtemps que nous nous connaissons.

– Est-ce une raison ?

– Oui, je crois.

– Régine, vous n'y connaissez rien.

En souriant, taquine, je répondis :

– C'est juste, je n'ai pas votre expérience, ami Guy.

– Méchante, vous cherchez à me faire de la peine.

– Non, vraiment, mais cette plaisanterie a assez duré ; changeons de conversation.

– Plaisanterie ! Vous avez des mots cruels,

mots qui me fâchent et qui me blessent ; aussi je
vais regarder les joueurs de bridge.

– Je vous imite.

Nous nous levâmes ensemble et, l'un à droite,
l'autre à gauche, en riant, nous nous approchâmes
des joueurs.

– Maman, fit Guy, pour changer nous nous
sommes disputés.

Cette petite phrase amena un sourire charmant
sur les lèvres de M^{me} Durnal. Elle se tourna vers
le baron de Madaillac et lui dit :

– Ce sont deux grands enfants ; tout petits ils
se battaient, maintenant ils se taquinent. Ils sont
insupportables !

Me dévisageant avec insolence, le vieux
monsieur répondit :

– Tout le monde voudrait être taquiné par
Mademoiselle ; je ne plains pas Guy, chère
madame.

Ce compliment me déplut, et m'approchant de
maman je lui dis, très bas, que je désirais m'en
aller.

M^{me} Durnal – cette femme voit tout – surprit ce court colloque, et s'écria :

– Régine, ne parlez pas de départ.

Voulant lui être désagréable et sachant ce qu'il fallait dire pour cela, je répondis :

– Chère madame, vraiment n'insistez pas, je suis fatiguée. Chez Renoux, aujourd'hui, nous avons eu une journée terrible.

Les joues de M^{me} Durnal s'empourprèrent, elle me regarda avec colère, eut un mouvement d'épaules très compréhensible, puis me tourna le dos. Derrière moi, Guy riait.

– Mes compliments, Régine, murmura-t-il, vous savez dire ce qu'il faut pour plaire aux nobles invités de ma mère.

Ce fut un désarroi général. M^{me} Durnal ayant quitté la table à jeu, le baron de Madaillac l'imita, la vieille demoiselle bien vite suivit, et maman se rapprocha de moi. Seul, devant la table vide, le pauvre infirme restait. Il ne pouvait quitter sa chaise sans une aide, et personne ne pensait à lui.

Pendant que Guy causait avec maman,

j'observais Jean de Madaillac. Pour s'occuper il essayait une réussite, et cela n'avait pas l'air de l'amuser. Furtivement, il consulta sa montre. Lui aussi s'ennuyait ! Cette constatation me le rendit sympathique et je le regardai avec bienveillance.

Son visage était beau, mais ses yeux manquaient d'énergie, de vie. Parfois il souriait, mais son sourire était celui d'un être qui souffre et que rien ne distrait, ni ne séduit. Jean de Madaillac, malgré ses millions, devait être très malheureux.

Je m'approchai pour lui dire adieu et, comme il me faisait pitié, gentiment, je lui tendis la main.

– Bonsoir, monsieur. Et j'ajoutai pour prolonger la conversation : Votre patience réussit-elle ?

Cette question le troubla. Il me regarda, devint très rouge, mais accepta ma main.

– Bonsoir, mademoiselle, me dit-il d'une voix grave, pardonnez-moi... de ne pouvoir me lever pour vous saluer.

Comprenant que cet aveu devait lui être

pénible, je le quittai, et j'allai prendre congé de M^{me} Durnal. Dans l'antichambre nous trouvâmes Guy, qui me murmura :

– Régine, pour me faire plaisir, pensez quelquefois à la bêtise que je vous ai dite.

Avec ma mère, il fut ce qu'il est toujours, très gentil ; et il lui promit de venir la voir un prochain dimanche.

Dans la rue, maman désirait prendre un taxi, mais, sachant que j'allais trouver cette dépense peu raisonnable, elle n'osait me le dire. Je lui demandai :

– Es-tu fatiguée ?

– Non, je ne suis pas sortie aujourd'hui.

– Eh bien, si tu voulais me faire plaisir nous rentrerions à pied ; il fait si beau.

Elle acquiesça et nous partîmes.

Bien que nous fussions au mois d'octobre, il faisait une nuit de printemps, avec un ciel plein d'étoiles. Nous marchâmes sans rien nous dire. Je n'étais pas triste, je ne pensais guère à Jean de Madaillac, ce pauvre infirme, j'oubliais Rosette

et son prochain mariage, je jouissais de cette heure que je trouvais douce.

Pourquoi étais-je ainsi ?

Fant-il avouer que je songeais à Guy, à sa grosse bêtise, je riais de cette folie qui m'était agréable.

Nous traversions des rues étroites, le trottoir était sale ; pour ne pas abîmer nos robes, nous devions les relever très haut ; maman se plaignait, mais je ne l'entendais pas. Je regardais le ciel et les étoiles, je respirais avec plaisir l'air qui me semblait pur. Il y a des heures dans notre vie où les choses les plus laides nous apparaissent merveilleuses.

*

Chez Renoux, nous sommes en pleine fièvre, le mariage de Rosette est très proche, demain ce sera fini.

Hier a eu lieu le dernier essayage et tout le monde a été content. Dans sa robe de mariée ma

petite amie est vraiment jolie, et le comte de Marvy pourra en être fier !

C'est simple, presque trop simple, a critiqué M. Renoux ; mais bien vite il a ajouté que la jeunesse de M^{me} Tarduit exigeait cette simplicité. Rosette est ravie et ne sait comment me remercier.

Aujourd'hui, vers la fin de la journée, elle est venue seule, elle était mariée civilement, madame depuis une heure !

– Tu vois, m'a-t-elle dit en entrant, ma première visite de dame est pour toi. Je voulais t'amener mon mari, il n'a jamais voulu ; il prétend qu'un homme dans un magasin de femmes est toujours ridicule. J'ai eu beau le supplier, il a résisté ; alors, pour lui montrer que j'aime à faire ce qui me plaît, je suis venue.

– Tu as peut-être eu tort, Rosette, lui répondis-je.

Étonnée, elle s'écria :

– Tort, c'est toi qui me dis cela. J'avoue que je ne comprends pas.

– Dame, si dès le premier jour tu désobéis à ton mari, que feras-tu le second et les autres ?

– Mais je n’obéirai jamais, c’est bien mon intention. Il y a vingt ans que je fais les volontés de tout le monde, cela me suffit ! J’entends maintenant ne faire que les miennes.

Tristement je regardais ma petite amie ; pour elle j’avais peur de l’avenir. Je connais Jean de Marvy, il ne sera pas un mari commode ; si Rosette lui résiste, il brisera cette poupée charmante.

Heureuse, contente de montrer sa jolie toilette, la petite mariée se regardait dans une glace.

– Je suis bien, Régine, dis-moi que je suis bien.

– Délicieuse.

– Tu ne me dis pas cela pour me faire plaisir ?

– Coquette, as-tu besoin qu’on te l’affirme ? Sérieuse, elle se rapprocha de moi et tout bas m’avoua :

– Oui, car aujourd’hui beaucoup de personnes m’ont admirée, sauf lui. Avec ses yeux qui vous

dévisagent, tu les connais, il m'a regardée longuement ; j'attendais un compliment, il n'est pas venu. Nous sommes partis, on nous a mariés, et voilà. Il ne m'a même pas dit que ma robe était jolie !

– Il le pensait sûrement.

Boudeuse, très enfant, elle reprit avec vivacité :

– J'aime les gens qui pensent tout haut, les autres m'ennuient.

J'eus un cri de reproche :

– Rosette !

Elle éclata de rire.

– Allons, ne prends pas ce grand air tragique ; je ne dis pas cela pour lui, sans quoi tout à l'heure, devant M. le maire, je l'aurais refusé. Non, seulement Jean est ce qu'on appelle un homme sérieux, moi je suis tout le contraire. Il faut que je lui apprenne à rire, il ne sait pas !

Je regardais Rosette, elle était si jeune, si jolie, que je ne pus m'empêcher de murmurer :

– Il t’adorera, va, sois certaine de cela.

– Je l’espère bien, fit-elle rieuse, puis vite elle ajouta : Maintenant il faut que je me sauve, j’ai encore mille choses à faire d’ici demain. Demain ! c’est le grand jour, le jour où mes « bonnes » amies vont me trouver laide ; mais je sais que grâce à toi, grâce à la merveille que tu m’as fait faire, je peux être fière de ma frimousse. Au fait, maman raffole de M^{me} Régine ; si tu l’entendais, ma chère, elle ne sait que dire sur ton compte !

– La raison de ce changement ?

– Tes robes l’amincissent !

Après un dernier baiser, Rosette s’enfuit. Son départ me fit plaisir. Je ne suis pas encore très raisonnable et il y a des moments où le bonheur des autres, d’une autre surtout, me fait mal.

Je ne suis pas une créature parfaite et quelquefois je manque de résignation. J’ai du courage, travailler toute ma vie ne m’effraie guère, mais ce que j’envie, ce que je jalouse jusqu’à la souffrance, c’est le bonheur d’aimer.

*

Patron, vendeuses, ouvrières, trottings, tous sont allés au mariage de Rosette. Elle était charmante, sa robe une merveille ! M. Renoux, en plein magasin, devant M^{me} Jeanne, m'en a fait compliment.

La charmante première en a profité pour me dire immédiatement quelque chose de désagréable.

– Mademoiselle Régine, fit-elle très haut, je suis heureuse de vous voir pour vous signaler que tout le monde se plaint des ouvrières de votre atelier. Elles rient, elles causent dans les couloirs et, parmi elles, il y en a une, la petite Georgette, qui est insolente même avec moi ! Chaque fois qu'elle me rencontre dans l'escalier, ce sont des grimaces, des sourires tout à fait déplacés. Veuillez surveiller de plus près vos subordonnées, elles sont d'un exemple déplorable pour les autres.

M. Renoux l'écoula, mais il ne me fit aucune observation. Il nous regarda toutes les deux très attentivement, puis il haussa légèrement les épaules et s'en alla sans rien dire.

Je l'imitai, et ne répondis pas.

À peine étais-je installée à mon rayon, qui est heureusement très loin de celui de M^{me} Jeanne, M. Renoux arriva. Je devinais qu'il allait me parler de mon atelier et me demander des explications.

Au début, avec les ouvrières, j'ai eu beaucoup de mal ; je n'étais pas du métier, je n'en connaissais pas les termes et je leur expliquais ce que je voulais dans une langue qu'elles ne comprenaient guère. J'avais aussi à lutter contre leur mauvaise volonté, les ouvrières étaient prévenues contre moi et bien des fois j'ai entendu des plaisanteries, j'ai surpris des sourires qui étaient presque grossiers. J'ai fait semblant de ne rien voir et de ne rien entendre. Le matin, j'étais là, en même temps qu'elles, mes journées étaient aussi longues que les leurs, et mes observations toujours justes. Peu à peu, les plaisanteries ont

cessé, « la duchesse » était une travailleuse. Elles ont commencé à me respecter, et je m'imagine – est-ce une illusion – qu'elles commencent à m'aimer. Si j'ai un travail pressé qui demande une activité de tous les instants, je monte à l'atelier et j'explique à la contremaîtresse, aux ouvrières, qu'il faut donner ce qu'elles appellent « un coup de collier ». En général, elles me répondent avec de gentils sourires : « Ne vous tourmentez pas, mademoiselle Régine, ça sera prêt. » Une d'elles, hier, a ajouté :

– C'est pas pour la cliente qu'on va « turbiner », ni pour le patron, c'est pour vous faire plaisir, mademoiselle.

J'ai remercié avec reconnaissance, c'est très bon de se sentir aimée. Cette petite ouvrière ne s'est pas doutée qu'elle m'a donné du courage pour toute la journée.

Aimable, M. Renoux me demanda :

– Eh bien ! mademoiselle, qu'est-ce que c'est que cette histoire de Georgette avec M^{me} Jeanne ?

– Je n'en sais rien moi-même, monsieur.

– Il faut tirer cela au clair, et gronder, s’il y a lieu, votre protégée,

J’inclinai la tête en signe d’assentiment.

L’observation faite, je pensais que M. Renoux allait s’en aller, mais il restait là, devant moi, me regardant toujours. Cet examen me gênait et, voulant le faire cesser, je lui demandai :

– Vous n’avez plus rien à me dire, monsieur, car je voudrais monter à l’atelier.

– Si, mademoiselle, j’ai une question indiscrète à vous faire ; me la permettez-vous ?

Le ton de M. Renoux avait changé, ce n’était plus le patron qui parlait. Je ne sais pourquoi ce ton me déplut et je répondis sèchement :

– Si cette question intéresse les affaires, monsieur, il n’y a pas d’indiscrétion et par conséquent « votre employée » (j’insistai sur ce mot) n’a pas de permission à vous donner.

Il cessa de sourire et, reprenant son air de patron, il m’interrogea :

– Mademoiselle Régine, voulez-vous m’expliquer pourquoi vous n’avez pas été au

mariage de M^{me} Tarduit ? C'est une de nos meilleures clientes à laquelle je tiens très particulièrement. Votre absence est presque une grossièreté et peut faire un tort considérable à la maison.

Je ne m'attendais pas à cette question. À ces reproches, mon visage s'empourpra, je balbutiai :

– C'est tout à fait personnel, monsieur... M^{me} Tarduit était une de mes amies... et je...

Il m'interrompit malhonnêtement :

– Il n'y a pas d'amies dans les affaires.

Je baissai la tête et serrai les lèvres pour ne pas répondre. M. Renoux est le chef de la maison, il peut, si bon lui semble, me renvoyer demain. Alors, il me faudrait rechercher une situation, implorer de nouveau et recommencer un apprentissage. Non, je dois, je veux tout supporter ; je suis payée pour cela.

Mon silence étonna M. Renoux ; il reprit plus doucement :

– Vous m'avez compris, mademoiselle ?

Je le regardai et, très calme, je répondis :

– Oui, monsieur,

Puis, pour lui faire comprendre que je considérais la conversation terminée, j'appelai une de mes vendeuses et la priai de téléphoner à l'atelier pour demander Georgette.

M. Renoux s'éloigna.

Afin de ne pas penser, je me mis à travailler et, sur un mannequin j'épinglai des étoffes. J'étais très occupée et, prise par ce que je faisais, j'oubliais la discussion pénible que je venais d'avoir, lorsque en me reculant, pour admirer une vieille guipure, j'aperçus, derrière moi, M. Renoux. Il me regardait travailler. Cela me déplut et je ne sais quelle bêtise j'allais dire, lorsque j'entendis la voix de Georgette.

– Me v'là, mademoiselle Régine ? Je me retournai, M. Renoux s'en alla. D'une voix calme, je répondis :

– Oui, j'ai besoin de causer avec toi.

Très prise par les robes Tarduit, depuis quelques jours je n'avais pas vu Georgette, elle me sembla plus mince, plus pâle que d'habitude.

Je l'interrogeai :

– Tu n'es pas souffrante ?

Elle eut un sourire résigné :

– Non, ça va.

– Et chez toi, ta mère, les petites ?

– Ça va aussi.

– Alors pourquoi as-tu cette figure-là ?

– Y a des jours où on n'a pas envie de rire.

– Tu as du chagrin ?

– Ça se peut.

– Tu ne veux pas me le dire ?

– Non.

Je regardai Georgette avec attention ; ses yeux étaient rouges et gonflés, cette petite avait pleuré.

– Georgette, j'ai à te faire des reproches.

– Pour mon travail ?

– Non, pour ta conduite.

Elle rougit et grossièrement me répondit :

– Ça ne regarde personne.

Elle avait parlé sans réfléchir et regretta immédiatement sa réponse. Ses yeux m'implorèrent ; ils étaient si malheureux, si pleins de tristes choses que j'eus pitié de cette enfant.

– Va-t'en, lui dis-je, quand tu seras raisonnable, tu viendras me parler ; mais, en attendant, je te prie de cesser de faire des grimaces à M^{me} Jeanne chaque fois que tu la rencontreras.

Elle haussa les épaules avec mépris.

– C'est-y tout ce que vous aviez à me dire, rapport à ma conduite ?

– Oui.

Elle fit quelque pas pour s'en aller, puis revint vers moi.

– Mademoiselle Régine, me demanda-t-elle, ça ne vous plaît pas ce que je vous ai répondu tout à l'heure ?

– Je ne peux pas te dire que je t'ai trouvée polie et que tu m'as fait plaisir.

Elle me regarda attentivement et, après une

légère hésitation, avoua :

– Faut pas m'en vouloir, j'ai tant de chagrin !

Comprenant qu'elle allait parler, je ne la questionnai pas.

En baissant la tête, douloureusement elle ajouta :

– Je ne suis plus fiancée, voilà. Elle me semblait si enfant, si petite fille, qu'une seule question me vint à la pensée.

– Vous vous êtes disputés ?

– Non.

– Qu'as-tu fait ?

– Rien, mais il ne m'aime plus.

– Il te l'a dit ?

– Non.

– Alors tu t'imagines peut-être, petite, des choses qui ne sont pas.

Affirmative, elle reprit :

– Non, je suis certaine qu'il ne m'aime plus.

En prononçant ces mots, les lèvres de Georgette

treublèrent et sa bouche se contracta. Malgré ses seize ans, celle enfant souffrait ! Comprenant sa peine, je l'attirai dans un coin, derrière une table qui nous cachait un peu.

– Allons, raconte-moi.

Alors, avec une voix frêle, douloureuse à entendre, elle parla :

– Voilà, mon malheur a commencé l'autre semaine. Je vous avais dit, mademoiselle Régine, qu'on avait l'habitude de remonter ensemble et que, quand il faisait beau, on se promenait tous les deux, le soir, très tard. On avait tant de choses à se dire, à se raconter que, bien souvent, on oubliait l'heure. On était grondés, mais ça ne faisait rien, on avait été si heureux qu'on recevait les gifles sans sentir qu'on avait mal. Puis tout cela a fini. Un soir, sans que je sache pourquoi, je ne l'ai pas trouvé devant la Trinité, c'est là qu'on se donnait rendez-vous... Je l'ai attendu près d'une heure et, croyant qu'il était malade, je suis rentrée à moitié folle à la maison.

Le lendemain, sous prétexte de réassortir, j'ai été à son magasin. Il était là, occupé, c'est vrai,

mais il ne s'est même pas dérangé pour me dire bonjour. J'ai pensé que peut-être je l'avais fâché... En riant, on se disputait quelquefois... Je lui ai écrit de gentilles lettres, de très gentilles lettres, il ne m'a pas répondu... Alors, mademoiselle Régine, j'avais tant de chagrin que j'ai voulu savoir pourquoi il ne m'aimait plus.

– Qu'as-tu fait pour cela ?

– Je l'ai suivi hier soir, lorsqu'il sortait de chez Mernaudon.

– Eh bien ?

– Je l'ai vu comme je vous vois, mademoiselle Régine, il se pressait, il sifflotait en marchant, il avait l'air content. Sur le boulevard, il a rencontré une grande blonde, pas belle, mais très bien habillée, et ils sont partis en se donnant le bras. Lui riait, causait, tout comme avec moi, enfin !

– Pauvre petite !

– Ça m'a fait si mal de les voir, et puis j'étais si en colère... que j'ai cru que j'allais gifler la grande blonde, mais j'ai pensé que ma toilette à côté de cette demoiselle serait ridicule ; et,

comme je ne voulais pas qu'ils rient de moi, sans rien leur dire, je les ai laissés partir... J'avais tant de chagrin que j'ai pas pu rentrer chez nous.

Effrayée, je demandai :

– Où as-tu été ?

– Là-haut. Je me suis assise sur les marches où on s'asseyait tous les deux cet été, et puis, là, j'ai pleuré ; ça m'a fait du bien.

– Mais il faisait très froid hier soir, il pleuvait, même.

– Ça se peut, je ne me le rappelle plus ; je n'ai rien senti.

– Et tu es restée là longtemps ?

– Je ne sais pas au juste, mais pour sûr que c'était la nuit, Paris était allumé.

– Et après ?

– Après, il a bien fallu rentrer.

– Ta mère devait être très inquiète.

– Je ne sais pas, elle m'a battue, elle m'a appelée coureuse, fille de rien, et elle ne m'a pas donné à manger... C'est tout ce qu'elle m'a dit.

Je voulus consoler, mais les mots qui me vinrent aux lèvres étonnèrent cette petite amoureuse.

– Georgette, ma chérie, je comprends que tu aies du chagrin, mais, vois-tu, celui que tu aimais n'était pas digne de ton affection.

– Mais je l'aime, fit-elle avec vivacité.

Surprise, j'insistai :

– Malgré ce qu'il t'a fait ?

– Oui, c'est pas à lui que j'en veux, c'est à elle. C'est elle qui me l'a pris. Lui n'est pas comme moi, ce n'est pas un ouvrier ; il est resté très tard à l'école, c'est presque un « monsieur ». Alors cette fille, avec son chapeau pointu et sa robe tailleur, lui aura fait des gentilleses, et lui, ça lui aura plu de se promener avec une demoiselle si bien mise. Des fois, il me l'a dit que ma robe était laide et trop courte, et que mon canotier ne m'allait pas bien. Je riais, sans comprendre que c'était sérieux et qu'à cause de ça je le perdrais.

Croyant qu'il était de mon devoir de parler

raison à cette petite, gravement je lui dis :

– Sais-tu quelle est ma pensée, mignonne ?

– Non, dites-la.

– Eh bien ! je crois, ne me juge pas méchante, qu'il vaut mieux pour toi que vos fiançailles soient rompues.

Les yeux de Georgette s'assombrirent et, fâchée, elle me demanda :

– Pourquoi ça ?

– Parce qu'il ne t'aurait peut-être jamais épousée. Quand tu seras plus grande, tu tâcheras de rencontrer un brave garçon, tu pourras encore être heureuse, crois-moi.

Notre conversation se termina sur ces mots, une vendeuse m'appelait, deux clientes me réclamaient.

Toute la journée je parlai robes, la toilette de Rosette avait fait sensation et plusieurs belles dames m'en firent compliment. Quelques-unes, que je ne connaissais pas, vinrent, amenées par M. Renoux. Je pris des commandes fabuleuses, ma journée d'affaires est une journée superbe. Le

patron doit être content et l'employée l'est aussi. Du côté argent, tout va bien ; si cela continue, maman n'aura plus besoin d'être économe. Je monte vite, j'envisage l'avenir pécuniaire presque sans inquiétude.

*

Cet après-midi de dimanche, j'étais seule à la maison ; maman avait été entendre, à Notre-Dame, un célèbre prédicateur. Je m'installai dans notre petit salon, près d'un bon feu, et ayant à ma portée un livre amusant.

Je me réjouissais infiniment de ces deux heures de solitude et de tranquillité. Chez Renoux, tous les jours, je suis obligée de parler, de sourire, d'écouter ; aussi, le dimanche, j'aime le silence.

Confortablement assise dans un grand fauteuil de cuir anglais, la tête appuyée au dossier, je regardai notre salon. Il est tout petit, très simple, mais je l'adore. Les rideaux sont en cretonne ; de

chaque côté de la cheminée, il y a deux fauteuils, plus loin, quelques chaises ; une bibliothèque et une table complètent l'ameublement. Par ci, par là, quelques bibelots sans aucune valeur, et c'est tout. C'est une pièce pareille à beaucoup d'autres, bien des gens ont un salon qui ressemble à celui-là ; mais, ce que tout le monde n'a pas, c'est ce soleil qui entre par la grande fenêtre et qui met des taches d'or superbes sur un vilain tapis rouge.

Ceux qui n'ont pas vécu plusieurs semaines dans une chambre de pension de famille au mobilier banal et usagé, ceux qui n'ont pas quitté une demeure où tout leur était cher pour n'y plus revenir, ne comprendront pas pourquoi, ce dimanche-là, j'éprouvais une joie infinie à regarder ces meubles qui nous appartenaient, et que mon travail avait payés. De cela, j'étais un peu fière ; et je pensais que, mettant de côté des préjugés stupides, j'avais le droit d'être orgueilleuse de ma situation actuelle.

Chez Renoux, les premiers temps, j'ai beaucoup souffert, je me sentais déclassée, et, imbue d'idées fausses, il me semblait que le

travail me dégradait. Maintenant, je pense différemment.

Après avoir tout admiré, meubles, bibelots, soleil, je m'apprêtais à lire lorsqu'un coup de sonnette long et prolongé retentit dans l'antichambre. Je me dressai sur mon fauteuil en me demandant qui pouvait bien venir. M^{me} Durnal était à Notre-Dame avec maman, Rosette en voyage : ce sont les deux seules personnes qui connaissent notre coin. J'hésitais à ouvrir, un second coup de sonnette m'avertit que le visiteur s'impatiait. Résolue, je me dirigeai vers l'antichambre et j'entrebâillai la porte.

Violettes à la main, souriant, Guy Durnal m'apparut.

– Bonjour, c'est moi, Régine. Je vous avais promis ma visite, me voici.

Pleine d'indulgence pour mon camarade d'enfance, très aimablement, je lui répondis :

– Bonjour Guy, je suis seule, maman est à Notre-Dame avec votre mère.

Un éclair malicieux traversa ses yeux bleus et,

avec sa franchise habituelle, il me répondit :

– Je m’en doutais, c’est pour cela que je suis venu.

Je le fis entrer dans le salon. Avant de s’asseoir, il regarda autour de lui.

– Ça ne ressemble guère à votre palais d’autrefois, mais c’est tout de même gentil. On doit y être très bien ; aussi, Régine, si vous le permettez, je m’installe.

Sans attendre ma permission, il posa, sur une chaise paletot, chapeau et canne ; puis, en me tendant les violettes, il dit :

– C’est pour vous. J’aurais voulu vous apporter des roses, mais, mes finances ne me le permettaient pas.

Je le remerciai.

– Vous êtes gentil, Guy.

– Non, pas plus que d’habitude. Pendant que je mettais les fleurs dans un vase, il s’installa dans un fauteuil près de la cheminée.

– Il fait bon ici, dit-il en s’approchant du feu.

Régine, si vous le permettez, je vais passer un long moment avec vous.

– Vous vous ennuierez !

– Coquette, s'ennuie-t-on jamais avec une jolie femme ?

J'essayai en vain de prendre un ton sévère.

– Guy, ne dites pas de bêtises.

– Je ne suis pas venu que pour cela. Vous pensez bien que je ne vais pas discuter avec vous des questions de théologie ou de droit romain.

– Je serais du reste incapable de vous répondre.

– Alors, nous n'allons parler que de vous, c'est plus amusant.

– Croyez-vous ?

– J'en suis certain, d'abord je vous interroge. Quoi de nouveau depuis que je vous ai vue ?

– Rien de bien intéressant ; j'ai travaillé, j'ai vieilli, tout doucement.

Un éclat de rire me répondit.

– Régine, vous insultez la jeunesse.

– Guy, j’approche de mes vingt-deux ans.

– Moi, j’en ai vingt-sept depuis hier, et je vous assure que je ne me sens pas vieillir.

– Vous êtes un homme.

– Et vous une femme, mademoiselle la Palice.

Je ris de cette boutade, et cela me sembla très bon ; il y avait longtemps que je n’avais ri !

Guy me demanda :

– Régine, savez-vous ce que j’ai fait depuis le fameux dîner ?

– Non.

– Eh bien ! je me suis terriblement ennuyé.

Sceptique, je m’écriai :

– Est-ce possible ?

Il prit un air malheureux et me raconta :

– Maman, furieuse de l’échec Madaillac, m’a fait une vie infernale, des reproches soir et matin ; et comme mon usine, ne faisant pas d’affaires s’est vue dans l’obligation de fermer

ses portes, je me suis trouvé sans situation.

– Encore ! m'écriai-je.

D'un ton pitoyable, infiniment drôle, il reprit :

– Oui, encore, ma petite Régine. Il suffit, vous le savez bien, que j'entre dans une affaire pour qu'immédiatement elle ne marche plus. Depuis que je suis sorti de Centrale, le dernier, c'est la septième boîte que j'essaie et toujours la force des choses m'en fait sortir. Ce qui n'empêche pas que maman me répète tout le temps que je ne peux rester nulle part, que c'est grâce à mon mauvais caractère que les affaires périclitent ; enfin que je ne suis bon à rien. Depuis deux semaines, j'entends cela soir et matin, et, comme ma pension est supprimée, je suis très malheureux.

Moqueuse, je lui demandai :

– Réellement, vous êtes malheureux ?

Avec ce sourire bizarre qui lui est particulier, il me répondit :

– Non, vous me connaissez assez, Régine, pour savoir que, pour moi, plaie d'argent n'est

pas mortelle. Je m'arrange, j'emprunte, je fais des dettes ; ça revient au même.

Je pris un air sévère pour lui dire :

– Ce n'est pas raisonnable.

– Peut-être, mais c'est si bon de ne pas être raisonnable. Je suis jeune, Régine, je ne peux pas agir comme un vieux.

– Vous êtes un enfant.

– Terrible, je le sais bien.

– Et où ça vous mènera-t-il ?

– À être gai, à m'amuser.

– Et après ?

– Après, fit-il sans aucun embarras, je serai vieux comme tout le monde ; mais, au moins, j'aurai une foule de jolis souvenirs. Et puis, ne me parlez pas de l'avenir, c'est une chose à laquelle je ne pense jamais. Le présent me plaît, je le vis avec plaisir, pourquoi penser à demain ?... En ce moment, je suis très heureux. Je regarde avec un œil d'artiste votre joli visage, je contemple, émerveillé, un tas de petits rayons de

soleil qui jouent à cache-cache dans vos cheveux.

Étonnée de l'entendre parler ainsi, je m'écriai :

– Guy, faites attention, vous devenez poète.

Il s'écria en riant :

– C'est l'heure, c'est la minute, c'est l'instant, c'est vous, c'est ce parfum de violettes qui se répand dans la pièce. Je suis poète, Régine, quelle découverte venez-vous de faire ?... Aujourd'hui, je ne sais pourquoi, je m'amuserais nulle part autant qu'ici.

– Vous vous amusez donc tant que cela ?

– Amuser, est-ce le mot propre, je ne sais. Je suis bien, près de vous. C'est si gentil d'être avec une femme qui ne vous dit rien de désagréable.

– Ceci, c'est pour votre mère.

– Pour ma mère, oui, et pour beaucoup d'autres aussi.

Je ne répondis pas, mais je ne pus m'empêcher de sourire.

Avec un air sérieux, Guy reprit ;

– Régine, savez-vous que depuis un mois, trente jours, mon amie, trente longs jours, il n’y a plus qu’une chose qui existe pour moi.

Moqueuse, je lui demandai :

– Cette chose, un nouvel amour ?

– Non, vilaine, ce n’est pas un nouvel amour, c’est une vieille affection qui se transforme.

Comprenant de qui il s’agissait, vivement, je repris :

– Vous n’allez pas recommencer vos bêtises de l’autre soir ?

– Elles vous ont fâchée ?

– Non, j’en ai ri ; et c’est tout.

Nullement vexé, ce grand enfant a très bon caractère, il me demanda gentiment :

– Alors pourquoi ne voulez-vous pas que je vous fasse rire encore ?

– Parce que je trouve cela bien inutile.

– Inutile. Régine, pouvez-vous dire cette chose-là sérieusement. Mais la gaieté, c’est la vie. Comment, vous avez la chance d’avoir un sujet

qui vous fait rire, et vous ne voulez pas qu'on vous en parle ? Quelle drôle de petite fille vous êtes.

– Une petite fille qui est presque aussi grande que vous.

– Oui, mais qui est bien moins raisonnable.

– Vraiment !

– Dame, elle ne veut pas qu'on l'amuse ! Pourtant, je crois que vous ne devez pas rire tous les jours chez Renoux.

Affectant un air brave, je répondis :

– Bah ! on s'y fait ; c'est une habitude à prendre.

Bon, avec une émotion très tendre, Guy me dit :

– Une habitude qui doit être parfois bien douloureuse.

– Mais non, mais non, et puis je vous défends de m'attrister.

– Me voilà très embarrassé, Régine, vous ne voulez pas rire, vous ne voulez pas pleurer, de

quoi faut-il vous parler ?

– De vous, des autres, du temps qu’il fait, de la pièce à la mode, du livre à succès.

Guy fit la moue.

– Non, c’est trop banal, cela ne me dit rien. Et puis, ces sortes de conversations sont bonnes pour les gens qui ne se connaissent pas, et ce n’est pas notre cas.

– Alors...

– Alors, reprit-il plaintivement, laissez-moi vous parler de... ma bêtise.

– À quoi bon ? Tenez, pour vous changer les idées, je vais vous offrir le thé. Seulement, comme mon nombreux personnel est absent, vous allez rester quelques minutes seul, le temps que je prépare ce qu’il faut.

Il se leva et, gaiement, s’écria :

– Quelle gentille idée, j’avais justement faim. Régine, je vous accompagne à la cuisine, nous ferons le thé ensemble.

Il me suivit et, consciencieusement, m’aida.

Le thé fait, il apporta le plateau dans le petit salon, nous mîmes la table entre nous deux et, avec appétit, nous dévorâmes les gâteaux secs que nous avions dénichés dans une boîte.

Tout en mangeant, il bavarda :

– Il me semble que je n'ai jamais si bien goûté, que c'est gentil, ce tête-à-tête ! Régine, vous avez beau dire, nous avons l'air d'amoureux.

– Si cette idée vous fait plaisir, mon petit Guy, cela m'est bien égal.

– Oh ! la vilaine réponse, oh ! la vilaine figure. Régine, ne prenez pas cet air sage, il vous va très mal. Ma chère, n'imitiez pas M^{me} de Maintenon, je ne suis pas Louis XIV ! Ah ! vous souriez maintenant ; comme vous êtes jolie ! Laissez-moi le dire, cela ne fait de mal à personne.

J'essayai de me fâcher.

– Voulez-vous bien vous taire, vous êtes ridicule.

Avec ce grand gamin, il n'y a pas moyen d'être sérieuse deux minutes ; l'instant d'après,

une de ses boutades me faisait rire.

– Régine, voulez-vous taquiner maman ? me demanda-t-il tout à coup, en buvant son thé.

– Quelle question !

– Jeune fille bien élevée, vous ne me l'avouerez probablement pas, mais je suis certain que vous seriez très contente de faire quelque chose qui ennuerait un peu ma mère.

Je protestai faiblement :

– Guy, voyons...

– Mais oui, et c'est naturel. Madaillac père et fils sont difficiles à oublier.

– J'essaie.

– Mais vous n'avez pas encore réussi.

Mon silence l'amusa.

– J'en étais sûr, je devine les plus secrètes pensées. Lorsque je serai dans la misère, je prédirai l'avenir et vous verrez que je gagnerai beaucoup plus d'argent que dans mes boîtes industrielles.

Malgré moi, obéissant à un très vilain

sentiment, je demandai à Guy :

– Dites-moi, que faudrait-il faire pour taquiner M^{me} Durnal ?

Il s'écria avec emphase :

– Ô filles d'Ève, que vous vous ressemblez toutes ! la curiosité a perdu votre mère et elle vous perdra aussi.

Impatientée, je repris :

– Voyons, soyez sérieux et répondez-moi.

– Eh bien ! chère Régine, si vous voulez contrarier M^{me} Durnal, feignez de vous apercevoir que je brûle d'amour pour vous.

– Simplement ?

– Mais oui ; comprenez donc, chère innocente, que maman rêve pour moi le beau mariage, la grosse fortune, une Madaillac en jupons ; qu'elle soit laide, borgne, infirme, qu'importe, pourvu qu'elle ait de l'argent. J'ai déjà refusé bien des héritières et je continuerai car, si je ne vous épouse pas, je ne me marierai pas.

Guy comme mari ! Cette idée me parut

extravagante et j'allais le lui dire lorsque nous entendîmes ouvrir la porte de l'appartement.

– Voilà maman, fis-je en repoussant un peu la table pour me lever.

– Je vous en prie, s'écria Guy, ne bougez pas. Votre mère n'est pas seule, la mienne l'accompagne, et je veux qu'elle nous voie ainsi tous les deux.

– Vous vous ferez gronder.

– Peut-être, mais j'aurai ma pension ce soir. Je lui dirai que, faute d'argent, ayant faim, je suis venu demander à goûter à une jolie femme compatissante.

Je n'eus pas le temps de répondre, M^{me} Durnal et maman entraient. Elles ne s'attendaient pas à nous trouver ensemble et, surprises, différemment, elles s'arrêtèrent sur le seuil de la porte.

Bonne, gentiment, ma mère dit :

– C'est très aimable à vous, Guy, d'être venu.

M^{me} Durnal répondit à mon bonjour d'une manière fort désagréable et, sur le même ton, elle

parla à son fils :

– Je ne savais pas te trouver ici.

Sans le moindre embarras, Guy lui répondit :

– Depuis longtemps, je voulais venir voir M^{me} de Bois-Mesnil, je suis très en retard avec elle.

Puis, se rapprochant de sa mère, tout bas, il ajouta :

– La nécessité, maman, une dure nécessité, m'a forcé à faire cette visite. Je vous expliquerai.

Ces dames s'installèrent à nos places, je leur servis le thé. Cela fait, les laissant discuter les mérites du prédicateur qu'elles venaient d'entendre, je m'approchai de la fenêtre pour admirer le ciel que le soleil couchant embrasait.

Guy vint me rejoindre. Je le regardai avec des yeux rieurs ; il comprit et me dit :

– Vous avez envie d'être taquine ?

Mon sourire le renseigna. Alors, se rapprochant de moi, il murmura :

– Régine, je vais vous dire des folies.

Je me tournais vers M^{me} Durnal ; sans en avoir

l'air, elle nous observait. Résolue à être coquette, contente d'inquiéter la chère amie de maman, je répondis :

– Vraiment, eh bien ! je vous accorde dix minutes.

– Vous fixez le temps, cruelle !

– C'est un jeu.

– Hélas ! pourquoi me le rappeler ? Laissez-moi me figurer, pendant ces dix minutes, que vous m'écoutez avec votre cœur.

– Il n'a pas d'oreilles, mon ami.

– Ah ! que vous êtes moqueuse, et comme on voit bien que vous ne m'aimez pas !

Avec un sourire que M^{me} Durnal vit, je dis :

– Vous vous trompez, seulement il y a beaucoup de façons d'aimer.

– Pour moi, il n'y en a qu'une !

– Je ne la connais pas.

– Laissez-moi vous l'apprendre.

– Je vous remercie, mais le professeur

m'effraie. Il est si peu raisonnable !

– Il le serait si vous vouliez l'aimer.

– Croyez-vous qu'il puisse jamais le devenir ?

– Je ne sais pas, mais prenez-le tel qu'il est.

Pauvre Guy ! en me disant cela, il avait vraiment l'air sincère. J'allais lui répondre quelque gentille parole, lorsque M^{me} Durnal, d'une voix pleine de colère, interrompit notre entretien :

– Guy, je m'en vais, il est tard. Nous dînons en ville. Je pense que tu m'accompagnes.

Nous nous retournâmes ensemble, souriant tous les deux. Les regards furieux de M^{me} Durnal m'amusèrent.

– Ça a pris, murmura Guy.

– Vous aurez votre pension ce soir, répondis-je.

Les adieux s'échangèrent, rapides. M^{me} Durnal désirait emmener son fils de cette maison où une jeune fille sans fortune, et qui gagnait sa vie, osait être coquette ! Je les accompagnai jusque

sur l'escalier, et, comme ils descendaient, je criai à Guy, dernière taquinerie :

– À bientôt, mon ami. Revenez un de ces dimanches, l'après-midi nous sommes toujours là.

Cette comédie dans laquelle j'ai joué un rôle est un peu ridicule ; mais j'avoue qu'elle m'a amusée follement. Malgré mon grand air sage, comme dit Guy, je n'ai pas encore vingt-deux ans et, parfois, cela m'ennuie d'être toujours sérieuse et raisonnable. C'est si bon de rire et d'oublier.

Dès qu'il arrive quelque part, Guy met de la joie tout autour de lui. On est plein d'indulgence pour ce grand fou, on l'écoute en riant, et on lui pardonne ce qu'on ne pardonnerait jamais à un autre. Tout petit, il était ainsi ; grand, il n'a pas changé. Ce garçon de vingt-sept ans est un vrai gamin, et il le sera éternellement.

*

Les jours se suivent, mais ne se ressemblent

pas. Hier j'étais contente, pleine de courage, et ce soir, lundi, je suis si triste, si désolée, qu'un long moment je suis restée assise devant ma table, n'ayant même pas l'énergie de prendre le cher porte-plume de père. Enfin j'ai secoué cet alanguissement morbide et me voici en train d'écrire. Je veux noter toutes les heures mauvaises que j'ai vécues depuis hier.

Ce matin, comme de coutume, j'étais vaillante. En arrivant chez Renoux, j'ai trouvé un courrier important. Je l'ai lu, annoté, puis j'ai réclamé les essayages. Cela fait, je suis montée à l'atelier.

En entrant dans la grande pièce où vingt ouvrières sont réunies, j'ai deviné qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire ; on ne travaillait guère et l'on causait beaucoup. J'ai appelé la contremaîtresse, je lui ai donné certaines indications, puis comme l'agitation de ces demoiselles ne cessait pas et qu'elles continuaient à parler à voix basse, je leur ai demandé :

– Qu'y a-t-il donc ce matin, vous avez l'air d'avoir appris quelque mauvaise nouvelle ?

Les ouvrières se turent immédiatement, aucune n'osait parler.

Je ne sais pourquoi ce silence m'impressionna, et, avec un peu d'impatience, je repris :

– Voyons, qu'une de vous me réponde, quelle est la cause de votre agitation ?

Une jolie brune releva la tête, et après avoir regardé ses compagnes, elle me dit :

– Voilà, mademoiselle, c'est rapport à Georgette.

Georgette ! Je fis le tour de la table et je constatai l'absence de la petite ouvrière.

L'air sévère, je me tournai vers la contremaîtresse.

– Elle est encore en retard, lui demandai-je ?

– Voilà, mademoiselle, nous ne savons pas ; et c'est ça qui nous tourmente.

– Pourquoi ?

La jolie brune reprit vivement :

– On va tout vous raconter, mademoiselle, et vous verrez qu'on a raison d'être inquiètes.

Depuis quelque temps, je ne sais si vous l'avez remarqué, Georgette était triste et pleurait souvent. Ici on la taquinait, on lui disait qu'elle avait un amoureux et que cet amoureux devait lui faire de la peine. Elle était si petite et si enfant que personne ne s'imaginait que c'était vrai ; sans ça, n'est-ce pas, on ne lui aurait pas dit. Samedi, on avait envie de rire, on lui a fait une plaisanterie. Une de nous a écrit une lettre d'amour pendant qu'elle était en course et, à son retour, je la lui ai donnée en disant qu'on l'avait apportée pour elle. D'abord, en voyant sa figure joyeuse, on s'est bien amusé ; et puis, comme elle pleurait de bonheur, on a eu peur d'avoir fait une bêtise ; mais personne n'a osé le lui dire... Nous sommes parties ensemble ; dans l'escalier j'ai essayé de lui faire comprendre que la lettre pouvait être une plaisanterie... Ah ! mademoiselle Régine, jamais je n'oublierai sa figure. Elle s'est arrêtée, et avec violence elle m'a dit :

– Ne parle pas de ces choses-là, Marie ; si cette lettre est fausse, si on me l'a écrite pour se moquer de moi, ce soir je ferai un malheur, tant pis pour eux.

Elle est partie dans le magasin, je ne l'ai pas suivie. Mais, depuis samedi, je suis tourmentée et comme elle n'est pas là, ce matin, ça ne nous rassure pas. Voilà.

Connaissant le secret de Georgette, je compris le mal qu'inconsciemment ses camarades lui avaient fait. Mais ce secret n'étant pas le mien, je n'avais pas le droit de dire aux ouvrières combien elles avaient été cruelles.

Je repris :

– Si à midi Georgette n'est pas venue, si elle n'a pas fait prévenir, j'irai chez elle.

Je redescendis très inquiète. J'avais beau me raisonner, me dire que cette petite n'était qu'une enfant, j'avais peur que le chagrin ne lui eût fait faire quelque sottise irréparable.

Comme j'arrivais à mon rayon, une vendeuse me prévint que M. Renoux me demandait à son bureau.

Cette communication me fut désagréable. Je n'étais pas retournée dans le bureau de M. Renoux depuis le jour où, venue pour lui

demander une situation, il avait bien voulu me prendre chez lui. J'eus un moment d'hésitation. Mais pouvais-je ne pas obéir ?

D'un pas ferme, je traversai le magasin. Je rencontrai M^{me} Jeanne qui me salua en souriant. Cette amabilité m'inquiéta.

Devant la porte du patron, prêt à introduire les visiteurs, le petit groom attendait.

Je lui demandai si M. Renoux était seul.

– Non, me dit-il, il y a un monsieur.

– Un fournisseur ?

– Oui, on lui propose des étoffes épatantes ; on dirait de l'or et de l'argent.

– Il y a longtemps qu'il est là ?

– Oui, il range son « bazar » ; ça ne sera pas long maintenant.

Comme il disait cela la porte s'ouvrit, le fournisseur s'en allait.

Le groom me rappela que mon tour était venu.

– C'est à vous, mademoiselle.

J'entrai.

Assis devant son bureau, M. Renoux écrivait. Il leva les yeux et me désigna un fauteuil.

– Veuillez vous asseoir, mademoiselle, j'achève une dépêche pressée.

Anxieuse je m'assis, attendant avec impatience les paroles que cet homme allait prononcer.

La dépêche terminée, M. Renoux sonna le groom et lui donna l'ordre de la porter immédiatement. Cela fait, il se tourna vers moi.

– Mademoiselle Régine, me dit-il, j'ai à vous apprendre des choses graves.

– Je vous écoute, monsieur.

– Dans la journée de samedi plusieurs objets ont disparu du magasin. Une écharpe, un col de dentelle, une chemisette de soie.

Je le regardais, étonnée, me demandant pourquoi il me racontait cela. Il ajouta :

– Immédiatement prévenu par M^{me} Jeanne, depuis ce matin je fais des recherches, j'ai

interrogé tous les employés, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et je dois vous dire qu'à la suite des renseignements recueillis je pense connaître la coupable.

Il s'arrêta encore et me regarda fixement ; puis il dit d'une voix nette :

– C'est votre protégée, la petite Georgette.

Cette accusation précise me révolta, je m'écriai :

– Mais non, monsieur, c'est impossible, cette enfant est très honnête.

Alors, il ajouta :

– Georgette a été vue samedi dans le magasin vers midi et demi, heure à laquelle elle ne doit pas y être ; elle a regardé l'écharpe et a dit à une vendeuse qui se trouvait là : « Ça ferait bien mon affaire pour sortir dimanche. » À sept heures, sous prétexte de demander un renseignement, on ne sait plus lequel, elle est encore venue ; les vendeuses rangeaient, elle les a aidées... Ce matin, on s'est aperçu du vol et, d'après ce qu'on m'a dit, elle n'a pas paru. Trouvez-vous,

mademoiselle, que j'ai tort de conclure que cette petite est la coupable ?

Me refusant à croire Georgette capable d'une aussi vilaine action, je la défendis :

– D'autres qu'elle ont pu venir dans le magasin ; rappelez-vous, monsieur, que M^{me} Jeanne et ses vendeuses n'aiment pas cette enfant. Elle est moqueuse, taquine, elle a beaucoup d'ennemies ; et puis, pourquoi aurait-elle pris ces objets ?

Dédaigneux, il haussa les épaules.

– Vous êtes jeune, mademoiselle, vous ne connaissez pas les ouvrières. Il y a quelque amoureux là-dessous, votre protégée aura voulu l'éblouir.

Mon cœur se serra et je compris que M. Renoux ne se trompait pas. La petite, à moitié folle de chagrin, avait tenté de revoir celui qu'elle aimait ; pour cette suprême démarche elle avait voulu être belle ! N'ayant pas d'argent, elle avait pris... volé ; c'était clair.

Désolée, oubliant ma réserve habituelle,

j'interrogeai M. Renoux.

– Et alors, monsieur, lui demandai-je, si elle est coupable, vous la renverrez ?

Ma question était stupide et, fort en colère, M. Renoux y répondit :

– La renvoyer, sûrement, mademoiselle. Mais d'abord je vais faire une plainte pour tâcher de retrouver ces objets.

– Mais, fis-je effrayée, si vous portez plainte c'est la prison pour elle.

– Non, vu son âge, tout simplement la maison de correction jusqu'à vingt et un ans. Est-ce que vous vous imaginez par hasard que je vais laisser cette jeune voleuse faire des dupes autre part ?

Bouleversée, comprenant que cette décision était irrévocable, je suppliai :

– Monsieur Renoux, je vous en prie, réfléchissez. Cette petite, avant, était une honnête fille. Elle a bien des excuses, elle est si jeune ! Ici beaucoup de choses la tentaient.

– C'est possible, mademoiselle, mais je ne peux pas entrer dans ces considérations qui sont

les mêmes pour toutes les ouvrières.

Cette réponse était très juste, et que pouvais-je dire. Pourtant j'implorai encore :

– Monsieur, je vous en supplie, attendez avant de porter plainte, attendez quelques heures seulement. Il se peut qu'elle regrette sa faute et qu'elle rapporte elle-même ce qu'elle a pris.

– Si cela était, mademoiselle, fit-il railleur, ce matin elle aurait été ici avant tout le monde pour remettre en place les objets dérobés. Il est onze heures et elle n'a pas encore paru. Cette absence la condamne.

– Elle est peut-être malade.

– Maladie qui arriverait fort à propos. Non, croyez-moi, votre protégée est une petite voleuse et ne la défendez pas.

M. Renoux se leva, il n'avait plus rien à me dire et je le devinais résolu à agir. Je me levai aussi et lui demandai :

– Voulez-vous me permettre, monsieur, d'aller chez Georgette ?

Il fronça les sourcils et avec colère s'écria :

– Pour la prévenir de mes intentions, afin qu'elle ait le temps de mettre chez une amie complaisante ce qu'elle m'a volé. Vous avez une façon de défendre mes intérêts qui est assez bizarre, mademoiselle.

– Monsieur, je vous en prie, comprenez-moi. Je voudrais voir Georgette pour savoir les raisons qui l'ont poussée à commettre ce vol... Je voudrais qu'elle me racontât cette vilaine histoire, puis, comme je suis sûre que cette petite me restituera immédiatement les trois objets volés, je vous supplierai de ne pas porter plainte. Georgette a une mère, cinq petites sœurs ; si vous la faites arrêter, mettre dans une maison de correction, c'est le déshonneur et la misère pour toute une famille. Monsieur, vous croyez-vous le droit de faire tant de malheureux ?

– Le droit, certainement, mademoiselle.

Sa réponse était précise, mais il me parut moins résolu. Je repris vivement :

– Oui, peut-être ; mais au-dessus du droit il y a la pitié, la bonté.

M. Renoux se rapprocha de moi et, en me regardant fixement, il dit :

– Ce sont deux mots que les patrons doivent oublier.

Alors, en souriant, très brave, je m'écriai :

– Monsieur, je vous en prie, aujourd'hui souvenez-vous d'eux. Pensez que votre décision va créer de la joie ou de la douleur ; vous n'hésitez pas, le sachant.

– Non, parce que c'est vous qui me le demandez.

En disant cela M. Renoux s'était approché de moi, et il m'avait pris la main. Contente de sa décision, je ne la retirai pas. Alors il la porta brusquement à ses lèvres et y mit un long baiser.

Furieuse de m'être laissé surprendre, je me reculai, prête à me fâcher ; mais, très habilement, comme si rien ne s'était passé, il reprit :

– Allons, partez chez Georgette ; j'attendrai votre retour pour prendre une décision.

Je balbutiai un vague remerciement et je quittai le bureau, reconduite par M. Renoux.

Dans l'antichambre M^{me} Jeanne attendait avec un fournisseur. Mon visage troublé dut lui faire plaisir... Je ne m'occupai guère de ce qu'elle pensait, vite, j'allai m'habiller. Cinq minutes après, dans une auto, je roulais vers Montmartre. Je n'avais plus qu'une idée : savoir la vérité, savoir pourquoi Georgette, que je croyais si honnête, avait commis cette vilaine action.

Au haut d'une rue que l'auto avait difficilement grimpée, le chauffeur s'arrêta et me prévint qu'il ne pouvait pas aller plus loin. Il m'engagea à prendre le funiculaire, ce que je fis.

En voyant la basilique, superbe et solitaire, je songeais à la petite ouvrière. Je me souvenais de son jeune amour, je me rappelais avec quelle émotion enfantine et charmante elle me parlait de ses « heures de bonheur ». Là, sur les marches de pierre, assise à côté de son fiancé, elle avait vécu les moments les plus heureux de sa dure vie de trottin ; là, elle avait cru vrai tout ce que cet homme qu'elle aimait lui disait. Pauvre petite ! Pour le reconquérir elle n'avait pas hésité à commettre une vilaine action, compromettant sa

tranquillité, son avenir, et risquant de perdre une place qui la faisait vivre elle et les siens. L'amour des humbles est-il donc plus réel, plus sincère, plus grand que le nôtre ? Moi aussi j'ai aimé, mais pour reprendre celui que j'aimais je n'aurais rien tenté ; mon orgueil me le défendait, et mon orgueil était maître de mon amour.

Le funiculaire me déposa sur une sorte de petite place, je demandai mon chemin ; on m'indiqua la rue où habitait Georgette. C'était une rue étroite bordée de maisons de bien pauvre apparence. Je trouvai facilement celle que je cherchais. Sachant par Georgette qu'elle habitait au rez-de-chaussée, je pris un couloir qui donnait dans une cour sombre et toquai à la première porte que je rencontrai.

Je n'avais jamais vu de maisons d'ouvriers ; celle-là me parut si misérable, si malsaine, que mon cœur se serra en pensant que des enfants y vivaient. Comme on ne venait pas m'ouvrir et que la clé était sur la porte, j'entrai.

D'abord je ne distinguai rien, la pièce était sombre, une petite fenêtre seule l'éclairait ; puis,

mes yeux s'accoutumant à cette obscurité, je vis une table, un fourneau, et un lit où deux enfants dormaient.

Par terre, sur les chaises, sur la table, partout, traînaient des morceaux de papier, de vieux chiffons. Une terrine, pleine d'eau grasse, avait été laissée si près de la porte que j'avais failli la casser en entrant. C'était le désordre, la misère. Une affreuse odeur vous saisissait à la gorge, on sentait que cette pièce ridiculement chauffée, le fourneau était rouge, ne devait jamais être ouverte.

J'éprouvai un tel malaise que je reculai de quelques pas, prête à m'en aller. La voix de Georgette m'arrêta.

– C'est toi, maman, demandait-elle. Je m'avançai dans la pièce et j'aperçus une porte entrebâillée. La petite devait être là.

Sans hésiter j'ouvris cette porte, et je répondis :

– Non, Georgette, ce n'est pas ta mère, c'est moi. Elle poussa un cri douloureux :

– Mademoiselle Régine, oh ! mademoiselle Régine !

Je me dirigeai vers le grand lit qui emplissait la chambre et où la fillette se reposait. Elle était si pâle, si changée, que mes premiers mots furent :

– Tu es malade ?

Sans me regarder, elle répondit :

– Oui, j’ai craché le sang cette nuit, j’ai mal dans la poitrine, on va m’emmener.

– Où t’emmène-t-on ?

– Pas à l’Élysée, bien sûr ; à l’hôpital, comme tout le monde.

L’hôpital, ce mot fit mal et j’oubliai un moment pourquoi j’étais venue.

Je m’assis près du lit et, prenant la petite main brûlante, je lui dis :

– Sais-tu que tu ne me reçois guère bien ?

Désagréable, elle me demanda :

– Pourquoi êtes-vous venue ?

– Pour te voir.

– C'est pas vrai, fit-elle grossièrement, vous ne saviez pas que j'étais malade.

– Tu supposes donc qu'il y a une autre raison ?

– Oui, mais je ne vous la dirai pas. Doucement, tout en caressant le pâle visage, je repris :

– Veux-tu que je te la dise ?

– Non, non, y a des choses dont je ne veux pas qu'on me parle... Et puis, je suis malade, faut me laisser tranquille, c'est le médecin qui l'a dit.

– Peut-être, mais ta maladie n'aura qu'un temps ; quand tu seras guérie, il faudra répondre.

Elle me regarda tristement, et, très grave, murmura :

– Je ne guérirai pas, tout à l'heure j'ai entendu le médecin qui préparait maman... J'en ai pour six semaines, deux mois... et puis ce sera fini.

Malgré moi, mes yeux s'emplirent de larmes.

Georgette s'en aperçut et reprit très doucement :

– Faut pas pleurer, ça m'est si égal de mourir. Pierre ne m'aime plus..., j'aurais jamais été heureuse.

Je dominais mon émotion et j'essayais de sourire.

– Oui, tu me racontes cela pour m'attendrir. Tu as fait une bêtise, tu as peur d'être grondée, alors tu parles de mourir.

Elle secoua la tête.

– Bah ! je sais bien pourquoi vous venez, allez, c'est rapport à l'écharpe, au corsage, à la dentelle. Tout ça, c'est là, dans un coin, avec votre adresse dessus. Vous voyez que j'avais pas l'intention de les garder.

– Pourquoi les as-tu pris ?

– Pour me faire belle, pardi ! J'espérais que, bien attifée, mon Pierre me reviendrait. Alors, hier matin, je me suis habillée pendant que maman était dehors avec les petites, et j'ai été l'attendre dans sa rue. Je l'ai vu, il avait l'air si content que ça m'a tourné le cœur. Tout de même j'aurais pas cru qu'on pouvait oublier si vite. Je

me suis approchée, je voulais lui parler. En me voyant avec mon beau corsage, il s'est mis à rire. « Tiens, la gosse qui a fait toilette, c'est pour qui ? – Pour toi, pardi, que je lui répons... » Alors, il a repris : « Cherche un autre amoureux, ma petite, pour nous c'est fini. T'es vraiment trop gosse, trop mioche, adieu ! »

Il est parti, mademoiselle Régine, je ne l'ai pas suivi, à quoi bon ? J'avais trop de chagrin ! J'ai marché toute la journée... je ne sais pas où j'ai été... mais le corsage de soie n'était pas chaud, j'ai pris froid... je suis rentrée ici très tard et malade. Maman m'a battue, je me suis couchée, je grelottais... Une heure après, je crachais le sang. Voilà.

Je n'avais plus le courage de gronder, Georgette me faisait pitié ! L'écharpe, le corsage, la dentelle, c'était si peu de chose près de ce lit de malade. La gorge contractée par une émotion douloureuse, je ne savais que dire. Parler de guérison, de bonheur, d'espoir, dans cette chambre misérable, cela me paraissait cruel et ridicule ; et puis, cette petite, pour le moment, ne

désirait pas vivre. Je lui demandai :

– Où est ta mère ? je voudrais la voir avant de m'en aller.

– Elle est au commissariat pour l'ambulance ; paraît qu'il ne faut pas que je marche.

– Et tes sœurs ?

– À l'école, et il y en a deux qui dorment dans la cuisine.

– Oui, je les ai vues en entrant.

Après un instant de silence, Georgette reprit :

– Dites, mademoiselle Régine, vous êtes venue rapport aux objets ?

– Oui, c'est M. Renoux qui m'a envoyée.

– Comment a-t-on su que c'était moi ?

– Ce n'était pas difficile. Samedi tu avais aidé les vendeuses de M^{me} Jeanne à ranger, ce que tu ne fais jamais.

Un sourire triste parut sur ses lèvres pâles.

– J'ai pas été maline, quand on n'a pas l'habitude, on fait ça bêtement.

L'insouciance de Georgette me surprit.

– Mais c'est très mal. Sais-tu que M. Renoux voulait te faire arrêter ?

Immédiatement je regrettai mes paroles, craignant l'émotion qu'elles pouvaient causer à la petite malade. Elle me regarda et dit avec indifférence :

– Ça m'est bien égal, tout m'est égal maintenant.

J'essayai de protester contre ce découragement.

– Quand tu seras guérie, tu changeras d'idée.

– Je vous ai dit que je ne guérirai pas... et puis je ne tiens pas à guérir... Je ne veux pas voir mon Pierre se marier avec une autre.

Deux larmes coulèrent sur le pauvre visage. Je me penchai et j'embrassai la fillette avec tendresse.

– Allez-vous-en, mademoiselle Régine, reprit-elle, maman va revenir, j'aime mieux que vous ne la voyiez pas.

– Pourquoi ?

– Faudrait lui expliquer l'écharpe et le reste, elle crierait et je ne peux plus entendre crier. Le paquet est sous le lit, prenez-le.

Je pris le paquet, et je promis à Georgette d'aller la voir à l'hôpital.

– Faudra pas venir, me dit-elle ; comme je vous aime beaucoup, ça me ferait de la peine de vous dire adieu... et je veux mourir tranquille.

Je m'en allai le cœur gros. Je traversai la cuisine, les enfants dormaient toujours.

Tristement je pris le chemin du retour ; il était près de midi quand j'arrivai.

Voulant parler de suite à M. Renoux, je pénétrai dans le magasin par la porte des clientes et je montai à son bureau. Il m'ouvrit lui-même.

– Ah ! vous voilà, mademoiselle, justement j'allais partir. Eh bien ?

Brisée par mon émotion, je me laissai tomber sur un fauteuil et, sans rien dire, je tendis le paquet.

– Ah ! fit-il joyeux, vous avez trouvé la pie au nid, tout y est ?

– Oui monsieur, balbutiai-je.

– Que vous a-t-elle dit ? A-t-elle avoué ?
Avez-vous eu du mal à vous faire restituer les objets ?

– Aucun, le paquet était prêt. L'adresse est dessus, vous pouvez constater. Il regarda.

– C'est vrai, dit-il, mais alors je ne comprends plus.

– Elle se meurt.

– Comédie qu'on vous a jouée ; et puis, est-ce une raison pour voler ?

– Elle aimait, elle n'avait pas d'argent pour se faire belle.

– Mademoiselle, si nous devons permettre cela aux ouvrières, le magasin serait bientôt vide.

Trouvant inutile de discuter sur ce sujet, je repris :

– Enfin, monsieur, vous ne porterez pas plainte.

Il hésita, puis il dit :

– Non ; pourtant c'eût été un exemple salubre... Mais pour vous faire plaisir, mademoiselle, je ne donnerai aucune suite à cette affaire.

Je me levai, M. Renoux me tendit la main.

– Vous ne me remerciez pas, me demanda-t-il ?

Il avait raison, je lui devais des remerciements.

– Pardonnez-moi, fis-je, je suis si bouleversée de ce que j'ai vu là-haut, que j'oublie de vous exprimer ma gratitude.

– Qu'avez-vous donc vu de si effrayant ?

– La misère.

Avec indifférence, il me répondit :

– C'est le lot de toutes nos ouvrières.

Ces mots me firent rougir de honte. Oubliant que cet homme qui me parlait ainsi était M. Renoux, mon patron, je m'écriai :

– Vous le savez et vous ne cherchez pas à améliorer leur situation. Croyez-vous avoir le

droit de ne pas vous occuper de la misère de vos ouvrières, le devoir, votre devoir de patron, qu'en faites-vous ?

Ces mots blessèrent profondément M. Renoux. Il devint très pâle, puis brusquement il mit son chapeau et quitta son bureau sans m'adresser la parole.

Ce départ calma ma colère. Immédiatement je pensai que cet homme qui s'en allait là tenait entre ses mains ma position, mon avenir. Et j'avais le pressentiment douloureux qu'il n'oublierait jamais ce que je lui avais dit.

La journée me parut longue ; une cliente me tint près de deux heures pour m'expliquer de quelle manière il fallait couper ses robes pour qu'elles l'amincissent ; j'écoutais ses explications sans les comprendre.

Enfin le soir vint, je quittai le magasin avec angoisse, j'avais peur du lendemain. Je ne me trompais pas. En rentrant, maman me remit un pneumatique qui venait d'arriver. M. Renoux, en style commercial, me prévenait qu'à partir de ce soir je ne faisais plus partie de sa maison. Un

chèque de cinq mille francs était joint à la lettre.

Bien que je m'attendisse à quelque chose de désagréable, je fus si saisie que, prise d'un vertige, je me cramponnai à maman.

Elle s'inquiéta et me demanda :

– Régine, est-ce une mauvaise nouvelle ?

Incapable de dissimuler, je répondis d'une voix pleine de larmes :

– Oui, M. Renoux me prévient que... je ne fais plus partie de sa maison.

La figure de maman s'illumina et, joyeuse, elle m'interrogea :

– Alors, tu ne retourneras plus chez lui ?

– Non.

– Et cela te fait du chagrin ! Moi je suis bien contente.

Cette insouciance de maman m'exaspéra, je m'écriai :

– Comment ferons-nous si je ne gagne plus d'argent ?

– Mais tu retrouveras une autre situation très facilement. M^{me} Durnal...

Impatientée, j’interrompis maman.

– Ah ! non, je t’en prie, ne me parle pas de M^{me} Durnal. Je ne veux rien lui demander parce que je ne l’aime pas.

Cette déclaration si nette contraria ma mère ; pendant le dîner elle me bouda. Après le repas, se disant fatiguée, elle se retira dans sa chambre et me laissa toute seule.

Maman, pourquoi n’as-tu pas compris que j’étais très malheureuse !

*

J’ai passé une semaine affreuse. Quarante-huit heures après ma visite à Montmartre j’ai appris la mort de Georgette enlevée par une congestion pulmonaire. Cette mort m’a fait un réel chagrin ; cette petite m’aimait et je l’aimais aussi.

Tous les jours j’ai fait des démarches

fatigantes et inutiles, j'ai frappé à bien des portes et je n'ai obtenu que des réponses vagues, des promesses menteuses... Ce n'était pas l'époque... il fallait revenir ; au printemps, on verrait. C'était partout la même chose, chaque soir je rentrais désespérée. Mais hier mon ciel noir, tout à coup, s'est éclairci. Dès le matin, Rosette me faisait dire qu'elle passerait me voir après le déjeuner.

Elle est venue ; dès qu'elle est entrée il m'a semblé que je n'étais plus seule et que son affection si sincère saurait m'aider.

D'abord, dans un bavardage fou, elle m'a raconté que la veille, allant chez Renoux pour me voir, elle avait appris, par M^{me} Jeanne, mon départ. Furieuse de cette nouvelle, elle avait déclaré, bien haut, qu'on ne ferait plus jamais rien pour elle dans cette maison. Et, très digne, elle était partie.

Assise devant moi, les bras croisés, délicieusement gentille, elle me demanda :

– Eh bien, ma chérie, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

– Je ne sais pas, je cherche.

– Tu veux rester dans les affaires ?
questionna-t-elle.

– Oui, puisque je réussis.

– Et tu as joliment raison ; avec ton goût tu
feras fortune.

– Je n’y compte pas.

– Il faut en être persuadée et je t’en apporte le
moyen.

Ébahie, croyant à une plaisanterie, je dis :

– Le moyen de faire fortune ? Rosette, tu
railles.

– Non, fit-elle gravement, écoute-moi sans
m’interrompre.

Ce ton m’amusa et, pleine de condescendance,
je répondis :

– Je t’écoute, petite madame.

– Tu sais, ou tu ne sais pas, que papa m’a
donné une dot fabuleuse ; malheureusement la
dot appartient au mari. C’est stupide, mais c’est
la loi, et je ne peux rien y faire. Donc ce n’est pas

de ce côté-là que j'ai cherché.

Ne comprenant pas du tout, je répétais machinalement :

– Que tu as cherché...

– Oui, ne m'interromps pas, j'oublierais ce que j'ai à te dire... Hier, en sortant de chez Renoux, j'ai été voir une tante qui m'adore. Je lui ai raconté ton histoire, ça lui a fait de la peine ; c'est une très bonne personne, ridiculement riche... Alors, elle et moi, nous avons cherché le moyen de te tirer d'affaire.

– Et... fis-je, très sceptique.

Radieuse, Rosette s'écria :

– Et nous avons trouvé.

– Dis vite.

– Voilà, nous t'installons. C'est-à-dire, nous montons une nouvelle affaire « Robes et manteaux » et c'est toi qui la diriges.

Stupéfaite, ahurie, je répétais :

– Robes et manteaux !

– Oui, dès demain nous irons visiter des

magasins, nous choisirons des tapis, des meubles, enfin tout ce qu'il faut pour que ta boîte soit jolie et plaisante. Tu t'occuperas des employées, des modèles, et dans quelques semaines tu seras patronne, ma chère !

Un peu honteuse, je demandai :

– Mais qui paiera tout cela, Rosette ? nous nous n'avons plus rien, tu sais.

Elle passa ses bras autour de mon cou et en riant, un peu émue, elle me répondit :

– Ma tante, grosse bête ; elle devient ta commanditaire, comme on dit dans les affaires.

– Et elle fait ça pour moi qu'elle ne connaît pas !

– Mais oui, d'abord parce que tu es mon amie et que je t'aime ; et puis, elle fera là un très bon placement !

Effrayée, je dis :

– Mais si je ne réussis pas, et si je perds cet argent qui n'est pas à moi, Rosette !

– Décidément tu es folle. D'abord tu réussiras,

c'est certain, et je te défends de penser à autre chose.

Gentille, elle se leva et me fit une grande révérence.

– Mademoiselle, me dit-elle, je vous présente votre première cliente.

Les yeux pleins de larmes reconnaissantes, je lui tendis les bras.

Elle ajouta en m'embrassant :

– J'aurais mieux aimé te présenter un mari ; ça viendra plus tard.

Comme elle disait cela, nous entendîmes sonner.

– Une raseuse, fit Rosette.

En soupirant, je répondis :

– M^{me} Durnal, je crois.

Ma petite amie fronça les sourcils.

– Je ne m'étais pas trompée, mais ça n'a pas d'importance. Nous lui disons bonjour, et je t'enlève.

– Pour ?

– Chez moi.

Chez elle, il y avait son mari et je ne voulais pas le revoir. Je cherchais quelque bonne excuse lorsque la porte s'ouvrit. Ce n'était pas M^{me} Durnal, mais son fils. Sa visite me fit plaisir et à Rosette aussi ; elle a connu Guy tout enfant et ils se sont toujours taquinés gentiment.

Vite, avant même que Guy lui ait dit bonjour, Rosette lui annonça la grande nouvelle.

Il écarquilla les yeux et, content, s'écria :

– C'est merveilleux, Rosette, – on peut encore vous appeler comme ça, – notre amie fera fortune, j'en suis certain.

Alors, d'une voix larmoyante, il me dit :

– Mademoiselle Régine, si vous avez une place pour un ingénieur dans votre maison, vous penserez à moi.

Nous nous mîmes à rire et la journée s'acheva gaiement. Rosette nous raconta son voyage. Elle a visité l'Italie d'une façon étrange, se refusant à pénétrer dans les musées. La raison ? Elle devient

triste dès qu'elle est enfermée. Il paraît que son mari a trouvé cela ridicule et le lui a dit souvent. Elle n'y a attaché aucune importance et a continué à ne faire que ce qui lui plaisait. Je crois que Rosette ne sera pas une épouse obéissante !

Elle est partie la première pour aller voir sa belle-mère, une femme ennuyeuse qui ne l'aime pas. Guy est resté encore quelques instants, et il m'a affirmé que son amour grandissait chaque jour. Il ne pense plus qu'à moi : Ça finit, m'a-t-il dit en s'en allant, par être très fatigant.

Voilà, maintenant que tout est décidé, que c'est irrévocable, j'ai peur. Aurai-je l'énergie, le courage de diriger, seule, une maison ?

J'ai à peine quelques mois d'apprentissage, mon éducation ne m'a guère préparée à cette tâche ; et puis, je souffre d'être définitivement classée : couturière. Cette souffrance est stupide, ridicule, je voudrais ne pas la ressentir. L'avenir, si noir hier, est presque clair maintenant. Eh bien, non, ce soir je ne peux pas me réjouir.

Huit mois ont passé, huit mois de vie si active que les heures se succédaient les unes aux autres sans que je m'aperçusse qu'elles passaient.

Depuis l'été dernier je suis installée dans un grand magasin clair et gai. Sur la porte on lit : « Régine – Robes et manteaux. »

Pour prévenir de l'ouverture de cette nouvelle maison, j'ai envoyé des cartes au Tout-Paris et à nos anciennes relations. Je complais sur leur curiosité.

Les premiers jours il y avait foule chez moi, mes anciennes amies venaient me contempler dans l'exercice de mes fonctions. Je me suis fait un visage aimable, j'ai reçu tout le monde avec un sourire joyeux.

Embarrassées d'abord, puis conquises (les modèles étaient jolis), elles ont commandé, et le premier mois nous avons fait un tel chiffre d'affaires que Rosette s'écriait :

« Ma chérie, si tu continues tu seras riche dans

peu de temps. »

Et cela a continué, les affaires n'ont pas manqué, mais ce qui a manqué, c'est l'argent !

Pour commander, les femmes n'hésitent pas, pour payer, c'est différent : Madame n'est pas là, Madame est occupée, Madame est absente, Madame est malade. Tous les mensonges sont bons pour ne pas acquitter une facture que l'on doit.

Ma commanditaire avait mis à ma disposition une somme importante, somme qui servit à solder les frais d'installation ; puis, pendant quelque temps, les gages du personnel et l'achat des marchandises. Mais l'argent s'épuisa vite, et, grâce à la mauvaise foi des clientes qui se refusaient à payer ce qu'elles devaient, j'ai connu des heures affreuses, des heures où je me demandais comment je ferais pour régler mes ouvrières. J'ai connu des nuits sans sommeil, des nuits où je crayonnais fébrilement les noms des femmes qui étaient susceptibles de solder leurs factures.

Et le lendemain, dès que le garçon de recette

était parti, jusqu'à son retour, il me fallait dissimuler au personnel, aux clientes, mon inquiétude. Je surveillais, je souriais, tout en guettant la porte par laquelle le garçon devait revenir, cette porte que sans cesse on ouvrait. Dès que je l'apercevais, calme en apparence, j'allais à lui, hésitant à lui demander le résultat de ses courses.

Que de fois cette réponse m'a été faite : « Mademoiselle, je n'ai trouvé personne, toutes ces dames étaient sorties ! » Souvent il avait vingt factures à présenter, et j'envoyais de bonne heure le matin !

Après trois mois de ces soucis terribles, qui m'ont brisée moralement et physiquement, j'ai pris une résolution qui m'a fait perdre beaucoup de clientes ; je ne fais plus d'affaires qu'au comptant.

Cette mesure a été très mal vue, elle n'est pas admise en France et j'ai reçu d'anciennes amies, devenues clientes, des lettres de sottises auxquelles je n'ai pas répondu. Mon chiffre d'affaires a diminué, mais je préfère de beaucoup

cela ; je commence à n'avoir plus peur des échéances et je dors à peu près tranquillement.

Rosette, que je n'ai pas voulu mettre au courant de mes angoisses, s'inquiète, mais mon calme la rassure. Elle dit, est-ce vrai, que j'étais faite pour les affaires et répète que j'y trouverai « la fortune » !

Fortune ! je ne crois pas, mais je gagnerai ma vie et celle de maman très largement.

Ma mère m'inquiète, visiblement elle s'ennuie. Maintenant que son grand deuil est fini et que son chagrin est moins vif, elle regrette sa vie d'autrefois.

Elle est toujours, elle, la comtesse de Bois-Mesnil, mais elle a une fille couturière et notre monde n'admet pas ces choses-là. Pauvre maman ! Je voudrais la distraire et pour elle, à cause d'elle, j'ai accepté de dîner demain chez Rosette. Son mari est à la chasse, nous dînerons entre nous : ma commanditaire, une vieille femme charmante, maman, Guy et moi.

Maman se fait une fête de ce dîner. Elle a une

jolie robe qu'elle se réjouit de mettre !

Bien que je sois devenue très raisonnable, je crois que cela m'ennuie d'aller chez Rosette. Pourtant je suis certaine de n'y pas rencontrer son mari ; et puis même il me semble que je pourrais le revoir sans ressentir aucune émotion. Cette histoire de ma vie d'autrefois me paraît si lointaine, si vieille, que je me demande souvent si c'est bien moi qui l'ai vécue.

*

Nous rentrons de chez Rosette, il est minuit passé ; je ne veux pas me coucher, certaine que je ne dormirai guère. Je suis nerveuse, agacée, irritée contre moi et contre les autres. Pourtant, lorsque je suis venue chercher maman, j'étais très gaie ; une bonne journée d'affaires, mon échéance prête m'avaient disposée à m'amuser.

Je ne connaissais l'hôtel de Rosette que par ses descriptions ; je savais, par elle, que c'était joli, joli, mais que tout ne lui plaisait pas. Dès

l'antichambre, sorte de grand hall, je compris ce sentiment. Pièce belle, mais sévère.

Nous traversâmes dans toute sa longueur cette magnifique galerie et le domestique nous fit entrer dans un petit salon, clair et fleuri, que je n'eus guère le temps d'admirer. Rosette s'y trouvait et me sauta au cou.

– Enfin, je te tiens, tu es chez moi, je te reçois !... Comme tu es gentille d'être venue... Les deux autres convives sont arrivés, ma tante est en train de faire admirer à Guy les splendeurs de l'hôtel ! Tu ne tiens pas à les voir et moi je ne désire pas te les montrer.

Avançant un fauteuil à maman et m'attirant vers un canapé, elle me demanda :

– Eh bien, comment cela va-t-il ?

– Affaires ?

– Non, ce soir il est interdit d'en parler. Du reste, avec Guy, nous nous sommes promis de t'égayer, car nous avons découvert que tu ne sais plus rire.

Elle avait dit cela si affectueusement que je

l'embrassai. Juste à ce moment, Guy entrait ; après avoir salué ma mère, il se précipita vers nous.

– Et moi, Régine, demanda-t-il, vous ne me donnez pas un petit baiser ?

Je haussai les épaules et, continuant la plaisanterie, je répondis :

– Non, pas aujourd'hui.

– Vous entendez, Rosette, s'écria-t-il joyeux, ceci est une promesse pour l'avenir.

« M^{me} la comtesse étant servie », nous passâmes à la salle à manger.

Le dîner très simple, mais très bon, fut fort gai. Rosette, mignonne et gentille, avait l'air d'une pensionnaire en vacances. Elle riait à tous propos, si follement, que sa tante lui fit remarquer que d'habitude elle n'était pas aussi gaie.

– Le maître n'est pas là, alors je m'amuse.

La vieille dame fut un peu scandalisée, mais Rosette, à travers la table, lui envoya un baiser. S'adressant à moi, personne sérieuse, ma commanditaire dit en me montrant sa nièce :

– C'est une enfant !

Le dîner s'acheva dans cette atmosphère de sympathie que crée, autour d'une table, l'assurance que toutes les personnes se plaisent.

Revenus dans le petit salon, maman et la tante de Rosette se mirent à causer, et Guy déclara que nous allions nous amuser.

Rien que ce mot fit sauter de joie la maîtresse de maison.

– Que va-t-on faire ? demanda-t-elle.

– Chanter, répondit Guy ; j'ai apporté à votre intention des chansons amusantes.

– Quelle bonne idée ! s'écria-t-elle ; puis, d'un ton grave qui me fit sourire, elle demanda : Convenables Guy, vos chansons ? Nous avons une jeune fille ici.

Je protestai vivement :

– Ne t'occupe pas de cela, Rosette, mon âge et mon état social me permettent d'entendre n'importe quoi.

– C'est vrai que tu dois en voir de toutes les

couleurs dans ta boîte.

– Si elle était gentille, fit Guy, elle nous raconterait quelques potins.

– Croyez-vous que cela vous amuserait ?

– Oui, les secrets des belles madames sont toujours amusants à connaître.

– Pour ?

– Pour en faire son profit.

– Eh bien, apprenez, curieux, qu'elles ont des secrets de toutes sortes, ces belles madames, des tristes, des gais, des ridicules, et des secrets qui souvent sont bien laids !

– Dis les gais et les ridicules, s'écria Rosette.

– Les gais, c'est qu'une grosse dame, qui déborde de partout, a toujours la manie de vous demander, très mystérieusement, si vous la trouvez maigrie. Sa gaine la martyrise, mais lorsqu'elle étouffe et qu'elle peut à peine respirer, dans un sourire qui lui contracte le visage, elle vous dit, radieuse : « Mademoiselle, cette gaine est parfaite, elle m'amincit beaucoup. » Pour obtenir ce résultat, les grosses dames sont prêtes

à supporter n'importe quelle souffrance ! Pressée, tassée, maintenue par des ressorts, leur chair est meurtrie douloureusement, et je m'imagine avec quel plaisir les grosses dames voient les journées finir. Le moment, l'instant où elles quittent leur gaine, quelle ivresse !

– Pauvres femmes ! dit Rosette en riant.

– Ne les plains pas, elles sont toujours gaies et contentes et personne ne se doute de leur martyre. La corsetière et la couturière, seules, pourraient raconter ce qu'elles endurent ; mais elles se taisent et les grosses dames s'imaginent toujours qu'habillées, elles sont minces ! c'est parfois très amusant.

– Dis, maintenant, les secrets ridicules, fit Rosette.

– Les secrets ridicules sont aussi parfois un peu tristes. Il y a des femmes, il y en a beaucoup, c'est presque la généralité, qui ne veulent pas vieillir, et qui s'imaginent que des robes claires, des robes créées pour des jeunes filles, vont leur faire retrouver leurs dix-huit ans ! Une vieille, qui depuis longtemps a dépassé la soixantaine,

n'hésite pas à vous confier qu'il faut lui faire une robe pour son état d'âme. La couturière devient la confidente. Et ce sont des combinaisons de nuances, des recherches inouïes pour arriver à rajeunir tout ce qui est très vieux.

Des heures, enfermée dans un petit salon, seule avec celle qui a toute sa confiance, – vendeuse ou patronne, – près de son visage fané, elle essaie les nuances les plus vives, les plus délicieusement jeunes qu'elle peut trouver, et, lorsqu'elle croit avoir réussi, elle se tourne vers celle qui est là et, joyeuse, lui dit : Mais regardez-moi donc, suis-je jeune ainsi ! Et pour être bonne commerçante, avec un sourire charmant, il faut répondre : « Madame, vous avez vingt ans. »

Cette phrase-là, vois-tu, Rosette, c'est la commande certaine... Ah ! dans notre métier on apprend vite à mentir... On ne peut pas traiter certaines clientes de « vieilles folles », et pourtant je t'assure que c'est bien tout ce qu'elles mériteraient.

Rosette me prit la main et gravement dit :

– Pourvu qu'un jour nous ne ressemblions pas

à celles dont tu parles. Nous serons vieilles, nous aussi et mon mari voudrait que je le devienne, très vite, cela ne me plaît pas et je résiste.

– Rosette, tu t’amuses à dire des bêtises.

– Non, c’est la vérité. Tu me connais, tu connais Jean, et tu dois très bien deviner ce qu’est notre ménage. Lui, fit-elle en riant, c’est l’homme grave, sérieux, qui a des idées arrêtées sur toutes choses : depuis longtemps il a un but qu’il poursuit, et rien ne l’en détournera.

– Un but ? demandai-je étonnée.

– Mais oui, reprit-elle, la politique, ma chère, la belle politique, l’opposition enfin ! Quand on s’appelle le comte de Marvy, on ne peut pas faire autre chose... Depuis un an que nous sommes mariés, il n’y a eu ici que des dîners d’hommes influents pendant lesquels on parlait : gouvernement, socialisme, bataille électorale ! Ah ! Régine, tu ne peux pas savoir à quel point c’est ennuyeux !

– Pauvre petite ! murmura Guy.

– Oui, vous pouvez me plaindre car ce n’est

pas fini. À Paris, il n'y a pas de place de député à prendre ; alors Jean va acheter un château, très loin, dans la grande campagne. Et là, pendant deux ans, nous allons essayer de conquérir les électeurs. Ça ne sera plus seulement des dîners, ce seront des visites qu'il faudra faire et recevoir. Les châtelaines des environs, les fermières des alentours, les maîtresses des écoles vont débarquer chez moi, et il faudra causer avec ces femmes.

– Ça sera peut-être amusant, dit Guy pour la consoler.

– Vous croyez. Et puis, ce n'est pas tout. Jean veut que là-bas, six mois par an, je devienne sœur de charité. Il faudra que j'aille voir les pauvres, que je visite les malades et qu'en les soignant je leur parle de mon cher mari. Les femmes, me répète-t-il chaque jour, font souvent une élection. Eh bien, moi je ne veux pas la faire, je n'ai pas ce qu'il faut pour cela... Et puis, j'en ai assez de la politique, j'en ai même de trop. Je ne veux pas être la femme d'un député.

Voulant calmer Rosette, je repris :

– Tu t’emballes, ma chérie, et puis tu ne réfléchis pas. Il faut bien qu’un homme fasse quelque chose.

– Oui, je suis de ton avis, mais tout, excepté de la politique. Tu n’as pas idée de ce que ça peut rendre un homme ennuyeux. Soir et matin, jour et nuit, il ne pense qu’à cela. Il a toujours un visage sérieux et grave, on devine que derrière son grand front il se passe quelque chose qui n’est pas drôle !... Alors on n’ose plus rire devant lui, et dès qu’il est parti on a, c’est forcé, des allures de pensionnaire en vacances.

« Va, je sais bien que mon titre va très mal à ma frimousse, que je n’ai pas l’allure qu’il faudrait avoir, mais je suis riche, et mon argent permettra une belle bataille électorale, alors on me supporte !

Ces mots me surprirent douloureusement. Rosette avait-elle déjà compris pourquoi son mari l’avait épousée ? Je cherchais les paroles qu’il fallait dire, mais Guy intervint.

– Allons, s’écria-t-il, assez de choses sérieuses... Rosette, oubliez qui vous êtes et

venez chanter avec moi. J'accompagne. Régine est le public et jugera, naturellement, sans indulgence.

Guy se mit au piano, Rosette près de lui. Un peu soucieuse, les confidences de ma petite amie m'avaient fait de la peine, je m'assis dans une grande bergère bourrée de coussins.

Je revois ce moment comme si je le vivais encore. Prévenues par Rosette qu'on allait faire du bruit, maman et la vieille dame s'étaient installées dans le grand salon, Guy et Rosette chantaient une chanson bretonne au rythme berceur et câlin ; près de moi, sur une petite table, des tubéreuses et des lilas exhalaient un parfum violent. L'heure me semblait douce... J'oubliais que j'étais chez Rosette et je m'imaginai revivre les jours d'autrefois. Je ne pensais plus au présent.

Vers la fin de la journée, dans notre petit salon, si pareil à celui de Rosette, nous recevions les visites intimes. Les amis le savaient, quelques-uns venaient très souvent, Jean de Marvy était du nombre ; et parfois, seuls, dans ce

petit salon, très longuement nous avons bavardé. Il me parlait de ses projets, de ses idées ; elles étaient belles, je l'approuvais, et j'attendais d'un jour à l'autre qu'il me demandât d'être sa compagne, son aide, son associée !

J'aurais accepté avec enthousiasme : cette vie politique, malgré ses batailles, ne m'effrayait pas. Défendre les idées de sa race, lutter contre ceux qui veulent tuer notre pays, c'est beau, c'est grand, c'est généreux.

Pour penser à cet autrefois, j'avais fermé les yeux. La chanson bretonne favorisait mon étrange rêverie, un rythme sauvage me fit tressaillir et secoua mon anéantissement. Lentement, désolée d'être troublée (c'est bon parfois de rêver), je rouvris les yeux.

Devant moi, me regardant avec un sourire grave, j'aperçus Jean de Marvy.

Il était debout, devant la cheminée, tel que je l'avais vu tant de fois chez mon père, et, un instant, je m'imaginai que mon rêve continuait et que j'étais mal éveillée.

Brusquement je me redressai, et, avec énergie, comme font les petits enfants, je me frottai les yeux. Alors, de sa voix bien timbrée, mon fantôme me dit en me tendant la main :

– Bonsoir, mademoiselle ; comment pouvez-vous dormir avec une pareille musique ?

Troublée, furieuse de cette émotion qui me bouleversait, je répondis :

– J'étais lasse, et, avant, ils ont joué une berceuse qui m'a bercée.

Précipitamment, dans un mouvement qui me parut ridicule, je me levai pour rejoindre les musiciens qui, tapant à quatre mains sur le malheureux piano, ne s'apercevaient pas de la présence du maître de la maison. Il devina ma pensée, car sa main m'effleura le bras.

– Laissez-les, me dit-il, ils s'amuse !

Docile, je me rassis dans la bergère.

Après quelques minutes de silence, Jean de Marvy parla.

– Voulez-vous que nous causions, mademoiselle, ou préférez-vous vous intéresser à

cette bacchanale ?

Je le regardai bien en face, et sèchement je répondis :

– Je préfère écouter.

Il devint pâle et ses mains, qui s'appuyaient sur un petit paravent, tremblèrent un peu. Cette émotion fut très fugitive. Il reprit bien vite son aplomb et, s'inclinant devant moi, en souriant, il me dit :

– Je vous laisse, puisque c'est votre désir. Nos yeux se rencontrèrent ; les miens devaient briller de colère, car il ajouta :

– C'est étrange, mademoiselle, mais il me semble que vous me regardez comme on regarde un ennemi.

Hautaine, je répondis :

– Vous vous trompez, monsieur, le mari de Rosette ne peut être pour moi un ennemi. Dites un indifférent, cela sera exact.

Il me parut certain que cette fois j'avais froissé mon interlocuteur, et je dois avouer que je m'en réjouis.

D'un ton railleur, Jean de Marvy reprit :

– Indifférent, le mot m'étonne. Autrefois, mademoiselle, vous me faisiez l'honneur de me compter parmi vos amis.

Ces mots me révoltèrent et, tout bas, je lui dis :

– Monsieur, je crois que, pour vous, il serait préférable de ne pas rappeler cet autrefois. Orgueilleux, il me défia :

– Pourquoi donc ?

Alors, oubliant que cet homme était le mari de Rosette, contente de pouvoir lui crier ma rancune, je répondis :

– Parce que la vie nous a fait comprendre, un peu durement, que ce titre d'amis, que nous donnions à ceux qui semblaient nous aimer, était rarement mérité... Un ami, n'est-ce pas, un véritable ami, doit être là dans la joie comme dans la douleur... Eh bien, monsieur, à la mort de mon père, dès qu'on a su notre ruine, nous avons eu bien peu d'amis. Je regrette de vous dire ceci, chez vous, mais vous m'y avez forcée. À cause

de Rosette, à cause d'elle seulement, j'ai oublié que vous avez été de ceux dont l'abandon m'a cruellement fait souffrir, j'ai oublié que je m'étais juré de ne jamais tendre la main à ces amis d'autrefois... Du reste, soyez tranquille, nous ne nous rencontrerons guère. Vous êtes le comte de Marvy, la fortune de Rosette vous assure aux prochaines élections un siège de député ; moi, je ne suis plus que mademoiselle Régine, la couturière de votre femme.

J'eus un rire qui me fit mal, un rire qui me déchira la gorge.

Rosette l'entendit, s'arrêta, et me demanda :

– Pourquoi ris-tu, Réginette chérie ? Je parie que nous jouons faux.

Troublée, craignant que ma voix ne trahît mon émotion, je n'osais répondre. Elle se leva et, voyant son mari, s'écria :

– Vous, Jean ! Je vous croyais à la chasse jusqu'à demain.

Correct, il alla vers elle.

– Bonsoir, dit-il, en lui baisant la main.

Pardonnez-moi, mais je n'ai pu vous prévenir de mon retour. J'ai été rappelé par dépêche cet après-midi... Une interpellation demain qui sera des plus graves et qui pourrait entraîner la chute du ministère.

– Et, soupira Rosette drôlement, un ministère ne peut pas tomber sans que vous soyez là. Ah ! mon pauvre Jean, faut-il que vous ayez du temps à perdre pour manquer, pour une bêtise pareille, une journée de chasse.

Jean de Marvy ne répondit pas. Il eut pour la jolie femme qui venait de lui parler ainsi un sourire de pitié ; correct, il serra la main de Guy, puis se dirigea vers le grand salon.

Rosette quitta le piano et, en faisant la moue, elle me dit :

– C'est fini de s'amuser, maintenant.

Faiblement, je protestai.

– Pourquoi donc ?

– Tu sens bien que ce n'est déjà plus la même chose, nous n'osons plus rire. Regarde Guy, il a l'air d'avoir reçu quelque douche glacée. Quel

malheur, c'était si gentil cette petite soirée à trois !

Et en colère, très haut, elle ajouta :

– Sont-ils assommants, ces députés, de toujours se disputer. Et tu me demandes pourquoi je hais la politique ; tu te rends compte, maintenant, qu'elle se met en travers de tous mes plaisirs.

Pauvre Rosette, elle avait l'air si convaincue de son malheur que je l'embrassai tendrement ; puis, désirant m'en aller, je me dis très fatiguée. Ma petite amie ne chercha pas à nous retenir et, sous le prétexte de nous reconduire, Guy nous suivit.

Je pris congé de ma commanditaire dont maman avait fait la conquête, je remerciai Rosette de sa gentille réception, et je me tournai vers Jean de Marvy, prête à lui tendre la main.

Le salut du maître de la maison, correct et banal, me fit comprendre qu'il ne désirait pas se prêter à cette comédie. Nous étions des ennemis, je lui avais dit des choses dures et cruelles, des

choses que son orgueil ne pouvait pardonner. À quoi bon échanger une poignée de main ? En réponse à son salut, je m'inclinai à peine, et nous partîmes.

Pour me faire plaisir, nous rentrâmes à pied. Maman et Guy bavardèrent, je ne les écoutais pas.

Sur le seuil de notre porte, Guy me baisa plusieurs fois la main ; distraite, je ne lui dis rien. Alors, il me murmura des choses folles, des choses tendres, et je ne me fâchai pas. Il partit en riant, bien heureux, me cria-t-il.

Nerveuse, très triste, j'embrassai maman sans vouloir écouter les réflexions qu'elle avait envie de me faire sur la soirée que nous venions de passer. J'avais le désir d'être seule pour penser. Eh bien, cette solitude, tant souhaitée, m'est douloureuse. Je voudrais avoir quelqu'un près de moi. Qui ? je ne sais. Maman ?... non... Je l'aime pourtant bien tendrement, mais son âme est si différente de la mienne que lorsque j'ai du chagrin je ne désire pas sa présence.

Je voudrais qu'une voix me dise des mots

tendres, de ces mots qui consolent si bien. Tout à l'heure Guy, le cher grand fou, a mis sur ma main de longs baisers, il m'a murmuré des bêtises auxquelles je pense avec plaisir. C'est ridicule peut-être, mais c'est ennuyeux d'être toujours sérieuse. Je viens d'avoir vingt-deux ans et il y a des jours où je m'aperçois que je suis encore très jeune, des jours où j'ai assez de ne penser qu'au travail, qu'aux affaires ! J'ai, comme les autres femmes, un cœur qui a besoin d'affection, de tendresse, et pendant bien des années j'ai cru que ce cœur pourrait choisir le compagnon de sa vie. Maintenant, je sais que mon nouvel état social ne me permet plus de songer au mariage ou alors il me faudrait choisir un mari dans un monde qui n'est pas le mien. Cela, je ne le veux pas, je souffrirais trop ! Je continuerai à vivre seule... seule... Ma naissance, la vie facile et heureuse de mon enfance en sont la cause.

Voyons, il est tard, il faut oublier ces rêveries, ces songes creux ; demain les affaires m'attendent. J'ai des ouvrières à gronder, paresseuses adroites qui me coûtent très cher ; j'ai à renvoyer deux secondes mains qui sont de

mauvaises têtes. J'ai des comptes à vérifier avec le caissier, des essayages à surveiller, des modèles à discuter. Allons, je ne suis plus qu'une couturière, je ne dois penser qu'à mon métier et à la journée de demain qui me semblera, peut-être, plus dure que les autres.

*

Tout marchait bien, la maison Régine faisait beaucoup d'affaires et je voyais, sans aucune inquiétude, l'année s'achever. Mais le malheur est là qui vous guette, il arrive sans qu'on s'en doute. Ce matin, un billet de faire-part m'apprit la mort de la tante de Rosette, ma commanditaire.

Immédiatement, je pensai à ma petite amie, isolée en Suisse pour l'hiver. Cette triste nouvelle, lui parvenant là-bas, ferait tort à la cure de repos et de grand air qu'exige sa maternité prochaine.

Je prenais la plume pour lui écrire que je partageais son chagrin, lorsqu'une vendeuse vint

me prévenir que M^{me} Tardiut me priait, pour des raisons d'affaires personnelles, de bien vouloir venir de suite chez elle.

M^{me} Tardiut est une de mes grosses clientes et, maintenant, elle est aimable avec moi. Donc, sans aucune appréhension, je me rendis chez elle.

On m'attendait. Le domestique me fit entrer directement dans le cabinet de toilette de M^{me} Tardiut. Celle-ci, très occupée à terminer sa coiffure, m'accueillit avec un sourire, mais ne me tendit pas la main. Pour cette parvenue, je ne suis plus qu'une couturière. Je pris un siège qu'elle ne m'offrait pas et, tout de suite, avec volubilité, M^{me} Tardiut parla :

– Chère mademoiselle, vous êtes bien gentille d'être venue si vite, cela m'avancera beaucoup... J'ai tant à faire avec ce deuil survenant à cette époque... Justement, j'avais beaucoup de réceptions toute la semaine et me voici, pour deux mois au moins, condamnée à ne pas sortir. C'est ma belle-sœur, n'est-ce pas, alors mon mari va être ridicule et exiger un deuil sévère... Vous allez me faire faire des robes, sans aucune

garniture triste. Enfin, je m'en rapporte à votre goût. Tâchez de ne pas blesser les convenances et de me faire, comme d'habitude, des merveilles.

Puis, suprême recommandation et qu'une femme un peu forte vous répète toujours, elle ajouta :

– Ma dernière robe était un peu large, il faudra rétrécir mon patron, car je crois que j'ai maigri. Ne trouvez-vous pas ?

Debout, les deux poings sur les hanches, très cambrée devant sa psyché, elle m'apparut énorme. Mais, souriante, en bonne commerçante, je répondis :

– Justement, madame, je trouvais que votre ligne était toute différente... Vous avez beaucoup aminci ces derniers temps... nous serons obligées de modifier complètement notre coupe.

Son visage resplendit de joie, et ce bonheur la rendant aimable, elle me dit des choses charmantes, bien inutiles.

Je l'interrompis et lui demandai des nouvelles de Rosette.

— Elle va mieux, mais, d'accord avec le médecin, nous lui cacherons la mort de sa tante. Toute émotion pourrait lui être nuisible et elle n'apprendra cette mauvaise nouvelle que lorsque bébé sera né. À propos, mon gendre, le comte de Marvy, m'a chargée de vous dire qu'au sujet de votre commandite, vous n'avez aucune inquiétude. Le testament de ma belle-sœur est rédigé si bêtement que l'on est forcé de tout réaliser ; mais, afin que vous n'ayez aucun ennui, mon gendre, le comte de Marvy, prendra à son nom personnel votre dette. De cette façon rien, pour vous, ne sera changé. Je crois que c'est à peu près ce qu'il m'a priée de vous communiquer ; je n'en suis pas très certaine, car je n'entends rien aux affaires. Écrivez-lui pour le lui demander, ce sera mieux.

Ce fut fini des affaires sérieuses, M^{me} Tardiut recommença à me parler robes et chiffons, me suppliant de rendre jolies ces affreuses toilettes de deuil.

Je l'écoutais à peine, je lui répondais par monosyllabes ; cette histoire de commandite me

bouleversait.

La modiste arrivant, M^{me} Tardiut me laissa partir. Je quittai le cabinet de toilette avec un véritable soulagement.

La grande galerie qui précède l'antichambre est un peu sombre ; absorbée par mes pensées, je ne fis aucune attention à une silhouette masculine que je rencontrai ; mais, comme j'allais m'en aller, derrière moi, j'entendis des pas précipités. Croyant que M^{me} Tardiut me faisait faire quelques dernières recommandations, je me retournai et me trouvai en face de Jean de Marvy. Le saisissement me fit lâcher le bouton de la porte ; quelques secondes, je fus très embarrassée.

Lui, je crois, s'amusa de ce trouble, et il me sembla même apercevoir sur ses lèvres fines un sourire railleur. Immédiatement, je me redressai et mes yeux l'interrogèrent.

— Mademoiselle, me dit-il, pourriez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien ?

— À quel sujet ? fis-je avec hauteur.

– Questions d'affaires, répondit-il.

Là, je n'avais qu'à m'incliner ; pour le moment, j'étais l'obligée de cet homme.

Je le suivis. Il ouvrit une porte et m'introduisit dans une petite pièce, sorte de bibliothèque-fumoir. Il m'avança un fauteuil et s'assit en face de moi. Là, souriant, très aimable, il s'expliqua :

– Mademoiselle, je ne sais si M^{me} Tardiut vous a prévenue que, par suite d'un testament mal fait, vous alliez être forcée de changer de commanditaire.

J'inclinai la tête, il continua :

– Je pense qu'elle vous a nommé ce... successeur.

Cette phrase et le sourire moqueur qui l'accompagnait m'agacèrent ; brusquement, sans réfléchir, je dis :

– Oui, mais je ne lui ai donné aucune réponse.

Étonné, il me demanda :

– Une réponse ?

– Rien ne prouve que j'accepte ce nouveau

commanditaire.

Il eut un rire ironique qui m'humilia profondément.

– Ce sont des choses qu'on dit, mademoiselle, mais qu'on ne fait pas. Lorsqu'on est, comme vous, sur le chemin qui mène à la fortune, pour une question d'orgueil, question bien futile, vraiment, on ne quitte pas ce chemin-là, croyez-moi.

« Ce nouveau commanditaire peut ne pas vous plaire, mais vous l'accepterez quand même ; et lui, malgré toutes les choses désagréables que vous lui avez dites un jour, est très heureux, pour vous montrer qu'il ne vous garde aucune rancune, que vous deveniez son obligée.

Son obligée !

Ce mot me fit oublier toute prudence. Non, je ne voulais pas être l'obligée de cet homme qui ne cherchait qu'à m'humilier. Je quittai le fauteuil sur lequel j'étais assise, il m'imita et, debout, nous nous regardâmes comme deux ennemis. Alors, tremblant de colère, je répondis :

– J'espère, monsieur, pouvoir me passer de votre aide ; je vous demande quarante-huit heures pour vous donner une réponse.

– Comme vous voudrez, mademoiselle, mais il est bien entendu que Rosette doit ignorer ces choses.

– Soyez tranquille, monsieur, j'aime trop mon amie pour lui faire de la peine, et je sais quel serait son chagrin si elle apprenait mes soucis.

– Soucis que vous vous créez vous-même.

– Je suis seule juge de cela.

– En effet, mademoiselle ; aussi, j'attendrai votre réponse, comme vous me l'avez demandé, quarante-huit heures. Si pendant ce temps, fort court, vous ne trouvez pas d'amis pouvant vous prêter cette somme, n'oubliez pas que je suis tout prêt à vous rendre ce léger service.

– Service que je n'accepterai pas.

Railleur, il reprit :

– Alors, pour refuser mon aide, vous n'attendez même plus quelques heures.

– Non.

– Vous avez pour moi une étrange antipathie, fit-il en riant nerveusement.

– Ce n'est pas de l'antipathie.

– Qu'est-ce donc, alors ?

– Vous désirez le savoir ?

– Mais oui, je suis très curieux.

Sans hésiter, je répondis :

– Eh bien, comme je n'ai pour vous aucune estime, je ne veux rien vous devoir.

Il cessa de sourire, et, d'une voix qui tremblait un peu, il reprit :

– Je vous remercie, mademoiselle, de la façon charmante avec laquelle vous avez répondu à mes offres amicales et désintéressées. Après ce que nous venons d'échanger, je crois qu'il est inutile que nous nous revoyions. Vous voudrez bien traiter toutes questions d'intérêt avec mon notaire.

Sans même le regarder, je me dirigeai vers la porte. Au moment où j'allais l'ouvrir, il me dit

encore :

– Ayez l’obligeance, mademoiselle, de faire terminer les robes de la comtesse de Marvy, je pars la semaine prochaine et je désire les emporter.

Les paroles étaient polies, mais le ton si souverainement insolent que je fus tentée de me retourner pour répondre à cet homme qu’il devait respecter une femme qui savait gagner sa vie.

Mais, à quoi bon ? Je quittai la bibliothèque et, sans rencontrer personne, je m’en allai.

Dans la rue, seulement, j’eus conscience de ce que je venais de faire et je fus épouvantée ! L’argent de ma commandite, cette grosse somme, il fallait la rendre ; cela me paraissait impossible. Cet argent-là était représenté en mobilier, marchandises et ne pouvait être réalisé en quelques jours sans entraîner la chute de la maison...

La journée me parut longue ; j’allais, je venais, m’occupant des clientes, écoutant leurs

histoires, leurs confidences, mais tout le temps il me semblait entendre : « Il faut rendre l'argent... Il faut rendre l'argent... »

Le soir vint ; comme il faisait très beau, je rentrai à pied, tout en cherchant le moyen de sortir de cette triste situation. Je pensais aux amis d'autrefois, mais ma pensée ne s'y arrêta pas longtemps. J'aurais beau m'abaisser, implorer, supplier, je savais d'avance qu'aucun de ces anciens amis, riches pour la plupart, n'aurait disponible la somme nécessaire.

Les clientes ! Quelques-unes étaient charmantes, mais je ne pouvais, sans risquer de les perdre, leur expliquer l'embarras dans lequel je me trouvais. Pour êtres fidèles, les clientes ont besoin de croire qu'une maison réussit ; sans cela elles l'abandonnent. Je finis par conclure que si je n'acceptais pas l'offre de Jean de Marvy, j'étais perdue... tout était à refaire... Mes deux années de lutte, de travail, ne servaient à rien, à rien.

Un immense découragement s'empara de moi, je marchais lentement sans voir les passants, sans même songer qu'il fallait rentrer. Au coin d'une

rue, deux hommes me bousculèrent, l'un d'eux était Guy.

En me voyant, il eut une exclamation de joie ; vite, il prit congé de son compagnon et, sans me demander mon avis, m'imposa sa présence.

Vous rentrez chez vous, Régine, je vous accompagne.

Tout de suite, il s'aperçut de ma tristesse et, gentiment, me dit :

– Vous avez la figure d'une personne ennuyée, est-ce de me voir qui vous rend si morose ?

– Non, ne croyez pas cela.

– Qu'est-ce donc alors ? Vous savez que je suis très indiscret et que je vais vous questionner.

J'éprouvais le besoin de me confier, et puis Guy était mon meilleur ami.

– Questionnez, je vous répondrai.

Il faisait presque nuit, la rue où nous marchions était déserte, Guy glissa son bras sous le mien. Ce geste ne me déplut pas, j'avais besoin de tendresse, d'amitié, Il y a des moments où l'on

est si découragé de lutter seule, qu'on accepterait n'importe qui !

– Avez-vous des peines de cœur ? me demanda-t-il.

– Non ! mon ami, il y a longtemps que je ne m'occupe plus de mon cœur, alors je ne sais guère quand il souffre.

– Peines d'argent ?

– Oui.

– Graves ?

– Très graves, ma commanditaire est morte.

Il s'écria :

– Diable ! quelle bêtise !

Je le grondai :

– Guy ! fis-je avec reproche.

– C'était une charmante vieille dame, reprit-il vivement. Voici son oraison funèbre faite, maintenant, n'en parlons plus... Ses héritiers, naturellement, sont les Tardiut.

– Oui, mais le testament est mal rédigé ; il

faut, paraît-il, tout réaliser.

– Ah ! complication. Mais les Tardiut prendront dans leur part votre commandite.

– Je ne sais si c'est possible, Jean de Marvy ne m'a pas parlé de cette combinaison.

– Que vous a-t-il dit ?

– Qu'il voulait devenir mon commanditaire.

– Et ? fit Guy en se penchant vers moi.

– J'ai refusé.

Il s'écria gaiement :

– J'en étais sûr. Régine, vous avez bien fait. Cet élan me surprit et je demandai :

– Pourquoi approuvez-vous ma résolution ?

– Parce que le comte de Marvy, tout comte et beau garçon qu'il est, me déplaît souverainement. C'est un homme remarquable, très intelligent mais il m'ennuie.

– Jalousie !

– Non, fit-il en riant, car je me préfère à lui.

Cette absence complète de modestie m'amusa,

et je répondis :

– Moi aussi.

Il serra très fort mon bras contre le sien.

– Régine, fit-il, vous me faites, sans vous en douter, un plaisir immense ; vous me donnez de la joie pour bien des jours.

Malgré moi, je me plains.

– Ah ! Guy, je voudrais aussi être heureuse, mais je crois que le bonheur et moi nous ne nous rencontrerons plus jamais.

– Pourquoi désespérer ?

– Rosette n'est pas là, je suis seule, toute seule ; ce mot-là est affreux... Depuis ce matin, j'ai cherché en vain celui ou celle qui pourrait m'aider... La somme qu'il me faut est importante et vous savez, par expérience, que la bourse des amis n'est jamais la vôtre. Non, voyez-vous, c'est fini, je ne sortirai pas de là. Ou il faut que j'accepte l'offre insolente de Jean de Marvy, ou c'est encore une fois la déroute, la débâcle, la ruine. Eh bien, je suis si orgueilleuse que je préfère l'incertitude du lendemain à l'obligation

de tendre la main à cet homme... Guy, dans peu de jours, le travail de deux années, les soucis, les ennuis, les humiliations acceptées, tout cela n'aura servi à rien... à rien. Je me retrouverai comme au lendemain de la mort de mon père, sans argent, sans situation, mais plus vieille de deux années !... Je suis bien malheureuse !

Nous étions arrivés devant ma porte, Guy m'entraîna plus loin.

– Venez, Régine, reprit-il tendrement, ne rentrez pas encore, j'ai des choses à vous dire. Je suis, vous le savez, un grand fou, qui, jusqu'à présent, n'a rien fait d'utile sur la terre ; mais, tout fou que je suis, j'ai des amis, et je vais, dès ce soir, aller les voir. Peut-être pourrai-je trouver l'argent nécessaire pour rembourser, sans préjudice pour vous, cette fameuse commandite.

La voix de Guy était si affectueuse que, bien que ses paroles me semblassent dénuées de bon sens, elles me firent du bien.

– Mon ami, lui dis-je, vous êtes bon, mais vous voulez tenter l'impossible.

– L'impossible, fit-il très bas, n'existe pas quand on aime.

L'amour de Guy m'avait toujours semblé risible ; à ce moment il m'émut profondément. C'est si bon de n'être plus seule lorsqu'on a du chagrin !

J'allais le remercier de son affection, lorsqu'il me lâcha brusquement le bras en poussant un grand cri.

– Régine, réjouissez-vous, soyez gaie, j'ai trouvé. Riez, mais riez donc.

Ahurie, ne comprenant rien, je demandai :

– Vous avez trouvé quoi ?

– Votre commanditaire. Il est là, tout près.

Cette fois, Guy me fit peur. Il me semblait complètement privé de raison. Nous étions seuls dans une petite rue très sombre, les lumières des boutiques éclairaient mal un trottoir étroit. Je regardai mon ami avec une stupéfaction qui l'amusa.

– Elle ne comprend rien, s'écria-t-il en riant. Patience, Régine, je vais tout vous apprendre.

D'abord, rebroussons chemin, je n'ai plus grand'chose à vous dire.

Nous nous remîmes en route, moi, très intriguée. Après un court silence, Guy me déclara en enlevant son chapeau :

– Régine, je vous présente votre futur commanditaire. Guy Durnal, ingénieur breveté, offre à la Maison Régine les deux cent mille francs de sa dot ; argent qui vient de son père et qu'un notaire tient à sa disposition.

Je fus touchée de cette offre, qu'hélas ! il me fallait refuser.

– Merci, mon ami ; mais vous oubliez complètement votre mère.

– Régine, soyez sans inquiétude, cela s'arrangera. Maman sait que votre maison marche très bien, et puis la clause du testament de mon père est formelle. Cet argent doit servir pour aider à mon établissement matrimonial ou commercial. Votre maison « Robes et manteaux » est une maison de commerce, donc, c'est parfait.

La délicatesse de Guy, qui ne profitait pas de

cette circonstance pour m'arracher une promesse, m'amena des larmes aux yeux. Nous étions arrivés devant chez moi, je lui tendis mes mains.

– Guy, j'accepte avec joie d'être votre obligée et je ne pourrai jamais vous exprimer ma reconnaissance. Tout à l'heure, je disais que je n'avais pas d'ami, pardonnez-moi d'avoir pensé cela.

Très vite, il s'en alla. J'étais émue, lui aussi, et il craignait, me dit-il, d'être ridicule.

Guy ne riait plus, ne disant plus de bêtises, ce n'était plus Guy et, bien vite, je le trouverais insupportable. Avant que j'eusse le temps de répondre, il avait disparu.

Je rentrai chez moi, calme, presque heureuse. Cette affection, cette tendresse m'avaient fait du bien, et puis mon orgueil se réjouissait de pouvoir jeter à la tête de Jean de Marvy cet argent qu'il m'avait si insolemment offert.

Maman m'attendait, j'étais en retard. Sans s'inquiéter de la cause, elle me fit des reproches ; puis, avec beaucoup de détails, elle me raconta un

concert de bienfaisance auquel elle avait assisté.

Je lui appris la mort de la tante de Rosette, cette mort ne l'inquiéta pas. Elle plaignit Rosette, M. Tardiut, tout le monde, excepté sa fille !

Déçue, prétextant une grande fatigue, je m'en allai dans ma chambre, et je dois avouer que je ne m'y sentis ni triste, ni seule. Mon bras se souvient de l'étreinte de ce soir, mon oreille entend encore la voix tendre et affectueuse de l'ami qui me parlait tout à l'heure.

*

C'est fini, grâce à Guy la catastrophe est évitée. J'ai remis hier au notaire de la succession la somme prêtée par celle qui n'est plus.

Les affaires d'argent terminées, je respire. Ma maison marche bien, les commandes sont nombreuses, allons, il faut me réjouir, être gaie, être heureuse ! L'avenir pécuniaire est assuré, j'ai l'espoir de pouvoir redonner bientôt à ma mère un peu de ce luxe auquel elle était habituée.

Cette réussite est inespérée et je devrais ressentir une joie immense... eh bien ! je n'éprouve aucun bonheur. Pourquoi ? Ne suis-je donc qu'une femme aimant la lutte, n'ai-je du courage que pour la bataille et, une fois la victoire assurée, ne me reste-t-il aucune énergie pour continuer ? Est-ce cela ? Ou bien cette vie de couturière, si différente de celle que j'avais rêvée, m'effraie-t-elle, lorsque je pense que pour toujours ce sera la mienne !

Là est peut-être une des raisons de ma tristesse, mais la vraie, c'est que cette vie de travail, sans compagnon, sans ami, sans amour, me semble pénible à vivre.

L'amour, autrefois, j'y ai souvent pensé. Je me voyais la compagne de Jean de Marvy et je croyais l'aimer. Maintenant, un autre amour est près de moi : Guy, le cher grand fou !

Depuis qu'il m'a rendu service, depuis que je suis son obligée, il ne m'a plus jamais dit qu'il m'aimait, mais tous ses actes le montrent. Guy cherche sérieusement à travailler ; il a plusieurs positions en vue et, ce soir, il est venu me

demander conseil.

– Régine, m'a-t-il dit, en essayant de rire, mais je sentais qu'il n'en avait nulle envie, on m'offre un « pont d'or » en Amérique, dix mille francs pour commencer, et, si je réussis, si l'affaire marche, la moitié des bénéfices la seconde année. C'est merveilleux et j'ai peine à croire que je vaille des appointements pareils. Qu'en pensez-vous ?

– Que dit votre mère de cette offre ?

– Elle est enchantée et, malgré l'exil, me supplie d'accepter. Elle s'imagine, les mamans font toujours des rêves, que d'ici peu d'années j'aurai fait fortune ; puis, elle espère aussi que, là-bas, je rencontrerai quelque riche héritière qui sera trop heureuse de m'offrir, avec sa main, une grosse dot. Maman est très romanesque, vous savez.

– Elle a peut-être raison ; la fortune, c'est le bonheur.

Les yeux rieurs de Guy me regardèrent, pleins de reproches, mais il ne me dit rien. Je fus un peu

embarrassée et, sottement, je lui demandai :

– Cela vous ennuerait de quitter la France ?

– Je croyais que vous vous en doutiez, Régine.

Je rougis fortement et murmurai :

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. Alors, avec cette gaieté, cette bonne humeur qui lui est propre, il reprit vivement :

– Je l'avais deviné. Les mots, voyez-vous, chère amie, ne servent qu'à déguiser la pensée. Ce qui ne trompe pas, ce sont les yeux. Les vôtres, surtout, ne savent pas mentir, et pendant que vous me disiez de très vilaines choses, je constatais que vous ne les pensiez pas. Ainsi, voyez quelle est ma fatuité, je m'imagine que si je partais pour l'Amérique, vous auriez... un peu de chagrin. Vous regretteriez l'ami, le vieil ami d'enfance, celui avec lequel vous pouvez parler de vos souvenirs d'autrefois. Les disputes, les taquineries, les jouets qu'on a cassés ensemble, sont des liens très puissants. On ne s'en doute pas, mais lorsqu'un camarade de votre jeunesse s'en va, pour quelquefois ne jamais revenir, le

cœur se serre étrangement, pour ne pas dire douloureusement. Régine, si je pars vous pleurerez.

« Si je pars », ces mots m'impressionnèrent et, très nerveuse, je repris :

– Vous pensez donc sérieusement à ce départ ?

– Sérieusement, je ne sais pas ; vous savez bien que je ne suis jamais sérieux.

– Mais enfin, cette position qu'on vous offre, vous tente-t-elle ?

– Non, mais si vous pensez que je dois l'accepter et... partir, je partirai.

– C'est plus qu'un conseil, ce que vous me demandez là ?

– Oui, je vous demande d'orienter ma vie.

Je voulus me défendre de cette responsabilité et je repris :

– Je n'ai pas qualité pour cela.

Il me regarda gravement, puis me dit :

– Régine, vous seule, au contraire, devez conclure. Décidez, et j'obéirai.

J'hésitai un long moment. Guy respecta ce silence, puis, enfin, je répondis :

– Avant de vous donner un conseil, je demande à réfléchir.

Gentiment, il implora :

– Que vos réflexions ne soient pas trop longues, Régine, pensez quelle est mon anxiété... C'est terrible de ne pas savoir ce qu'on va faire... Quel jour me donnerez-vous votre réponse ?

– Je ne sais pas.

– Précisons. Demain, voulez-vous ?

Demain, si vite ! Ce court délai m'épouvanta. Demain, et je n'avais que cette nuit pour réfléchir ! Pourtant, je repris :

– Demain, c'est entendu.

Il s'en alla, je l'accompagnai jusque sur l'escalier. Je le regardais descendre, j'avais la tentation de le rappeler pour lui demander de prolonger de quelques heures le délai qu'il m'avait accordé. Mais, à quoi bon ? Un jour de plus ne changerait rien...

Non, cette nuit je dois décider l'avenir de Guy et le mien, car je comprends que ce conseil qu'il réclame est un engagement de ma part.

Si je lui dis d'accepter cette situation qu'on lui offre en Amérique, il s'en ira, certain que je ne serai jamais sa femme ; si je lui dis de rester, ma vie est engagée et il faut me laisser aimer.

Guy s'en allant, cela m'épouvante ; son affection, son amitié, sa tendresse me manqueront. Je suis si seule, et puis, pour moi, dernièrement, il a été très bon ! J'ai contracté envers lui une dette de reconnaissance qu'il me faut acquitter. Alors, je serai sa femme... mais je crois, j'ai peur de ne pas l'aimer comme il faut aimer son mari.

Pour moi, ce n'est qu'un ami, qu'un camarade, qu'un grand fou dont les folies m'amuse, et je ne peux pas m'imaginer que j'arriverai à aimer Guy d'amour.

Pourtant, il me semble que ce serait très bon d'aimer.

Depuis deux ans, j'ai voulu oublier que j'avais

un cœur, j'ai voulu ne pas voir que toutes les femmes qui m'entouraient, clientes, vendeuses, ouvrières, trottins, n'avaient qu'un rêve, l'amour. J'ai fermé les yeux pour ne pas m'apercevoir que ce rêve mettait sur les plus laids visages un rayon merveilleux. Je me souviens de la petite Georgette, je me rappelle avec quelle fierté recueillie elle me parlait de son jeune amour. Il lui faisait oublier sa misère, et la vie lui semblait si belle à vivre qu'elle n'enviait personne !

Si j'aimais, je serais comme elle, divinement heureuse ; travail, humiliations, soucis, tout cela ne serait rien... Guy, comme je voudrais vous aimer !...

Depuis deux ans, j'ai voulu tuer en moi toute sensibilité, j'ai voulu dissimuler à tous mes souffrances, car j'ai bien souffert ! On ne change pas d'un jour à l'autre de position sociale sans que votre orgueil ne se révolte, sans que tout ce qu'il y a en vous de fierté ne se dresse pour vous dire : attends, espère, ne te résigne donc pas si vite à n'être plus celle que tu étais. J'ai voulu ne rien attendre, ne rien espérer, j'ai marché très

vite, sans regarder ce que je laissais derrière moi. J'ai été la « transfuge »... Pauvre transfuge ! Que de fois il lui a fallu un courage d'homme pour résister à certaines humiliations que des femmes lui imposaient par méchanceté ou par sottise.

Les premiers temps, on est très fière de sa virilité, on est très orgueilleuse de faire son chemin toute seule, de gagner sa vie sans le secours de personne ; puis, un jour, un jour où il fait particulièrement beau, où le printemps vous fait rencontrer à chaque pas des bonheurs, on se sent lasse, triste, et on se rend compte, tout à coup, qu'une femme n'a pas été créée pour jouer ces rôles-là.

Toujours commander, toujours se défendre, toujours lutter, c'est terrible... et puis il y a des heures de détresse affreuses à vivre ! À ces heures-là on souhaite, pour oublier, d'aimer, d'aimer n'importe qui, mais de pouvoir aimer... Mon cœur ne veut plus obéir, et, maintenant, il parle en maître. Ce cœur a besoin d'amour ; les affaires, les soucis, les responsabilités n'ont pas étouffé son désir de tendresse... J'avoue, sans

aucune honte, que j'ai souhaité, avec toutes les forces de mon être, que quelqu'un vînt m'offrir d'unir sa vie à la mienne.

Ce quelqu'un est venu, c'est Guy ; pourquoi donc refuserais-je de l'aimer...

Il me semble que cet amour va me donner de la joie. Je crois que cela me sera très doux de penser, pendant mes longues journées de commerçante, que, le soir venu, je retrouverai celui qui m'aime, mon mari. Guy me donne là une grande preuve d'amour : épouser une couturière, pour un ingénieur, c'est déchoir ! M^{me} Durnal va bien souffrir !

Allons, je suis décidée. Je ne me sens pas le courage d'envoyer en Amérique mon seul ami. Non, je veux qu'il reste près de moi, je veux que son affection, sa tendresse me soutiennent aux heures mauvaises, je veux l'aimer pour être heureuse !

*

C'est fini, je suis fiancée ; M^{me} Durnal a fait quelques difficultés, mais, je ne sais comment Guy s'y est pris, sa résistance n'a duré que deux jours. « Le temps d'une migraine », dit son fils ! Maintenant, tout est convenu, arrangé, nous nous marions dans six semaines. Guy est si content, si joyeux, que son bonheur me rend heureuse. Il vient dîner chaque soir et, pour m'amuser, me distraire, il ne sait qu'inventer. C'est un gamin insupportable mais qu'on aime, maman en raffole et rit avec nous des bêtises qu'il débite. Il a une façon de me parler de son amour tellement étrange, que je pense qu'elle n'appartient qu'à lui.

– Régine, me disait-il, ce soir, vous ne pouvez vous imaginer à quel point cela m'amuse de vous aimer.

– Cela vous amuse, fis-je étonnée.

– Oui, et n'ouvrez pas si grands vos jolis yeux, cela m'amuse parce que c'est incompréhensible, et j'adore ce qui est incompréhensible.

– Vous êtes poli.

– Mais, écoutez donc. Croyez-vous, vraiment, qu'il était naturel, rationnel, que moi, qui suis né amoureux de tout ce qui est bizarre et excentrique, moi qui ne suis qu'un grand fou, vous le dites bien souvent, je m'éprenne de vous, Régine, vous qui êtes la sagesse, la beauté, la raison...

– La raison, la sagesse ! Guy, si vous saviez comme il y a des jours où ces deux choses-là m'ennuient ! C'est terrible d'être toujours raisonnable !

Cet aveu le réjouit, il s'écria :

– Quel bonheur que vous soyez lasse d'être sage, nous ferons des folies ensemble ; c'est très bon d'être gai et de rire ! Nous sommes jeunes tous les deux, il faut profiter de ces jours de jeunesse. Vous savez, Régine, ils ne reviennent jamais !

Pensive, je répétais :

– Ils ne reviennent jamais.

– Oui, reprit-il gaiement, pénétrez-vous de cette idée-là, c'est le meilleur moyen de bien

employer sa jeunesse. Régine, depuis deux ans vous n'avez pas dû beaucoup vous amuser ; eh bien, nous allons rattraper les jours perdus... D'abord, dès notre mariage, nous partons.

– Nous partons !

– Oui, mon parrain me donne, en plus de la pièce d'argenterie obligatoire, une petite somme pour voyage de noces. Il a été marié trente et un ans et, pendant sa longue vie conjugale, c'est le seul moment où sa femme a été agréable. En souvenir de ces petits jours de bonheur, qui ont été bien courts, il nous fait ce cadeau, c'est gentil !

– Très gentil, mais où irons-nous ? Et puis, pensez-vous que je pourrai partir ?

– Où nous irons ? Mais vers le soleil, et il faut tout arranger pour ce départ. Votre maison se passera bien de vous huit jours.

– Cela me semble impossible.

– Rien n'est impossible, Régine ; et puis, si vous faites moins d'affaires, cela n'a plus grande importance.

– Comment ? je ne comprends pas.

– Vous pensez bien que dès que j’aurai trouvé une belle situation, je ne supporterai pas que ma femme travaille.

– Les belles situations sont rares, Guy, et il est raisonnable de s’en tenir à ce qui est certain.

– Raisonnable, raison, Régine, oh ! comme j’aurai du mal à vous faire oublier ces mots-là ! Mais, ma chérie, vivez donc ce temps de fiançailles, ce temps charmant, sans penser aux choses sérieuses. Nous ne sommes pas riches, c’est vrai, mais qu’importe ! notre bonheur, notre amour, notre jeunesse font de nous des millionnaires. L’avenir, ne vous en inquiétez pas, nul ne le connaît ; il sera peut-être superbe, personne n’en sait rien... Moi, je n’y pense jamais... Je me contente de vivre l’heure présente, je la trouve si belle !... Régine, essayez donc de m’imiter.

En souriant, je tendis mes mains à ce grand enfant, mais je ne lui répondis pas. À quoi bon attrister son bonheur ? Et puis, comprendrait-il mes soucis !

Ma maison marche bien, les clientes sont nombreuses, les commandes affluent ; mais pour gagner de l'argent, pour que mon travail rapporte, il me faut lutter chaque jour. Lutter contre les vendeuses qui défendent mal mes intérêts, lutter contre les ouvrières, discuter avec acharnement les prix de revient, surveiller tout moi-même, ne compter sur personne, car je suis entourée d'ennemis.

Quoique je fasse, si bonne, si juste que je sois, on ne m'aime pas ; je suis « la patronne », celle dont on se moque, dont on rit et pour qui on n'a jamais de pitié. Ah ! je peux être triste, avoir les yeux pleins de larmes, aucune des femmes qui m'entourent ne s'en apercevra. Et pourtant elles ne sont pas méchantes ; dans bien des circonstances j'ai pu les juger. Dès qu'une des leurs tombe malade, elles se prodiguent et, parfois, partagent l'argent qu'elles ont tant de mal à gagner. Mais, pour elles, je ne suis pas une femme, je suis la « patronne », celle qu'on doit haïr, on ne sait pas au juste pourquoi.

Cette vie-là est toujours pleine de soucis ! La

quitter ? D'ici longtemps, je ne l'espère pas, la belle situation de Guy, un rêve de mon grand fou !

Pourtant, il a l'air bien décidé à travailler. Il se pourrait, il ne fait rien comme personne, que, sans chercher beaucoup, il trouvât une position avantageuse ; mais je crois qu'elle ne sera jamais superbe.

Allons, je ne veux pas penser à l'avenir ; le présent est bon, j'ai quelqu'un qui m'aime, je ne suis plus toute seule... Comme me dit Rosette, dans sa lettre de félicitations : « Ma chérie, tu épouses un homme gai et qui ne s'occupe pas de politique ; peux-tu comprendre ton bonheur ! »

Oui, je comprends mon bonheur, et je sens que tous les jours Guy me devient plus cher. Je l'aimais déjà comme un ami, un camarade, je l'aimerai maintenant comme un mari ; et je sens, je devine, qu'il sera un mari très tendre et très épris.

Oh ! comme après ces deux années de solitude et de lutte, je vais trouver délicieux d'avoir près de moi, aux heures noires, un compagnon qui me

consolera !

– Les heures noires, me dit Guy, vous ne les connaîtrez plus, tout sera rose pour nous ; l'amour fait des miracles !

Allons, Guy, je vous crois et en pensant à vous je souris gaiement. Maintenant, j'ai parfois envie de chanter et, depuis la mort de père, cela ne m'était jamais arrivé.

Tout à l'heure, j'ai fredonné une vieille chanson de mon enfance ; j'ai été tellement étonnée que je me suis tue subitement. Cette voix, la mienne, me faisait peur. C'est stupide, mais il y a deux ans que je ne l'avais entendue, et cette voix remuait en moi des souvenirs auxquels je ne veux plus jamais penser.

Non, je suis gaie, je suis heureuse, l'heure que je vis est bonne à vivre ; le passé et l'avenir, il ne faut pas y songer.

Guy, si vous lisiez ces lignes, vous seriez content de votre élève.

Je me marie demain et nous partons pour huit jours ; le parrain de Guy, un délicieux vieil

homme, nous envoie sur la Côte d'Azur. Nous séjournons à Cannes, et de là nous rayonnerons. Père ne pouvait s'absenter facilement, j'ai très peu voyagé, aussi je me réjouis de cette fugue vers ce pays qu'on dit si beau.

Demain, avec une joie bien grande, contente de quitter les affaires, je m'en irai avec « mon mari » ; maman et M^{me} Durnal, ma belle-mère, profiteront de notre absence pour finir d'installer un joli appartement que nous avons choisi près du Bois. Le loyer en est un peu cher, mais la maison Régine marche si bien que j'ai cru pouvoir autoriser Guy à faire cette folie. Le soleil à Paris devient inabordable ; dès qu'un propriétaire a une maison qui en reçoit quelques rayons, il fait payer les appartements en conséquence. Et pourtant le soleil est un don de Dieu !

Demain, nous partons. Pendant huit longs jours, je ne verrai plus Paris et ses maisons si hautes qu'il faut chercher bien loin pour voir un coin du ciel. Demain, j'oublierai tout. Demain, je ne serai plus M^{lle} Régine, de la maison Régine et Cie... Je n'aurai aucun ordre à donner pendant une

semaine, et il me faudra obéir. Oh ! comme cela va me sembler bon !... Je veux être pendant ce temps une femme, une vraie femme, taquine, capricieuse, ne parlant jamais raison, riant à tous propos, ne décidant rien, ne discutant rien, se laissant vivre, sans penser !

Guy, vous m'avez dit ce soir que vous aviez peur de ne pas me donner tout le bonheur que je méritais, et que mon grand air sage vous effrayait encore.

Guy, lorsque nous serons dans le train, vous ne me reconnaîtrez plus. Vous retrouverez la petite fille capricieuse et fantasque que vous adoriez lorsque vous étiez gamin. Guy, vous verrez que, malgré mes années tristes, je sais encore rire. Guy, je me réjouis de demain. Comme ça va être bon de partir tous les deux, de s'en aller, de fuir Paris, de fuir en amoureux. Guy, je crois... vraiment maintenant que je vous aime.

Cet ouvrage est le 356^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.